TRAITÉ
DES VERTUS
DES PLANTES.

TRAITÉ DES VERTUS DES PLANTES,

OUVRAGE POSTHUME

De M. Antoine de Jussieu, *Docteur Régent de la Faculté de Paris, Membre des principales Académies de l'Europe, Professeur de Botanique au Jardin du Roi.*

Édité & augmenté d'un grand nombre de Notes par M. Gandoger de Foigny, Médecin-Consultant du feu Roi de Pologne, Professeur d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique en l'Université de Lorraine, Membre des Académies de Nancy, Florence, Sienne, Dijon, Toulouse, &c. Docteur aggrégé au Collége Royal des Médecins de Nancy, Médecin de l'Hôpital Militaire de la même Ville.

A PARIS,
Chez Merlin, Libraire, rue de la Harpe, à Saint Joseph.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSIEUR,

RICHARD

De hautesierkc,

Premier Médecin des armées du Roi, Inspecteur général des Hôpitaux Militaires, & des Eaux Minérales de France, &c.

MONSIEUR,

UN Ouvrage sur la Médecine doit naturellement être offert à un Médecin. C'est un hommage public rendu au mérite distingué. A ce motif, qui me fait vous présenter ce Traité des Plantes, s'en joint un

autre ; celui de la reconnoiſſance. Je vous dois la place que j'occupe ; vous avez bien voulu déterminer le choix du Miniſtre. Nommé Médecin de l'Hôpital Militaire de Nancy, je dois faire de nouveaux efforts pour juſtifier votre confiance & pour me conſerver votre eſtime.

C'eſt à vos travaux ſoutenus, Monſieur, que nous devons le bon ordre & la diſcipline rétablie dans les hôpitaux de nos armées ; c'eſt à vos ſoins éclairés que ſont dûs les progrés rapides que la médecine militaire a faits pendant la derniere guerre. Vos peines ont été couronnées, payées d'un plein ſuccès. La ſalubrité rendue à ces mêmes hôpitaux, leur ſervice mieux exécuté dans toutes les parties, la conſervation du Soldat, conſéquemment celle des armées, le bien de l'humanité ; tels ſont les avantages dûs à la conduite ferme & prudente que vous avez tenue dans cette occaſion, & qui vous a fait ſurmonter, vaincre

les obſtacles que l'on trouve conſtamment à faire le bien.

Toujours excité par l'amour du bien public, & convaincu de l'importance de l'Anatomie & de la Botanique pour les jeunes Médecins & Chirurgiens, vous avez relevé les amphithéâtres anatomiques des hôpitaux du royaume, & formé des jardins de Botanique qui n'avoient jamais exiſté. Ces deux parties de la Médecine enſeignées dans nos provinces, formeront des ſujets inſtruits, qui, répandus dans nos campagnes, porteront enfin des ſecours à cette précieuſe partie du genre humain, malheureuſement trop abandonnée & trop négligée. Enfin, dirigé par le même motif, vous avez, le premier, imaginé l'excellent projet de raſſembler en un corps les obſervations médecinales qui ſe font, par vos ordres, dans les hôpitaux militaires. Cette précieuſe collection deviendra de la plus grande utilité par la ſuite, & l'on vous

devra le bien important qui en résultera. C'eſt pour remplir des vues auſſi patriotiques que je m'occupe, dans mon hôpital, à dreſſer des Tables Noſologiques ſemblables à celles de M. Razoux. Puiſſe ce travail, auquel je donne toute mon attention, ſeconder vos efforts pour les progrès & l'illuſtration de la médecine clinique!

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
GANDOGER DE FOIGNY.

AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

LE nom de M. *de Juſſieu* doit faire la réputation de cet ouvrage & aſſûrer ſon ſuccès. Les motifs, qui m'ont déterminé à le rendre public par la voie de l'impreſſion, ſont ſimples. Obligé, par la chaire que j'occupe, de faire chaque année un Cours de Botanique aux jeunes gens qui fréquentent notre Univerſité, j'ai cru ne pouvoir leur rien donner de meilleur ſur les vertus & propriétés des Plantes, que la petite matiere médicale de

l'illuftre Profeffeur de Paris. D'ailleurs ce manufcrit, dicté pendant quarante ans à un prodigieux nombre d'Étudiants, s'eft tellement multiplié qu'il eft devenu, pour ainfi dire, un bien commun à tous, & appartenant à celui qui, le premier, auroit l'idée de le faire imprimer.

Cette idée m'eft venue; je l'ai mife à exécution, premierement, parce que, de l'aveu de favants Médecins de Paris, ce petit ouvrage eft excellent; fecondement, parce que, me trouvant l'année derniere dans cette ville où je fus appellé pour faire des Inoculations, ces mêmes Médecins m'exhorterent fort à fuivre mon

projet ; troiſiemement, parce que, c'eſt un livre claſſique qui doit ſe répandre, &. qui ſe répandra néceſſairement entre les mains des Étudiants en médecine : le nom célébre de M. *de Juſſieu* en eſt un ſûr garant.

Quant aux Notes que j'y ai ajoutées, je les ai cru néceſſaires. Voici les raiſons qui m'ont déterminé. Les jeunes gens qui ſe deſtinent à l'exercice de la médecine, débutent, dans leur premiere année d'études, par un Cours d'Anatomie qui ſe fait l'hiver : l'été arrive ; ils étudient la Chimie & la Botanique. Or, comment peuvent-ils concevoir l'explication du méchaniſme

de l'action des médicaments sur le corps humain, n'ayant encore nulle connoissance sur la nature des maladies, & n'en possédant que de très-superficielles sur la Phisiologie?

Ce défaut de connoissance est inévitable la premiere année : il tient à l'ordre des Cours qui se font dans la révolution de l'année scholastique. Pour l'éviter, il faudroit que les Etudiants ne s'appliquassent à la matiere médicale que la seconde année, c'est-à-dire, lorsqu'ils auroient bien étudié la *Phisiologie*, ou l'histoire de l'homme dans l'état de santé; & la *Pathologie*, ou l'histoire de l'homme dans l'état de maladie. Alors, munis de ces

connoiſſances préliminaires & néceſſaires, ils entendroient le Profeſſeur de Botanique, qui leur explique les propriétés des Plantes, & le méchaniſme de leur action ſur les organes du corps humain malade.

De ces réflexions, il ſuit que mes Notes doivent être principalement relatives à la Phiſiologie & à la Pathologie: auſſi le ſont-elles pour la plus grande partie. Je les ai cru néceſſaires à l'intelligence du texte, par la raiſon que je viens d'expoſer, les ayant particuliérement deſtinées aux Etudiants, qui, faiſant le Cours de Botanique dès la premiere année, ſe trouvent

néceſſairement dans le cas dont je viens de parler.

Les autres Notes renferment les régles de conduite que le Médecin doit tenir, & font connoître les précautions qu'il doit prendre avant, pendant & après l'uſage des médicaments dont on traite dans cet ouvrage, objets que l'Auteur a preſque toujours paſſé ſous ſilence, & qui ne peuvent être oubliés à raiſon de l'importance de la choſe dans certains cas. Par exemple, il eſt indiſpenſable de détailler les précautions requiſes dans l'uſage des Émétiques, des Purgatifs, des Apéritifs, des Fébrifuges, des Emménagogues, ou de tel

autre médicament majeur. Enfin, une derniere raiſon qui m'a déterminé pour l'addition des Notes, eſt le conſeil que m'en ont donné les mêmes Médecins auxquels je fis part de mon projet.

Si l'on trouve dans ces Notes quelques idées nouvelles ſur la réformation des claſſes des médicaments, j'annonce de bonne foi qu'elles ne ſont pas de moi. Je les ai tirées des Notes manuſcrites que j'ai faites pendant le cours de mes études, & particuliérement des leçons que M. Antoine *Petit*, aujourd'hui Profeſſeur d'Anatomie au jardin du Roi, donne ſur les différentes parties de la médecine. J'ai eu l'avantage de

ſuivre pluſieurs années ce ſavant Profeſſeur. Si j'ai acquis quelques connoiſſances en médecine, je les lui dois; ſi j'ai quelque mérite, comme Médecin, je lui en ai l'obligation. C'eſt un aveu que je fais ici, comme un témoignage public de la reconnoiſſance & de l'inviolable attachement que je lui conſerverai toute ma vie.

Je n'ai abſolument rien changé au texte de l'Auteur. Il n'a pu même être altéré, par la raiſon que j'ai entre les mains trois différents manuſcrits du même ouvrage, tous trois écrits ſous la dictée de M. *de Juſſieu*; l'un en 1745, le ſecond en 1749, le troiſieme en 1752 : ce dernier eſt le

mien. J'en ai vérifié la fidélité en le comparant aux deux autres : on peut donc être certain de celle de l'ouvrage; puiſque les trois manuſcrits, écrits en différents tems, & par différentes perſonnes, ſe rapportent exactement, & mot pour mot.

Je n'ai rien à dire ſur la bonté & l'excellence du texte: la réputation de l'Auteur ſera celle de ſon ouvrage. Il n'en eſt pas de même par rapport aux Notes. Si elles ſont paſſablement bien faites, tant mieux ; ſi on les trouve mal conçues, ou qu'elles paroiſſent inutiles, il faut les regarder comme non avenues. C'eſt aux gens de l'art à porter leur

jugement ; mais particuliérement à ceux qui veulent bien ſe charger, par état, de l'examen des ouvrages de médecine, d'en rendre compte au public, & de faire connoître à l'Europe littéraire un livre qui, ſans leur ſecours, reſteroit long-tems ignoré, quelque bon qu'il fût dailleurs. Les journaux auront toujours le précieux avantage de répandre la lumiere, en un inſtant, d'une extrêmité du globe à l'autre, d'étendre l'empire des ſciences & de la raiſon, & de multiplier nos connoiſſances en les rendant communes à toutes les nations.

INTRODUCTION.

La Médecine employe trois moyens pour conſerver la ſanté & guérir les maladies ; ſavoir, la Diette, la Chirurgie & la Pharmacie. A ces trois moyens on pourroit en ajouter un quatrieme qui eſt la Chimie. A la vérité, la Pharmacie, qui eſt une partie de la Chimie & qui traite des médicaments, eſt un de ces trois moyens.

Par médicaments, on entend les corps ſimples ou mixtes qui ſont capables de changer les mauvaiſes diſpoſitions des ſolides & des fluides du corps humain, & d'en rétablir les fonctions.

Les médicaments peuvent devenir aliments lorſqu'ils fourniſſent des parties propres à réparer les pertes que nous faiſons continuellement. Ils produiſent en certain cas, les mêmes déſordres que les venins lorſqu'on les donne mal-à-propos, & qu'au lieu de cauſer de bons effets, ils achevent de ruiner l'économie animale.

Les médicaments ſont ſimples ou compoſés. Les ſimples ſont ceux que l'on employe tels que la nature les produit, ſans alliage, altération ou décompoſition : les compoſés, au contraire, réſultent du mélange de pluſieurs médicaments ſimples, & ont beſoin d'être préparés par l'art avant

d'être employés. Nous ne parlerons ici que des médicaments ſimples ; encore ne traiterons-nous que de ceux que le régne végétal fournit.

Sous ce régne ſont compris toutes les plantes, les arbres, arbriſſeaux & arbuſtes. La Plante eſt un corps organiſé qui n'a ni ſentiment ni mouvement progreſſif: elle croît, ſe multiplie, & par le moyen de ſes racines, elle tire ſa nourriture immédiatement de la terre ou de l'eau.

On nomme Plantes uſuelles celles dont on connoît le nom & les vertus, ſoit qu'on les emploie comme aliments, comme médicaments, ou dans les arts : en un mot, ce ſont

celles qui ont quelque uſage connu & décidé. Il faut obſerver cependant, qu'on a retenu le nom d'*Uſuelles* pour déſigner celles qui ſont médicamenteuſes.

Il eſt étonnant qu'entre un nombre prodigieux de Plantes dont on connoît les noms & les caractères, il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus ſoient aſſûrées. On ne ſauroit ſe conduire ſur le ſyſtême des anciens pour découvrir ou s'aſſûrer des propriétés des Plantes. Des qualités occultes, & des notions auſſi vagues que celles du chaud & du froid, du ſec & de l'humide, étoient la baſe de leur théorie : il n'eſt pas étonnant

qu'avec de tels principes ont ait fait si peu de progrès.

On les abandonna pour adopter des préjugés plus dangereux & plus ridicules ; on crut trouver une analogie entre le port , la figure d'une Plante , sa couleur & ses autres qualités extérieures & accidentelles avec les différentes humeurs & parties du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres rêveries semblables, telles que la sympathie, furent les seuls guides dans les recherches qu'on faisoit, & la seule raison qu'on donnoit des effets que les Plantes & les autres médicaments produisoient. Ce nouveau système eut le même sort que le pre-

mier: on en connut le ridicule dans un tems où l'on commençoit à appuyer le raiſonnement phyſique ſur des expériences & des preuves puiſées dans la nature ; mais on ſe hâta trop, ſur le peu de faits & d'expériences que l'on avoit, de bâtir le fondement de la Médecine.

Dans ce premier tems on voulut tout expliquer par les principes acides ou alkalis. On chercha, en décompoſant les différents mixtes, d'en découvrir la nature. Le ſuccès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le deſir de voir ſi, en décompoſant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de prouver, par les diffé-

rents produits qu'ils donneroient, en quoi consistoit & d'où dépendoient leurs vertus.

Si le succès eut répondu à l'attente, on auroit eu un moyen sûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque Plante peut renfermer : mais malheureusement de quatorze cens Plantes dont on fit l'analyse, on en tira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus salutaires & les plus vénéneuses, par rapport aux produits qui résultent de leur décomposition.

Le système des anciens, & les différentes tentatives que l'on a faites depuis, nous ont

été fort peu utiles. On peut même aſſûrer que ce n'eſt qu'à un heureux hazard, que nous ſommes redevables de la connoiſſance de propriétés des Plantes pour la cure des différentes maladies. Cependant les avantages que l'on pouvoit eſpérer de l'analyſe faite avec ſoin, ſeroient de nous montrer ce qui domine le plus dans une Plante & ce qui s'en dégage le plus aiſément; de nous faire voir quel ſel fixe ou volatil on en tire; s'il participe de la nature du ſel ammoniac, vitriolique, nitreux, alumineux; ſi la terre ou le phlegme y domine; quel ſouphre ou huile contient la Plante; & en quelle quantité elle four-

nit ces différents principes.

Ces préparations, qui d'ailleurs peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui, étant combinés avec les odeurs, les ſaveurs & les autres effets, qu'on obſerve dans l'application des Plantes, avec les différents états des liqueurs & des ſolides du corps humain, & la nature des déſordres qui leur arrivent, ſerviroient pour l'explication des vertus des Plantes qui ſont en uſage, & nous dirigeroient dans la recherche des propriétés peu conſtantes ou ignorées des Plantes que nous ne connoiſſons pas encore.

La méthode par laquelle on range, ſous un même genre,

les Plantes qui portent le même caractère par la fleur & le fruit, peut y contribuer en quelque façon ; puisqu'il est assez ordinaire de leur trouver le même rapport dans leur efficacité, que dans leurs caractères naturels.

Il ne faut pas avoir recours seulement aux principes qu'on tire des Plantes pour en déduire leurs vertus ; puisque quand on connoîtroit exactement les substances que l'on peut tirer du kinkina, on ne pourroit jamais en conclure qu'il pût avoir la propriété de guérir les fiévres intermittentes. D'ailleurs, si par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte, & de détruire la liaison &

l'enchaînement des ſubſtances qui compoſoient une Plante, croit-on nos organes auſſi puiſſants & auſſi actifs que le feu pour produire ce qui n'eſt dû qu'à ſa violence ? Il n'y a que les ſeules parties du mixte ou de la Plante différemment modifiées qui ſoient dépoſitaires de ſa vertu. Quoiqu'autrement diviſées, elles retiennent encore la nature du tout : car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation, & avoir été long-tems expoſées à l'action des ſolides, elles ſe font encore reconnoître par l'odeur & la couleur qu'elles donnent aux urines, à la tranſpiration, à la ſueur. Elles agiſſent donc ſur les ſo-

lides & les fluides du corps humain d'une façon dont la fermentation ne peut abſolument rendre raiſon : mais leur action obéit aux loix conſtantes de la méchanique, auxquelles la fermentation elle-même, & tout ce qui ſe meut dans la nature, ſont aſſujettis.

Dans les organes des animaux, dans la diſpoſition & la ſtructure des os, des muſcles, des cartilages, & dans l'action & les mouvements extérieurs du corps, tout paroît dépendre des loix de cette même méchanique. Quelle raiſon auroit-on de ne les pas reconnoître dans le mouvement intérieur & inſenſible des fluides & des ſolides, & dans les mé-

dicaments qui agiſſent ſur ces mêmes parties ?

Si on examine bien en quoi conſiſte la ſanté, on verra que c'eſt dans l'égalité d'une réciprocation de mouvement entre les ſolides & les fluides ; d'où s'enſuit une liberté générale dans la circulation, & un exercice aiſé des fonctions du corps humain. La maladie, au contraire, n'eſt que le défaut de cette égalité : il a lieu lorſque la circulation eſt gênée, & que les mouvements des fluides & des ſolides s'écartent des juſtes bornes que la nature a déterminées.

Dans ce cas, c'eſt aux médicaments à lever les obſtacles, & à rétablir les choſes dans

un état convenable. Ces obſtacles ne peuvent être, du côté des ſolides, qu'un défaut ou un excès de tenſion; d'où s'enſuit un défaut ou un excès de reſſort. Ils viendront de la part des fluides, ſi leur volume excéde la capacité des vaiſſeaux qui les doivent contenir, ou s'ils diminuent trop conſidérablement. Dans le premier cas, les ſolides ne peuvent jouir de leur reſſort; dans le ſecond, ils reſtent dans l'inaction. D'un autre côté, ſi les fluides du corps humain ſont trop diſſouts, ils ne peuvent réſiſter, l'équilibre de force eſt rompu, & ils s'échappent par toutes les voies & par les pores de la peau : car il y a une cohérence naturelle entre les

parties qui composent les fluides. Si cette cohérence est trop forte, la résistance surpassera l'effort des solides; autre obstacle à la circulation.

Lorsqu'on a égard à la composition des fluides du corps humain, on trouve dabord que le sang est formé du mêlange de quatre différentes parties; de la partie rouge, fibreuse, limphatique & séreuse. L'excès ou le défaut des unes ou des autres ne peut se faire sans qu'il arrive à l'économie animale quelque désordre: ou bien si leurs globules sont trop grossiers, ils ne peuvent enfiler l'ouverture des petits vaisseaux. On peut encore déduire différentes espéces d'altérations de la forme

irréguliere des globules, de nos humeurs, des parties indigeſtes & hétérogenes qui peuvent pénétrer dans les voies de la circulation.

Pour remédier à ces déſordres, nous trouvons dans les médicaments des parties capables de relâcher les fibres, de leur rendre leur tenſion & leur élaſticité naturelles; enfin, propres a en reveiller le jeu & l'action.

Les avantages que nous en retirons, nous prouvent que les parties des médicaments diviſent dans certains cas les molécules trop groſſieres des fluides, qu'elles détruiſent leur viſcoſité ; que dans d'autres, elles rallient les principes trop dégagés du ſang & de la lim-

phe, & qu'elles leur donnent plus de conſiſtance.

Par leur mucilage fin, doux & balſamique, ne peut-on pas eſpérer d'adoucir & d'émouſſer l'action des particules ſalines, devenues trop actives, acres & irritantes? Enfin, de l'évacuation des ſucs & des humeurs qui ſurchargent & embarraſſent les ſolides dans leur action ; de la diſſipation ou de l'altération des parties hétérogenes, quels ſuccès & quelle aiſance dans la circulation n'a-t-on pas lieu d'attendre?

Il eſt inutile de recourir au ſel d'une Plante ou à ſon ſouphre pour expliquer ſes vertus & pour rendre raiſon de ſes effets. Le raiſonnement, fondé

ſur les loix de la Phiſique & de la Méchanique, le fera beaucoup mieux. En effet, un corps ne ſort pas de ſon état, qu'il n'en ſoit tiré par un autre corps; les corps n'agiſſent que ſuivant leur figure, leur maſſe, leur poids & la quantité de mouvement qu'ils ont reçu. C'eſt de ces propriétés, qu'ont les parties médicamenteuſes, que dépend l'impreſſion qu'elles font ſur les ſolides & ſur les fluides du corps humain. Appuyés ſur ces principes, nous tâcherons par la ſuite de développer le méchaniſme de l'action des Plantes dans le traitement des maladies.

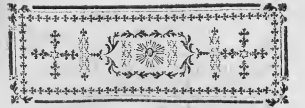
Pour ſuivre un ordre dans l'explication de leurs vertus, nous les diviſerons en inter-

nes & externes. Les internes ſont celles que l'on employe intérieurement : les externes ou topiques ſont celles que l'on applique extérieurement.

Des internes, les unes rétabliſſent les fonctions du corps humain ſans produire d'évacuation ſenſible; celles-là ſont appellées *altérantes*. Les autres changent les mauvaiſes diſpoſitions des ſolides & des fluides en produiſant quelque évacuation ; celles-ci ſont nommées *évacuantes*. Nous commencerons par les altérantes ; enſuite nous parlerons des évacuantes ; & nous finirons par les topiques.

Quoique l'action des *altérantes* ſe paſſe toute entiere dans le torrent général de la

circulation, il y en a cependant que l'on eſtime plus ſpécifiques que d'autres pour certaines maladies & pour certaines parties affectées. Celles dont l'action eſt générale, ſont les rafraichiſſantes, les narcotiques, les corroboratives ou alexitaires, les apéritives, les vulnéraires. Celles que l'on eſtime ſpécifiques pour certaines maladies, ſont les fébrifuges, les anti-vénériennes, les anti-ſcorbutiques, les anti-épileptiques, les anti-vermineuſes, &c. Celles qui ſont deſtinées à certaines parties affectées, ſont les céphaliques, les cordiales, les ſtomachiques, les hépatiques & les ſpléniques.



TRAITÉ DE L'USAGE ET DES VERTUS DES PLANTES.

SECTION PREMIERE.
DES ALTÉRANTES.

CHAPITRE PREMIER.
Des Plantes Rafraîchiſſantes.

LEs Plantes Rafraîchiſſantes tempérent la chaleur, diminuent le mouvement trop vif des liqueurs & donnent de la ſoupleſſe aux fibres.

A

C'eſt de l'action des ſolides & de la réaction des fluides du corps humain que dépend la chaleur naturelle. Plus cette réciprocité d'action eſt forte & fréquente, plus la chaleur, qui en eſt l'effet, augmente & devient inſupportable. Ce ſymptôme, dangereux par ſes ſuites, nous avertit de remédier à l'état des ſolides & des fluides. Dans les ſolides, nous trouvons trop d'action, de tenſion & de reſſort; ce qui ne peut être occaſionné que par la ſéchereſſe des fibres, ou par une irritation étrangere & accidentelle. La ſéchereſſe donnant aux fibres plus de tenſion, les rend plus élaſtiques, les diſpoſe à produire des oſcillations plus fréquentes & à chaſſer avec plus de force les fluides. De-là augmentation de mouvement, multiplicité de frotemens, & par conſéquent augmentation de chaleur (1).

(1) Voyez les notes qui ſe trouvent à la fin du Chapitre.

Le vice des fluides vient ou de leur diſſolution, ou du défaut de ſéroſité, ou du développement de parties ſalines & acres. La diſſolution des fluides nous dénote une décompoſition de leurs molécules, une perte du mucilage fin qui en faiſoit la liaiſon, & qui donnoit aux parties du fluide plus de cohérence. Les fluides dans cet état ne réſiſtent pas à l'action des ſolides; ils ſont mis trop aiſément en mouvement, ſont emportés avec violence, & la circulation ſe fait avec une célérité étonnante.

Le défaut de ſéroſité laiſſe à ſec les humeurs; leurs parties, miſes en mouvement par les efforts des ſolides, s'écartent les unes des autres ſans ſe quitter entiérement, parce qu'elles réſiſtent trop à leur déſunion; elles ſe raréfient. Dans cet état la réſiſtance des fluides augmente la tenſion des ſolides, déja privés de la ſéroſité qui donnoit de la ſoupleſſe à leurs fibres; l'action

de ces mêmes solides sera donc plus forte ; il y aura donc chaleur plus sensible, plus vive & plus incommode.

Enfin, si les parties acres, salines, hétérogenes, se développent & se dégagent de la masse des fluides, elles irritent les fibres qu'elles heurtent, & les sollicitent à produire des oscillations plus fréquentes : elles sont autant d'aiguillons qui réveillent la force contractile des solides, pendant que ces mêmes parties salines, par leurs différents chocs, & par les pointes dont elles sont hérissées, rompent l'aggrégation des fluides, décomposent leurs molécules, & les mettent dans un état de dissolution. Donc le mouvement des liqueurs sera singuliérement augmenté par cette double cause, & la chaleur conséquemment deviendra plus considérable.

Il suit de ce que nous venons d'exposer, qu'il y a trois moyens

de rafraîchir : 1°. En délayant les fluides, & leur fournissant la sérosité nécessaire pour étendre leurs principes, pour relâcher en même tems les fibres trop tendues & pour leur rendre leur souplesse. 2°. En donnant plus de viscosité aux parties trop divisées des fluides, par l'addition d'un mucilage fin, capable de rallier leurs principes, de leur donner plus de cohérence, enfin d'envelopper & d'embarrasser les parties acres, salines, qui se trouvent répandues dans la masse du sang. 3°. Par voie de coagulation, en rapprochant les parties dissoutes des fluides, en donnant plus de corps & de consistance à leurs molécules. Pour lors la sérosité se dégage & se filtre par les différents couloirs, ou bien elle se trouve absorbée dans les pores du fluide coagulé & épaissi (2).

Les Rafraîchissantes remplissent les trois buts qu'on se propose.

Les unes fourniſſent abondament un ſuc aqueux & fort doux ; d'autres contiennent des parties mucilagineuſes, ſouples & viſqueuſes ; d'autres enfin ſe diſtinguent par un ſuc aigrelet & acide. De-là eſt venue la diviſion naturelle des Rafraîchiſſantes en délayantes, incraſſantes & coagulantes.

Les Délayantes ſont indiquées dans les tempéramens ſecs, viſs & bilieux, dans les chaleurs immodérées d'entrailles, dans les ſéchereſſes de gorge & de poitrine, dans les cas de phlogoſe ou inflammation habituelle, dans les fiévres ardentes.

Les Rafraîchiſſantes par voie de coagulation conviennent dans le cholera-morbus, dans les dévoiemens cauſés par des matieres bilieuſes, dans les fiévres ardentes, & dans le cas de diſſolution de la maſſe du ſang.

Les Rafraîchiſſantes incraſſantes ſeront d'un excellent uſage dans

les cas de maraſme, d'épuiſement, de fiévre lente, de toux excitée par une pituite acrimonieuſe, dans les crachemens de ſang, dans le le diabette ou flux immoderé d'urine, enfin pour remédier à l'appauvriſſement du ſang. On doit joindre aux Incraſſantes les Stomachiques, telles que le kinkina, les racines d'acorus, les feuilles d'abſynthe, quand on a lieu de craindre que l'eſtomach ne ſe gâte; ce qui arrive par leur long uſage.

Les Plantes Rafraîchiſſantes délayantes ſont :

La Laitue.	Les fleurs de Violettes (3).
Le Pourpier.	

Les Coagulantes ſont en plus grand nombre. Telles ſont :

L'Orpin,	La Grenade,
La Joubarde,	La Groſeille,
La petite Eclaire;	L'épine-vinette,
L'Oſeille,	Les Cerifes,
L'Alleluia,	Les fruits de l'Airelle ou *Mirtillus officinarum*, *ſeu Vitis Idæa.*
Le Limon,	
Le Citron,	

Les Plantes Rafraîchissantes incrassantes sont :

Le Nénuphar,	Le Ris,
Les 4 Semences froides majeures,	L'Avoine,
Les 4 Semences froides mineures,	Le Seigle,
Le Seneçon,	Les racines de Guimauve,
Le Laiteron,	De Grande Consoude,
La Dent-de-Lion,	La Semence de Psillium,
La Morgeline,	Les Amandes du Pin, *Strobili Pini.*
L'Orge,	

NOTES.

(1) Dans l'ordre naturel, les fibres qui composent le corps humain doivent avoir un certain degré de tension, également éloigné de l'excessive rigidité & de la trop grande laxité. Cet état de la fibre est ce qu'on appelle son ton, *tonus fibræ.* Augmenter le *ton* d'une fibre, c'est lui donner plus de tension, la tendre davantage. En diminuer le *ton*, c'est la détendre, la relâcher. Dans le premier cas, on augmente l'action des fibres, conséquemment celle des vaisseaux (composés de fibres) sur les liqueurs qu'ils contiennent : le contraire arrive dans le second cas. Cet excès en plus ou en moins peut être porté au point de jetter le trouble dans l'économie animale. De ces principes il résulte que le libre exercice des fonctions dépend du *ton naturel* de la fibre; ou, ce qui est la même chose, d'un état moyen entre une extrême tension & un extrême relâchement.

Pour augmenter le *ton* de la fibre, pour la

tendre, il suffit de rapprocher plus intimement, plus exactement, les parties constituantes qui la forment; ce qui se fait en enlevant à la fibre les molécules aqueuses & fléxibles qui se trouvent naturellement interposées entre ses parties constituantes. Pour lors ces dernieres se rapprochent les unes des autres, se touchent plus exactement, ont plus de cohérence, la fibre qu'elles composent se racourcit, se tend & approche de l'état de rupture. Pour diminüer le *ton* de la fibre, pour la détendre, la relâcher, il suffit d'éloigner ses parties constituantes, d'affoiblir leur contact réciproque, en interposant une plus grande quantité de molécules aqueuses, qui, comme autant de petits corps sphériques, placés entre les parties constituantes, les écartent les unes des autres, donnent à la fibre plus d'étendue en longueur, plus de fléxibilité & conséquemment plus de laxité.

Cette double action se voit d'une maniere bien sensible dans les variations qu'éprouvent les cordes musicales pendant les différentes températures de l'air. La chanterelle d'un violon, ou de tel autre instrument à corde, se tend pendant le tems sec, au point de rompre, si on n'a la précaution de la relâcher. Elle se relâche, au contraire, pendant le tems humide, au point de ne plus vibrer, si on ne la tend avant de la pincer. Cet effet alternatif reconnoît pour cause, dans le premier cas, la perte d'une quantité considérable de particules aqueuses qui s'échapent de la corde; dans le second, l'intromission d'une nouvelle quantité des mêmes particules aqueuses, qui pénétrent le tissu de la corde. En un mot, cette corde se séche dans l'un, & s'humecte dans l'autre: elle est un véritable hygromètre.

(2) Il y a une quatrieme maniere de rafraîchir ; celle d'évacuer & de chasser au-dehors les molécules acres, salines, hétérogenes & stimulantes, qui se trouvent dans les humeurs, qui irritent & agacent les fibres nerveuses, qui excitent & réveillent leurs oscillations, qui, par cette raison, accélerent le mouvement des fluides, multiplient les frotements & conséquemment augmentent la chaleur. Ainsi, les plantes Purgatives, Diaphorétiques, Sudorifiques, Diurétiques, considérées comme évacuantes, deviennent Rafraîchissantes dans le cas présent ; mais elles ne le deviennent que par accident & en tant qu'elles chassent au-dehors les parties acres & stimulantes qui excitoient la chaleur.

(3) Aux plantes rafraîchissantes de la premiere classe désignée par M. de Jussieu, on peut ajouter les suivantes ; savoir, la lentille d'eau, *lenticula palustris vulgaris* C. B. la mache ou doucette, dont ont fait des salades en hiver ; la raiponce, *rapunculus esculentus* C. B. l'endive ou scariole, qui est deux espéces : il en est de même de la fraise, de la framboise, de la meure, du raisin, qui sont des fruits aqueux très-rafraîchissants. Enfin, pourquoi ne pas y joindre la chair du melon, de la courge, du concombre, de la citrouille, lesquelles fournissent un aliment fort rafraîchissant pendant les grandes chaleurs de l'été.



CHAPITRE II.

Des Plantes Assoupissantes.

Les Plantes Assoupissantes, Narcotiques, Hypnotiques, Parégoriques, Somniferes ou Etourdissantes, sont celles qui procurent le sommeil, qui calment les irritations & qui appaisent la douleur (1).

Pour découvrir la maniere dont elles agissent intérieurement, il est nécessaire d'expliquer en quoi consiste le sommeil & ce qui produit la douleur.

Le sommeil n'est autre chose que la cessation du sentiment & du mouvement volontaire. La veille, ou l'exercice actuel des fonctions naturelles & animales, suppose des organes en état de recevoir les impressions des objets extérieurs, pour les transmettre au cerveau.

C'eſt de la tenſion des nerfs, du cours régulier des eſprits animaux, que dépendent la ſenſibilité & le mouvement. Il y aura donc dans le ſommeil une interruption du cours des eſprits animaux, & un défaut de tenſion dans les parties nerveuſes.

La douleur n'eſt occaſionnée que par le tiraillement des fibres nerveuſes. Si les Narcotiques ou Hypnotiques procurent le ſommeil & calment la douleur, c'eſt en interrompant le cours ordinaire des eſprits animaux & en diminuant la tenſion qui occaſionnoit la ſenſation douloureuſe (2).

La ſécrétion des eſprits animaux diminue 1°. lorſque les vaiſſeaux ſécrétoires ſont comprimés; 2°. quand la matiere de cette ſécrétion manque; 3°. ou lorſqu'elle eſt embarraſſée dans la maſſe du ſang. D'un autre côté, la tenſion des fibres & des parties nerveuſes ceſſe lorſqu'elles ſont com-

primées, ou lorſqu'elles ſont abreuvées par quelque ſéroſité qui pénétre leur tiſſu. Voyons ſi les Plantes Aſſoupiſſantes & Narcotiques peuvent produire quelqu'un de ces effets.

L'action des Narcotiques eſt une eſpéce d'ivreſſe; elle ne differe pas eſſentiellement de l'effet qui ſuit l'excès des liqueurs ſpiritueuſes. Ces Plantes abondent auſſi en parties ſpiritueuſes très-volatiles, & en parties viſqueuſes. Ces dernieres empêchent l'évaporation des premieres.

Les Plantes Aſſoupiſſantes, priſes à l'intérieur, ſe diſſolvent peu-à-peu, pénétrent les voies de la circulation. Pour lors leurs parties volatiles & ſpiritueuſes ſe dégagent avec promptitude; elles agitent la maſſe du ſang, accélerent ſon mouvement en attenuant & diviſant ſes globules; en un mot elles le raréfient. Pendant ce tems, leurs parties viſqueuſes ſont entraînées,

par la rapidité du mouvement, dans les dernieres voies de la circulation, dans les capillaires sanguins, où le sang se meut naturellement avec lenteur. Cette lenteur donne lieu aux parties visqueuses des Narcotiques de rallier les globules du sang, & d'invisquer, si on peut se servir de ce terme, la matiere des sécrétions; ce qui diminue encore le mouvement du sang.

Le sang circulant plus lentement dans les capillaires, ce fluide doit s'y accumuler, leur capacité doit augmenter, leurs parois se dilater, & se distendre. Les capillaires, ainsi gonflés par un sang raréfié, compriment nécessairement les vaisseaux voisins & les sécrétoires qui en prennent origine. Or, nous avons dit plus haut, que les sécrétions sont interrompues, si les vaisseaux sécrétoires sont comprimés & si la matiere des sécrétions est embarrassée dans la masse du sang. L'un & l'autre arrivent pendant

l'opération des Narcotiques ; il ne faut donc pas s'étonner si les sécrétions sont diminuées ou même suspendues.

Le cerveau, qui est une substance très-molle, se ressentira aussi de la dilatation générale des vaisseaux capillaires sanguins ; il souffrira une compression qui s'étendra sur l'origine des nerfs & leurs cordons, puisque les vaisseaux sanguins accompagnent & même pénétrent la substance des nerfs. C'est donc par la compression du cerveau & de celle de l'origine des nerfs, que les Plantes Narcotiques ou Assoupissantes procurent le sommeil & calment la douleur. Cette théorie s'accorde avec l'expérience qui nous démontre que les nerfs comprimés perdent leur action ; que la partie, dans laquelle il se distribuent & s'épanouissent, devient insensible & incapable de tout mouvement.

Dans le premier instant de l'effet

des Narcotiques, le corps eſt allégé, l'eſprit eſt vif & gai, la couleur du viſage eſt vermeille, le pouls élevé. Il eſt aiſé de rendre raiſon de ces phénoménes. Les Narcotiques diviſent & atténuent le ſang, il circule donc alors avec plus de facilité; la vivacité d'eſprit dépend de la plus grande tenſion des fibres du cerveau & de la facilité qu'elles ont à produire leurs vibrations; or, dans ce cas, les eſprits animaux ſont fort dégagés & ſe portent avec plus de vélocité aux différentes parties: ainſi les opérations de l'ame ſont plus fortes, plus promptes, plus actives, parce que les organes du corps ſe trouvent dans la diſpoſition néceſſaire. La couleur vermeille du viſage & l'élévation du pouls dépendent de la fluidité du ſang & des vives oſcillations des ſolides; car nous avons dit que les parties ſpiritueuſes des Narcotiques diviſoient les globules du ſang & hâtoient la circulation.

Peu-à-peu cette grande vivacité s'éteint, l'esprit s'appésantit, le corps tombe dans l'accablement, les membres s'engourdissent, la respiration est un peu laborieuse, le pouls devient lent, plein & mol. Cette suite de nouveaux symptômes dépend de la lenteur du mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires, & de la compression que ces vaisseaux distendus font sur les vaisseaux sécrétoires, sur le cerveau, & sur l'origine des nerfs. Il suffit de faire attention que les sécrétions sont arrêtées, que le volume des fluides est augmenté, & qu'en même tems les fibres, faute de suc nerveux, sont relâchées, pour sentir la cause de ces effets & de l'état du pouls de ceux qui ont usé des Narcotiques.

L'action des Plantes Narcotiques s'affoiblit insensiblement par les contractions du cœur & des artères qui, souvent réiterées, réta-

bliſſent enfin la liberté du mouvement du ſang dans les vaiſſeaux capillaires. Les malades ſe réveillent peu-à-peu & comme par degré; il leur reſte même, après leur réveil, un engourdiſſement & une ſorte d'étonnement, parce que les parties viſqueuſes des Narcotiques ne ſont pas encore ſuffiſament altérées & que les vaiſſeaux capillaires, portés au-delà de leur ton, ont de la peine à reprendre leur état naturel. Enfin, la ſueur ſe manifeſte ſouvent pendant l'effet des Narcotiques, parce que le ſang étant diviſé & comme diſſout, la partie limphatique & ſéreuſe ſe dégage, ſort par les couloirs de la peau, qui, loin d'être comprimés comme les autres ſécrétoires, ſont dans le relâchement, parce qu'ils ſe trouvent à l'abri de la compreſſion des vaiſſeaux capillaires ſanguins, & parce qu'ils manquent de ſuc nerveux : ainſi les pores de la peau étant ouverts, la ſueur doit néceſſairement ſe

manifester. C'est la seule sécrétion sur laquelle les Narcotiques n'ont point de prise : aussi, pour aider l'action des Sudorifiques, on leur joint les Narcotiques.

L'effet des Narcotiques doit obliger ceux qui en veuillent faire usage, de les emploier avec beaucoup de prudence & de menagement, pour bien distinguer les cas & les doses auxquels il les faut donner ; parce que si l'embarras dans les plus petits vaisseaux sanguins, & la compression du cerveau & des nerfs sont portés à un degré considérable, cet état ne differe pas de l'apoplexie & des affections soporeuses ; maladies qui sont non-seulement dangereuses, mais encore souvent mortelles. On doit donc éviter avec soin d'ordonner les Plantes Narcotiques aux personnes Pléthoriques, d'un tempérament sanguin, de même que dans les dispositions & affections soporeuses, dans les pé-

ripneumonies, crainte de ſupprimer l'expectoration, & encore moins pour arrêter les évacuations critiques. Il faut encore s'abſtenir des Narcotiques quand les premieres voies regorgent de matieres crues & mal digérées. L'abus des Aſſoupiſſantes eſt ordinairement ſuivi d'hydropiſie, de tremblement, d'engourdiſſement, de perte de mémoire & de ſtupidité.

Les Narcotiques ſont indiquées dans les cas de douleurs aiguës, de veilles immodérées, d'hémorragie, de devoyement, de dyſſenterie, de vomiſſement, ſur-tout lorſqu'on a fait précéder les remédes généraux. Les Narcotiques ſervent auſſi pour arrêter les ſécrétions ou excrétions devenues trop abondantes.

Les eſpéces de Plantes Aſſoupiſſantes ou Narcotiques ſont :

La Semence de Juſquiame blanche,	Les Fleurs de Coquelicot,

Les têtes de Pavôt rouge & blanc,	Les feuilles & les fruits de Morelle,
L'écorce de la racine de Mandragore,	Le Pourpier,
	Les Sem. froides (3).

NOTES.

(1) Les Plantes, désignées dans ce Chapitre sous différentes dénominations, ne sont pas exactement les mêmes. Toutes, il est vrai, ont la propriété de calmer & d'appaiser la douleur; mais elles l'a possédent à différents dégrés, & en agissant de diverses manieres. On les connoît sous le nom générique de Plantes *Anodynes*, lesquelles renferment trois espéces; savoir, les *Parégoriques*, les *Hypnotiques* & les *Narcotiques*.

Les Parégoriques calment la douleur, sans faire dormir & sans engourdir la partie douloureuse, mais en humectant & en relâchant le tissu des fibres: ce sont les Plantes Anodynes proprement dites. Les Hypnotiques appaisent la douleur, en procurant un léger sommeil, mais sans causer d'engourdissement. Enfin, les Narcotiques produisent le même effet, en jettant la personne dans un profond sommeil, & dans une sorte de stupeur & d'engourdissement, qui se dissipent avec peine. Il est aisé de sentir que ces dernieres peuvent produire l'effet des Hypnotiques, en les ordonnant à fort petite dose. On connoît encore ces Plantes sous le nom générique de *Nepenthes*.

(2) Les seules parties sensibles de notre corps sont les nerfs. Tout mouvement qui tend à détruire l'organisation d'une fibre nerveuse, ou à la rompre, excite la douleur. Tant que la fibre soutient l'effort de la cause irri-

tante sans rompre, elle éprouve la douleur. Dès qu'elle est coupée ou rompue, elle ne sent plus rien. La rupture des fibres, considérée de cette maniere, seroit donc un moyen sûr de dissiper promptement les grandes douleurs.

La douleur actuellement existante suppose trois conditions. 1°. Il faut que le nerf qui se distribue à la partie douloureuse soit dans son entier. 2°. Qu'il communique avec le cerveau ou *sensorium commune*. 3°. Que ce *sensorium commune* soit dans son état naturel. De ces principes il suit qu'il y a trois moyens de faire cesser la douleur. 1°. Tout ce qui pourra rompre la fibre nerveuse détruira à l'instant la douleur. 2°. On produira le même effet en interrompant toute communication entre la fibre nerveuse irritée & le cerveau. 3°. Tout ce qui affoiblira le sentiment & l'action de ce viscère, calmera en même tems la douleur.

Dans le premier cas, les suppuratifs font cesser la douleur en favorisant la rupture des fibres. La gangréne produit le même effet. Mais rompre la fibre n'est pas un reméde & ne doit pas être l'intention du Médecin. Il faut en relâcher le tissu & l'humecter de façon qu'elle puisse s'allonger, s'étendre & prêter, sans courir le risque de se rompre : les émollients, les relâchants, les humectants, seront alors de vrais Anodyns *Parégoriques*. Dans le second & le troisieme cas, les *Narcotiques* proprement dits, interrompent la communication de la fibre nerveuse avec le cerveau, ou changent l'état naturel de ce viscère, en émoussant son action, en procurant le sommeil, la stupeur & l'engourdissement qui suivent leur usage, de la maniere que l'explique l'Auteur.

(3) A ces plantes il faut ajoûter la Ciguë, la Bella-dona, la Mayenne, *ſolanum pomiferum fructu oblongo* C. B. la Pomme épineuſe ou *ſtramonium*, la Pomme dorée ou Pomme d'amour, l'Opium, qui n'eſt que le ſuc du pavôt Oriental. Ce ſuc préparé en forme d'extrait, eſt le Narcotique le plus en uſage dans la pratique de Médecine : on le donne depuis un grain juſqu'à deux & trois. Je ne parle pas ici des doſes fortes & extraordinaires auxquelles on eſt obligé de porter l'opium dans certaines occaſions. On a vu des perſonnes en prendre un gros, ſans éprouver aucun accident, & même ſans pouvoir ſe procurer du ſommeil. Il eſt tout ſimple d'imaginer qu'elles en ſont venues à cette doſe par nuances, ſucceſſivement & en augmentant chaque jour d'un demi-grain.



CHAPITRE III.

Des Plantes Aſtringentes.

Les Plantes Aſtringentes ſont celles qui, priſes à l'intérieur, ou appliquées extérieurement, arrêtent le cours trop abondant & immodéré des liqueurs, qui en même tems font reſſerrer les fibres. Elles arrêtent le cours immodéré des fluides, en les coagulant: car la plus grande partie de ces plantes caillent le lait. Elles agiſſent donc de même ſur le ſang, puiſqu'il y a une très-grande analogie entre ces deux fluides (1).

Pour agir par voie de coagulation, il faut que ces plantes aient des parties rameuſes, branchues, mais plus ſouples que celles des plantes Incraſſantes, pour rapprocher & embarraſſer les parties fibreuſes des liqueurs ſuſceptibles de

de coagulation. Le ſang ainſi coagulé ou épaiſſi doit couler plus lentement, ſe préſenter plus rarement aux orifices des vaiſſeaux ſécrétoires & ſéjourner à l'extrêmité de ceux qui ſont rompus par une cauſe quelconque. Ce ſang doit encore ſe diſſoudre plus difficilement, & ne ſortir des vaiſſeaux où il ſéjourne qu'avec peine, puiſqu'il a acquis plus de corps & de conſiſtance, & qu'étant réduit en une eſpéce de gelée, ſes parties ſe trouvent plus liées & ſe ſoutiennent davantage les unes & les autres.

Les Aſtringents agiſſent encore en reſſerrant les fibres des parties ſolides du corps ; ce qui peut ſe faire de deux manieres, ou par irritation ou par deſſéchement. Nous ne pouvons pas dire que ce ſoit par irritation, l'expérience y eſt contraire ; car ſi on applique les Aſtringents ſur des parties qui ſoient ulcérées, ils ſont reſſerrer

les fibres ſans produire aucune douleur ſenſible ; ce qui n'arriveroit pas, ſi ils agiſſoient par voie d'irritation ; il faut donc que ce ſoit par la voie de deſſéchement : on ſait qu'une fibre ſe relâche par humidité & qu'elle ſe roidit par le défaut d'humidité.

Les Plantes Aſtringentes, outre les parties rameuſes & branchues, peuvent donc en avoir encore d'abſorbantes & de poreuſes qui ſeront capables de s'imbiber & de ſe charger de l'humidité répandue dans les fibres, en s'inſinuant dans leurs interſtices. Les fibres étant ainſi privées de l'humidité d'où dépendoit leur ſoupleſſe, diminueront en tout ſens, ſe reſſerreront par conſéquent & rendront le diamètre des vaiſſeaux rompus, ainſi que les orifices des tuyaux ſécrétoires, plus petits & plus reſſerrés. Ces vaiſſeaux, jouiſſant même alors d'un plus grand degré d'élaſticité, ſeront plus en état de

ſoutenir & de réſiſter à l'effort des liqueurs qui, épaiſſies par les parties rameuſes de ces plantes, auront perdu une partie de leur vélocité.

Quand nous diſons que les Plantes Aſtringentes, appliquées extérieurement ou priſes par la bouche, coagulent les liqueurs du corps humain, nous ne prétendons pas pour cela qu'elles leur ôtent entiérement leur fluidité, mais ſeulement qu'elles leur donnent plus de conſiſtance, en embarraſſant pluſieurs de leurs molécules : nous n'entendons pas non plus que ces Plantes cauſent aux ſolides un roidiſſement ou un ſpaſme par le deſſéchement qu'elles produiſent : mais qu'elles diminuent ſeulement la grande ſoupleſſe des fibres, en leur donnant plus de reſſort. Elles agiſſent bien différemment des Plantes vénéneuſes, qui ôtent aux liqueurs du corps humain leur fluidité, & qui cauſent aux ſolides

une irritation ſpaſmodique. Il y a, comme on le voit, une grande différence entre ces Plantes.

Les Plantes Aſtringentes conviennent pour arrêter les pertes & les hémorragies, de quelqu'endroit qu'elles viennent ; telles que l'hémoptyſie, le flux hémorroïdal, la perte utérine, le flux de ſang, l'hémorragie du nez, de l'eſtomach, des reins, &c. On les ordonne pour diminuer les ſécrétions & les excrétions trop abondantes ; comme ſont les dévoiemens, le flux immodéré de ſalive, d'urine, les pertes blanches, les ſueurs, le larmoiement, la perte de ſemence ſans priapiſme & ſans volupté. Ces Plantes conviennent encore dans les relâchements du vagin, de l'anus, du ſphincter de la veſſie, des anneaux des muſcles abdominaux ; dans le gonflement des amigdales, & enfin toutes les fois qu'il eſt néceſſaire de donner plus de conſiſtance aux liqueurs,

& plus de reſſort aux ſolides.

Il faut prendre garde de mettre en uſage ces remédes dans le cas d'évacuations critiques, d'inflammations formées, parce que l'on feroit tomber la partie en gangrene. On les évite auſſi dans les douleurs aiguës & dans le cas d'hémorroïdes, ſur-tout lorſqu'elles contiennent un ſang déja épais & viſqueux. Il eſt évident que l'on augmenteroit le mal, au lieu de le détruire. (2)

Les eſpéces d'Aſtringentes que fourniſſent les végétaux, ſont les ſuivantes :

Les racines de Biſtorte,	du *Lapathum cruentum* ou ſang de Dragon.
De Tourmentile,	Le Mouron, rouge ou bleu.
De Quinte-feuille.	Les fleurs de Roſes de Provins,
Les feuilles de Pervenche,	De Grenadier.
De Plantin,	Les fruits de Kinorrodon,
De Tabouret ou Bourſe-à-berger,	De Gratte-cul,
D'Argentine,	De Cyprès,
D'Ortie,	
De la Vigne.	
Les feuilles & racines	

De Néflier,	De Patience,
De Sorbier,	Du Tabouret,
De Cornouiller,	Du Taliſtrum,
De Sumac.	La Noix de Galle.
Les Pepins de Raiſin.	L'Ecorce de Chêne.
Les ſemences de l'Ozeille,	Les différentes mouſſes des Arbres. (3)
De Mirthe,	

(1) On peut arrêter une excrétion contre nature ou une évacuation naturelle, devenue trop abondante, de deux manieres. 1°. En agiſſant ſur les ſolides, abſtraction faite des fluides. 2°. En agiſſant ſur les fluides, abſtraction faite des ſolides.

Dans le premier cas, on doit avoir pour objet de donner plus de ton, plus de reſſort, plus d'action aux fibres, & conſéquemment aux vaiſſeaux tant ſanguins que ſécrétoires, qui en ſont compoſés. Pour lors le calibre des tuyaux diminue, leur capacité ſe rétrécit, leurs orifices ſe reſſerrent; de ſorte que tel liquide (auquel on ſuppoſe n'être arrivé aucune altération) qui paſſoit à travers ces orifices trop ouverts, ne peut plus y pénétrer & s'y ouvrir un paſſage. Les toniques & les forts ſtimulants produiſent cet effet; ils ſont par conſéquent de véritables Aſtringents dans le cas dont il eſt queſtion.

Dans le ſecond cas, on donne plus de conſiſtance aux fluides, en rapprochant leurs molécules conſtituantes, en les rendant plus ſimples, plus homogénes, plus cohérentes, en augmentant leur diamètre de maniere qu'elles ne puiſſent plus paſſer par les orifices des vaiſ-

feaux qui leur permettoient une libre iffue. Les Plantes épaiffiffantes, telles que les mucilagineufes, les farineufes, les acidules, font propres à produire cet effet. Auffi la plûpart des Médecins, qui ont écrit fur la matiere médicale, ont-ils placé ces Plantes dans la famille des Aftringentes. Elles ne le font cependant que fécondairement, & en tant qu'elles rendent les molécules des liqueurs plus groffes qu'elles ne l'étoient, relativement à l'orifice des vaiffeaux.

Les Plantes Aftringentes proprement dites, font donc celles de la premiere claffe ; c'eft-à-dire, celles qui portent leur action immédiatement fur les folides, en les ftimulant & leur donnant plus de reffort. Ces plantes ont une faveur acerbe & ftiptique, femblable à celle que laiffent dans la bouche les fruits avant leur maturité, qui agace les dents & qui indique l'aftriction. Ce goût acerbe eft dû à un principe falin-terreux, lequel n'eft rien autre qu'un fel acide uni à une quantité furabondante de terre, avec laquelle il n'a pas encore été parfaitement combiné par les circulations répétées de la végétation. C'eft à ce principe acide qu'eft dûe l'efpéce de coagulation qu'opérent les Plantes Aftringentes fur le lait & fur les autres liqueurs du corps humain. Il n'eft pas befoin, pour rendre raifon de cet effet, de recourir à l'exiftence de parties rameufes & branchues, gratuitement fuppofées dans ces Plantes, ainfi que le fait l'Auteur.

Le fel effentiel acide-terreux, contenu dans les Plantes Aftringentes, paroît avoir une grande analogie avec l'alun, foit par fa nature, foit par fes effets. On fait que l'alun eft formé par la combinaifon de l'acide vitriolique & d'une terre calcaire. M. Geoffroy, par l'analyfe qu'il a faite

des Plantes Aſtringentes, y trouve les mêmes principes ; ſavoir, une liqueur acide, fortement ſtiptique, qui lui ſemble être l'acide vitriolique, puis une grande quantité de terre abſorbante : de cette analogie réſultent néceſſairement le caractère d'aſtriction ſi éminemment attaché aux Plantes Aſtringentes, & la vertu preſque certaine qu'elles ont d'arrêter le cours immodéré des liqueurs du corps humain.

(2) Avant que d'ordonner l'uſage des Plantes Aſtringentes dans le cas d'évacuations naturelles, devenues trop abondantes, il faut obſerver ſi ces évacuations, quoiqu'augmentées, ne ſont pas néceſſaires & utiles, & ſi leur ſuppreſſion ne deviendroit pas funeſte. C'eſt ainſi que, chez les femmes, il eſt quelquefois dangereux d'arrêter tout-à-coup & trop promptement l'évacuation menſtruelle, devenue trop abondante. On guérit cette incommodité, il eſt vrai, mais on donne une maladie plus grave & plus dangereuſe ; celle de l'engorgement, de l'obſtruction & du skirrhe de la matrice. Il en eſt de même du flux hémorroïdal, qui eſt naturel à certains hommes, & qui étant périodique, leur tient lieu de l'évacuation lunaire des femmes. La ſuppreſſion, imprudemment opérée d'une pareille évacuation, eſt ordinairement ſuivie de l'obſtruction du foie & de l'hydropiſie aſcite.

L'expérience nous fait voir combien il eſt dangereux d'arrêter trop promptement, même les excrétions *contre nature*. Je prendrai pour exemple le crachement de ſang, auquel quelques jeunes gens ſont ſujets, & qui, le plus ſouvent eſt le produit d'une pléthore univerſelle, qui demande a être diſſipée par des ſecours bien indiqués & bien entendus. L'uſage inconſidéré des Plantes Aſtringentes, dans le cas

dont je parle, produit des crispations dans les vaisseaux du poumon déjà gorgés de sang, dispose aux obstructions tuberculeuses, lesquelles s'enflammant bien-tôt & s'ulcérant, donnent lieu à la phtisie pulmonaire, accompagnée de la fiévre lente, & terminée par une mort inévitable. Combien de malheureux ont été la victime de l'ignorance & de la témérité des Charlatans, qui, dans ces sortes de maladies, emploient les plus forts Astringents sans aucune précaution, & sans aucune évacuation préliminaire. Celle qui convient le mieux est la saignée, qui doit toujours précéder l'usage des Plantes Astringentes, ordonnées pour cas d'hémorragies, de quelque endroit que le sang vienne.

Ce que je dis sur le danger des Astringents mal administrés, dans le cas d'excrétions sanguines, doit s'appliquer aux évacuations, soit naturelles, soit contre nature, des autres liqueurs du corps humain; telles sont celles des sueurs, des urines, de la salive, du suc intestinal, des fleurs blanches, &c. Cette derniere est une excrétion contre nature, dont la suppression à souvent produit le skirrhe, l'ulcère & le cancer de la matrice.

(3) Aux Plantes Astringentes indiquées par l'Auteur, il faut ajoûter les suivantes: savoir, les feuilles de pyrole, de sanicle, de renouée, de bugle, de brunelle, de pié-de-lion, de millefeuille, de pilosselle, de paquette ou petite marguerite, de presle ou queue-de-cheval, de bec-de-gruë, de perce-feuille; les racines de sceau-de-Salomon; les fleurs du noisetier, de l'amaranthe; le fruit du coignassier, l'écorce du liége, la vesse-de-loup, *lycoperdon vulgare*, inst. Enfin à ces Plantes, qui sont les Astringentes

proprement dites, on peut ajoûter celles qui le deviennent par accident & *ſecondairement.* Ce ſont les Incraſſantes, telles que les mucilagineuſes, les farineuſes & les acidules : j'ai dit ci-deſſus un mot ſur leur maniere d'agir. *Voyez la note* (1) *de ce Chapitre.*

Ces dernieres conviennent dans le cas de diſſolution & d'acrimonie alkaline ; dans le ſcorbut, par exemple. Perſonne n'ignore combien les hémorragies ſont fréquentes & dangereuſes, lorſque cette maladie eſt portée au dernier degré. En vain auroit-on recours aux Plantes Aſtringentes proprement dites, pour arrêter de ſemblables hémorragies : la diſſolution du ſang eſt telle, qu'il ſe fait jour par les plus petits vaiſſeaux. Les acides ont ſeuls la propriété de les réprimer, en donnant plus de conſiſtance au ſang & lui faiſant ſubir une ſorte de coagulation. Les Plantes Acidules peuvent encore agir par voie de combinaiſon ; c'eſt-à-dire, en changeant la nature des molécules âcres, ſalines & alkalines, que l'on ſuppoſe produire le ſcorbut *alkalin* ou ſcorbut de mer.



CHAPITRE IV.

Des Plantes Céphaliques.

Les Plantes Céphaliques ſont communément employées pour remédier aux affections & aux maladies de la tête (1).

Les maladies de la tête ſont de différents caracteres & dépendent ſouvent de cauſes oppoſées : il eſt donc néceſſaire de reſtraindre l'idée des Céphaliques à ſa juſte valeur, de développer leurs effets, afin de n'y avoir recours que dans les cas où ils conviennent, & ne pas ſe laiſſer tromper par la dénommination trop générale des *Céphaliques*. En effet l'idée de Céphalique ſemble déſigner un reméde propre & ſpécifique pour les maladies de la tête, comme ſi les médicaments avoient un diſcerment pour choiſir dans leur opération une partie préférablement

à une autre, ou qu'il y eût une sympathie entre les médicaments & les différentes parties malades du corps humain. L'action des remédes est générale sur les solides & les fluides, & si de l'altération qu'ils procurent, il en arrive un bien, toutes les parties s'en ressentent.

Ce que nous disons des Céphaliques doit aussi s'entendre des Anti-épileptiques, des Cordiaux, des Hépatiques, des Spléniques, &c. En effet, quand une partie enflammée ou obstruée se dégage, c'est à l'altération générale des solides & des fluides que l'on doit cet effet, & non à la vertu particuliere & élective des médicaments.

Les Céphaliques ne remédient pas indifféremment à toutes les maladies de la tête & du cerveau. Elles échauffent, atténuent & divisent la masse du sang : elles ne conviennent donc que lorsqu'il est nécessaire de donner plus de

mouvement aux solides & aux fluides, de rendre le sang plus liquide, & de procurer un mêlange plus exact de la sérosité avec les autres principes. On peut les emploier lorsque les affections du cerveau sont entretenues par un sang épais, visqueux, ou chargé d'une sérosité qui appesantit ce viscère en même tems qu'elle en abreuve & relâche les fibres.

Les Plantes Céphaliques ont presque toutes un goût & une odeur forte & aromatique. Elles abondent en parties spiritueuses & volatiles, aisées à développer & à mettre en mouvement. Elles peuvent se conserver telles assez long-tems pour rompre la tissure du sang, pour rallier & mêler plus exactement les parties séreuses, & pour reveiller assez promptement le ressort & les oscillations des solides.

Les Céphaliques approchent beaucoup de la nature des Cor-

diaux, des Aléxipharmaques & des Emmenagogues, entre lesquelles elles tiennent un milieu. Leur action se soutient plus long-tems que celle des Aléxipharmaques, parce que leurs parties volatiles ne se dégagent que peu-à-peu ; mais elles ne sont pas si actives que les Emmenagogues, dont les parties sont plus fines, & divisent plus puissamment le sang. Il n'est même pas nécessaire, pour dégager le cerveau, d'un effort aussi considérable que pour désobstruer le foie ou la matrice : car le sang qui arrose le cerveau est un sang tout fluide & très-animé, ou du moins il le doit être, puisque le cœur, pour l'y envoyer, est obligé de vaincre non-seulement sa pesanteur qui s'oppose à son élévation, mais encore la résistance qu'il trouve continuellement dans les différents détours que font les vaisseaux, soit à la base du crâne, soit dans les anfractuosités du cer-

veau. C'eſt ainſi que la nature a prévenu l'effort du ſang ſur un viſcère d'une texture auſſi délicate & auſſi molle. Il ne ſe porte donc au cerveau que les parties les plus fluides du ſang, celles qui conſervent le plus de mouvement; tandis que les parties plus peſantes, moins mobiles & moins dégagées, perdant beaucoup de leur mouvement, n'en conſervent pas aſſez pour monter juſqu'à ce viſcère. Ces dernieres ſont pouſſées, ſur la route, dans les vaiſſeaux collatéraux par les parties du ſang les plus mobiles. La nature a prévenu par cette méchanique, les engorgements du cerveau. D'ailleurs le ſang qui parvient à ce viſcère, eſt un ſang qui dans ſon trajet n'a pas perdu beaucoup de ſa fluidité & qui n'a ſouffert aucune ſécrétion : ainſi les Céphaliques tenant le milieu entre les Plantes qui agitent la maſſe du ſang & abondant en parties volatiles, elles

font très-propres à procurer dans le sang le dégagement des parties fluides & mobiles, & à pénétrer les vaisseaux du cerveau, pour y hâter la circulation, soutenir le mouvement imprimé au sang qui arrose ce viscère, dissiper les légers embarras qui s'y forment, faciliter la sécrétion de l'esprit animal rendu plus actif, plus mobile, & enfin aider la force qui le chasse dans les tuyaux infiniment déliés des nerfs (2).

On peut entrevoir, par ce que nous venons de dire, pourquoi & comment les Céphaliques dégagent le cerveau, rétablissent ses fonctions, & la raison de préférence qu'elles ont sur les autres Plantes avec lesquelles elles ont de l'analogie; préférence d'ailleurs confirmée par l'expérience. De-là nous leur conserverons le nom de Céphaliques, d'autant plus qu'il y a beaucoup d'affections du cerveau qui reconnoissent les causes que

nous avons aſſignées & que les Céphaliques détruiſent.

Puiſque les Plantes Céphaliques échauffent & raréfient le ſang, il eſt évident qu'on ne doit point les mettre en uſage que l'on n'ait fait précéder les remédes généraux, ni qu'on ne doit pas les donner dans les maladies de la tête cauſées par la rareſcence ou pléthore du ſang. Elles conviennent dans les cas d'apopléxie, d'épilepſie, d'affections catharreuſes, de paralyſie, de mélancolie, d'affections hyſtériques, qui reconnoiſſent pour cauſes celles que nous avons rapportées. Par leur uſage, on peut eſpérer de prévenir ces maladies, leurs ſuites & leur retour.

Les différentes Plantes Céphaliques ſont :

La Bétoine.	Le Romarin.
La Méliſſe.	Le Pouillot.
La Primevere.	Le Polium.
Le Chamæpitis.	Le Muguet.
La Lavande.	Le Stechas.
La Marjolaine.	Le Géroflier.
Le Thim.	Le Tilleul.
L'Hyſope.	La Sauge (3).
Le Serpolet.	

NOTES.

(1) Les Plantes, dont il eſt parlé dans ce Chapitre, ne forment que la moindre partie d'une claſſe très-étendue, qui renferme les Plantes vulgairement connues ſous le nom de Plantes *Aromatiques* ou Plantes *Labiées.* Ces Plantes répandent une odeur douce, agréable, ſuave, quelquefois pénétrante, dûe à l'émanation continuelle d'une partie aromatique, dont elles ſont abondamment pourvues, qui va frapper l'organe de l'odorat. Les Médecins, qui ont écrit ſur la matiere médicale, ont diſtribué ces Plantes dans différentes claſſes. Les unes ſe trouvent placées avec les Céphaliques, les autres parmi les Cordiales; celles-ci dans la famille des Aléxitaires, celles-la au rang des Emmenagogues, des Stomachiques, &c. Une pareille diſtribution eſt-elle naturelle? Je ſuis fort éloigné de le croire. Je penſe, au contraire, que toutes ces Plantes ſe reſſemblant parfaitement quant aux parties ſexuelles, qu'ayant toutes les mêmes propriétés & les mêmes vertus, qu'étant toutes employées de la même maniere, que fourniſſant toutes par l'analyſe chimique les mêmes principes, que pouvant toutes ſe ſubſtituer les unes aux autres, on peut & on doit n'en former qu'une ſeule famille, à laquelle on donneroit le nom de Plantes *Aromatiques*, ou mieux encore celui de Plantes *Céphaliques* : car elles ont toutes pour principale vertu celle de remédier aux maladies du cerveau, de réveiller le mouvement rallenti des eſprits animaux; je dirois preſque celle d'en augmenter la maſſe & la quantité, & d'en ré-

parer la perte, lorſque ce fluide précieux ſe trouve diſſipé par une cauſe quelconque.

En formant la claſſe des Plantes Aromatiques, je ne penſe pas qu'il faille y comprendre celles qui, loin d'exciter le mouvement des eſprits animaux, le diminuent au contraire, le calment, le rendent plus lent, plus égal, mieux ordonné. Ces dernieres font une claſſe particuliere; celle des Plantes *Anti-Spaſmodiques* bien oppoſées aux Aromatiques, par leurs vertus & leurs propriétés. Ainſi on diſtingueroit les Plantes *Aromatiques* ou *Céphaliques*, des Plantes *Nervines* ou *Anti-Spaſmodiques*. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût adopté de pareilles diviſions, il ne régneroit pas une auſſi grande diffuſion dans les ouvrages de matiere médicale, & l'on ne trouveroit pas dans les mêmes claſſes, & à côté l'une de l'autre, des Plantes dont les effets ſont ſi diamétralement oppoſés.

La claſſe des Plantes Aromatiques, conſidérées comme médicaments, n'eſt pas un arrangement forgé dans le cabinet & ne portant ſur aucun fondement. La nature elle-même, par les traits de reſſemblance qu'elle a miſe entre ces Plantes, nous force, pour ainſi dire, à l'adopter. Pour s'en convaincre il ſuffit de rapprocher & de mettre ſous les yeux ces mêmes traits de ſimilitude.

1°. Quelque ſyſtême de Botanique que l'on choiſiſſe pour claſſer ces Plantes, on les voit toujours ſe reſſembler & toujours on eſt forcé de les raſſembler pour n'en former qu'une ſeule & même famille. Toutes ont les mêmes racines fibreuſes & rameuſes, les mêmes tiges droites & quarrées; toutes ont les feuilles oblongues, dentelées par leurs bords, un peu arrondies par leur pointe, légérement âpres par

leur surface supérieure, couvertes d'un duvet par l'inférieure ; toutes portent des fleurs labiées, terminées inférieurement par un tuyau étranglé & traversé par le pistile, supérieurement par un musle à deux lévres, garnies du même nombre d'étamines, si on en excepte quelques genres. Enfin, toutes ont un calice permanent, divisé en cinq piéces, lequel sert de pericarpe & renferme quatre semences nues.

2. Ces Plantes ont les mêmes propriétés. Toutes sont Aromatiques, améres, stimulantes ; toutes répandent une odeur plus ou moins forte, plus ou moins agréable ; toutes aiment les montagnes sabloneuses, les lieux secs & arides, les pays chauds, comme la Provence, le Languedoc, l'Italie, les Isles de l'Archipel ; enfin, toutes fleurissent à-peu-près dans le même tems & donnent leurs fruits ou semences dans la même saison.

3°. Les Plantes Aromatiques, soumises à la distillation, fournissent les mêmes principes. Toutes donnent au premier degré de feu une assez grande quantité d'eau chargée de la partie Aromatique, puis une huile essentielle, desquelles substances dépend la vertu de ces Plantes. Si on augmente le feu par degré, on obtient une liqueur qui devient de plus en plus acide, & une huile d'abord claire, légere & limpide, puis noire, pesante & empyreumatique. Enfin leur *caput mortuum*, réduit en cendres, donne un sel lexiviel, blanc, caustique, connu sous le nom d'Alkali-fixe.

4. Toutes ces Plantes ont les mêmes vertus médecinales. Elles sont en général stimulantes, toniques, échauffantes, atténuantes, incisives ; elles pénétrent & s'insinuent dans les tuyaux les plus déliés, dans la cavité des nerfs, conviennent

par conféquent dans les maladies du cerveau, de la moëlle épiniere, dans les cas d'atonie, de relâchement, de ftupeur, d'apopléxie, de paralyfie, d'affections foporeufes, &c. Toutes font ftomachiques, carminatives, anthelmentiques, apéritives, emmenagogues, cordiales, aléxiteres. Enfin toutes font, à l'extérieur, ftimulantes, fondantes, réfolutives, aftringentes, vulnéraires, déterfives : ainfi elles conviennent dans les tumeurs par congeftion, dans l'œdéme, la leucophlegmatie, l'anafarque, l'hydrocelle, la hernie commençante des enfants, dans le traitement des plaies, des vieux ulcères.

5°. Non-feulement les Plantes Aromatiques fe reffemblent par leurs vertus médecinales, mais encore par les maladies qu'elles peuvent produire, & par les inconvénients qui peuvent naître de leur ufage mal-entendu. Aucune d'elles ne convient dans les cas de tenfion, d'érétifme, de phlogofe, d'inflammation, d'irritation. Leur ufage feroit pernicieux dans les fiévres aiguës, dans les fpafmes vaporeux, dans la fenfibilité augmentée des nerfs, dans le mouvement défordonné des efprits animaux, dans les convulfions habituelles. Elles ne conviennent pas non plus aux perfonnes d'un tempéramment fec, chaud, bilieux, ni dans les vieux épaiffiffements limphatiques ; car en même tems que ces Plantes donnent de la fluidité au fang, elles épaiffiffent la limphe. Enfin leur huile effentielle irrite, agace, échauffe à la longue les fibres de l'eftomach : de plus elle fe rancit, donne de l'acrimonie aux humeurs & produit toutes les maladies qui font la fuite de cette acrimonie.

6°. Enfin, la reffemblance qui régne entre ces Plantes, eft telle que les Pharmaciens les font toutes entrer indifféremment dans les pou-

dres cordiales, céphaliques, aléxiteres, anthelmentiques, emmenagogues; dans les vins aromatiques, aſtringents; dans les ſachets de même nature, & que plus indifféremment encore ils les ſubſtituent les unes aux autres lorſque quelques-unes d'elles leur manquent, ſans que le Médecin le plus ſcupuleux les puiſſe taxer d'imprudence ou d'impéritie.

Tels ſont les caracteres de ſimilitude qui ſe trouvent conſtamment entre les Plantes Aromatiques. Ce ſont ces mêmes caracteres qui ont déterminé les Botaniſtes à les raſſembler pour n'en former qu'une famille, connue ſous le nom des Plantes *Labiées* de Tournefort, des *Verticillées* de Ray, des *Monopetales irrégulieres* de Rivin, des *Didynamies* de Linœus. Pourquoi les raiſons qui ont décidé les Botaniſtes, ne détermineroient-elles pas auſſi les Médecins à raſſembler ces Plantes éparſes dans différentes claſſes, pour n'en former qu'une ſeule & même famille de Plantes Médicamenteuſes, à laquelle on donneroit le nom de Plantes *Aromatiques*, ſi on n'aime mieux lui conſerver celui de Plantes *Céphaliques*, déjà en uſage. Dans ce cas il faudroit les aller chercher dans les différentes claſſes de Plantes uſuelles où elles ſe trouvent diſtribuées. Ainſi l'on retrancheroit des ſtomachiques, des cordiales, des aléxiteres, des anthelmentiques, des emmenagogues, des carminatives, celles de ces Plantes qui s'y trouvent placées mal-à-propos, & qui, ayant les caracteres de reſſemblance indiqués ci-deſſus, doivent rentrer dans la claſſe des Plantes Céphaliques. N'eſt-il pas ridicule en effet de trouver la menthe à côté du chardon benit, le dictame à côté de la ſcorſonaire, dans la claſſe vulgairement adoptée des plantes aléxiteres? Eſt-il plus

raisonnable de voir dans celle des cordiales, le romarin & l'hysope à côté des fleurs de bourache & de buglosse; dans celle des Céphaliques, dont je parle pour le moment, le guy de chêne placé à côté de la mélisse, ou le tilleul à côté de la sauge, &c. Voilà cependant les monstruosités qui se rencontrent à chaque pas dans les ouvrages de matiere médicale qui traitent du régne végétal. Le Lecteur voudra bien se rappeller cette note en lisant le Chapitre des plantes cordiales, des aléxiteres, des carminatives, des emmenagogues, &c.

(2) En adoptant l'explication physique de l'Auteur, relativement à l'action des Plantes Céphaliques, ne pourroit-on pas y adapter une autre opinion, qui paroîtroit même donner plus de force à la sienne. Seroit-il absurde & hors de vraisemblance de penser que ces Plantes, abondantes en parties aromatiques, augmentent réellement & matériellemeut la quantité, le volume & la masse *d'esprit animal*, qui se trouve actuellement dans la substance du cerveau & dans la cavité des nerfs? Cette opinion, systèmatique au premier coup d'œil, acquiert quelque certitude, si l'on fait attention à l'analogie, à l'affinité qui existent entre *l'esprit animal* & *l'esprit recteur* des Plantes odorantes. Plusieurs Médecins-Physiologistes ont pensé que l'esprit animal pouvoit bien être l'esprit recteur des Plantes. Ils ont dit que cet esprit recteur étoit une matiere extraordinairement subtile, répandue dans la nature, destinée à vivifier les animaux & les plantes, à les faire croître & végéter, en un mot, à soutenir & conserver la vie de tout être animé. On ne peut nier que l'esprit animal & l'esprit recteur des Plantes n'aient les mêmes propriétés. De côté & d'autre, même

légéreté, même volatilité, même mobilité; même ſubtilité, même incohercibilité; l'un n'a jamais été vu ni apperçu des Anatomiſtes, l'autre n'a jamais été ſaiſi par les Chimiſtes, ſous une forme matérielle & dégagée de toute combinaiſon; enfin l'une & l'autre de ces ſubſtances ne ſe rendent ſenſibles que par leurs effets : de ſorte qu'en ce point, le régne animal & le régne végétal ſemblent ſe confondre.

L'opinion que j'avance prend un nouveau degré de certitude, ſi on veut ſe donner la peine d'examiner & de réfléchir ſur les prodigieux effets de la partie Aromatique des Plantes ſur le corps des animaux. Comment expliquer l'étonnante célérité avec laquelle quelques gouttes d'une liqueur ſpiritueuſe & aromatique, préſentées ſous le nez d'une perſonne tombée en ſyncope, la rappellent à la vie ? Comment expliquer le même effet produit, auſſi ſubitement, au moyen de légéres frictions faites avec la même liqueur ſur le trajet des artères & des nerfs ſubcutanés? Comment rendre raiſon de la prompte réparation des forces épuiſées, qu'opére l'uſage des Plantes Aromatiques, chez un homme énervé par un travail laborieux? Enfin niera-t'on l'émanation des parties odorantes qui s'exhalent continuellement du corps de l'homme, qui vont frapper la membrane pituitaire du chien, & qui lui font diſtinguer ſon maître d'une maniere ſûre, au milieu d'une foule d'autres hommes? Ces réfléxions, & d'autres qu'on pourroit y ajoûter, peuvent donc faire préſumer, avec quelque ſorte de vraiſemblance, que les Plantes Céphaliques, non-ſeulement donnent de la fluidité au ſang, augmentent le mouvement des eſprits animaux, excitent le jeu & l'oſcillation des nerfs, mais encore qu'elles envoyent

envoyent dans leur cavité une substance extraordinairement subtile & déliée, semblable en tout au fluide vital qui se filtre dans le cerveau; en un mot, un véritable esprit animal tout fait & tout préparé; lequel n'est rien autre que l'esprit recteur ou la partie Aromatique des Plantes odorantes. Il me semble aussi raisonnable d'imaginer que *l'esprit animal* peut être *l'esprit recteur* des Plantes, que de le croire semblable à la matiere *électrique*, à celle de *la lumiere*, à celle du *feu*, à un esprit *urineux*, à un esprit *nitreux*, à une espéce d'*air* très-élastique, au fluide *magnétique*, à une matiere *explosible* semblable à la poudre à canon, & à tant d'autres substances qui se sont présentées à l'imagination des Physiologistes. Au reste, je ne hasarde cette opinion & ne la présente, je le répéte exprès, que comme une hypothèse qu'il est, ce me semble, permis de former.

(3) Aux Plantes Céphaliques désignées dans ce Chapitre, il faut rapporter celles qui, étant de la famille des *Labiées* ou Plantes Aromatiques, se trouvent distribuées par l'Auteur dans d'autres classes : telles sont celles des Plantes Aléxiteres, des Cordiales, des Stomachiques, des Emmenagogues, des Carminatives. En un mot, d'après les idées que j'ai exposées plus haut sur la formation d'une classe générale de Plantes *Aromatiques-Médicamenteuses*, il faut y faire rentrer toutes celles qui ont ce caractere.



CHAPITRE V.

Des Plantes Cordiales.

Il n'y a point de Plantes qui agiſſent uniquement ſur le cœur : on doit donc entendre, par Cordiales, les Plantes qui réveillent les oſcillations des ſolides, & qui raniment la circulation, en donnant de la fluidité au ſang.

Les oſcillations, ou pour mieux dire la contraction du cœur & des artères languit par le manque d'eſprits, par le défaut de reſſort dans les fibres, & par l'épaiſſiſſement des fluides, qui réſiſtent trop à la force impulſive des ſolides. Pour lors il ſe fait une eſpéce de repos, le pouls s'éteint, les forces s'anéantiſſent, une ſueur froide s'échappe par les pores de la peau. Il faut dans ce cas des ſecours vifs pour redonner le branle aux ſolides, pour

diviser & atténuer les fluides épaissis, pour procurer une prompte sécrétion & distribution d'esprit animal. Or les Plantes Cordiales, par les parties aromatiques volatiles dont elles sont chargées, sont propres à produire tous ces effets. Par leur moyen on rappelle, pour ainsi dire, les personnes de la mort à la vie, & cela très-promptement.

Les Plantes Cordiales & Aléxipharmaques ne different pas beaucoup, à moins qu'on ne choisisse pour Cordiales celles des Aléxipharmaques dont l'action est prompte & dont les parties volatiles se dégagent plus aisément (1).

Il est bon de remarquer, au sujet des Cordiales, que c'est par leurs parties volatiles qu'elles agissent sur la masse du sang & par les secousses qu'elles donnent aux solides; ce qui les oblige à se contracter avec plus de force : ainsi elles ne peuvent pas convenir

quand les forces sont plûtôt suffoquées qu'éteintes, comme dans la pléthore, ou dans la raréfcence des humeurs, & dans le cas d'une tension spasmodique des fibres nerveuses. Pour lors la saignée, les évacuantes, les rafraîchissantes & les anti-spasmodiques, sont les remédes qui conviennent. Il en est de même dans les foiblesses qui viennent d'inanition, comme il arrive après les grandes évacutions critiques ou excitées mal-à-propos; dans ce cas les restaurants sont les véritables Cordiaux. Enfin si les défaillances dépendent de la dissolution des fluides, les Plantes Incrassantes feront les Cordiales employées avec succès (2).

L'effet des Cordiales doit être très-prompt. Il faut qu'elles raniment les forces sur le champ, & que leur action puisse se soutenir : car les forces abbattues demandent un secours dont l'effet suive promptement l'administra-

tion, pour réveiller l'action des solides sur les fluides & la réaction de ces derniers sur les premiers, & pour rappeller à la vie, par ce moyen, une personne que l'on suppose tombée en syncope (3).

Les Plantes Cordiales sont les suivantes :

La Mélisse.	La Rose.
Le Muguet.	Le Tilleul.
Le Chardon-Bénit.	La Buglose.
Le Romarin.	Le Giroflier jaune.
L'Agripaume.	La graine de Kermes & plusieurs autres (4).
Les 4 fleurs Cordiales.	
La Violette.	

NOTES.

(1) L'Auteur semble approuver dans ce Chapitre ce que j'ai dit, dans le précédent, sur la nécessité de former une classe générale de Plantes *Aromatiques-Médicamenteuses* ; sur l'analogie qui se trouve entre les Plantes Céphaliques, Cordiales, Aléxiteres, Carminatives, &c. sur les vertus & les propriétés de toutes ces Plantes, que j'ai dit être les mêmes, & qui par cette raison peuvent toutes se suppléer ; enfin sur l'ordre & la clarté qu'une pareille classe de Plantes doit nécessairement jetter sur cette partie de la

matiere Médicale qui traite du régne végétal. *Voyez* la note (1) du Chapitre précédent.

(2) La distinction que fait l'Auteur sur les différentes manieres de fortifier, quoique juste, n'est cependant pas toujours saisie. Peu de gens la comprennent, puisqu'on les voit, chaque jour, confondre les Cordiaux proprement dits avec les Stomachiques, les Sudorifiques, les Toniques, les Stimulans. Les véritables Cordiaux produisent des forces réelles & durables: ils différent en cela des Stimulans, qui, après leur effet momentané, laissent le malade dans une plus grande foiblesse. Il en est de même des Restaurans, ou Médicaments *Analeptiques*, qui, dans le cas d'inanition, réparent les forces insensiblement & à la longue; tels sont les aliments-médicamenteux : l'effet des Cordiaux est au contraire fort prompt, mais pas aussi soutenu. Les Cordiaux différent aussi des *Toniques*, en ce qu'ils ont tous la vertu Tonique, au lieu que les *Toniques* n'ont pas tous la vertu Cordiale. Je prendrai pour exemple les préparations du Mars, qui sont assurément Toniques, & que cependant on ne regarde pas comme Cordiales : la Muscade, le Macis, la Menthe, la Mélisse, &c. sont au contraire Cordiales & Toniques; elles n'ont même la premiere de ces vertus qu'à raison de la seconde. Enfin il ne faut pas confondre les Plantes Cordiales, proprement dites, avec d'autres Plantes, qui ne fortifient que par accident & lorsque les forces sont affoiblies ou par la trop grande raréfaction du sang, ou par la contraction spasmodique des fibres nerveuses. Dans ces deux derniers cas, la foiblesse existe parce qu'il y a réellement trop de forces : de sorte que pour les augmenter, il faut commencer par les diminuer. C'est ainsi que les Plantes

Acidules qui détruisent la grande raréfaction du sang, & les Anti-Spasmodiques qui calment le mouvement désordonné des esprits animaux, en relâchant les nerfs, deviennent des médicaments fortifiants ; mais le deviennent par accident & en tant qu'elles agissent de la maniere que je viens de dire. Il seroit à desirer qu'on eût des idées nettes sur ces objets, qui, le plus souvent, se trouvent confondus par les jeunes Médecins dans le commencement de leur pratique.

(3) Les maladies qui demandent l'usage des Plantes Cordiales sont la lipothymie, la syncope, l'asphyxie. Elles conviennent encore dans le cas d'atonie, de relâchement, de stupeur des fibres; dans la lenteur de la circulation, l'épaississement du sang; dans la paralysie, l'apopléxie & les autres affections soporeuses. Comme Toniques, leur usage doit être utile dans le cas de viscosités des premieres voies, de flatuosités, de vomissements habituels : elles sont par conséquent Stomachiques & Carminatives. Enfin, comme Atténuantes, elles deviennent dans certains cas Diaphorétiques, Sudorifiques, Aléxipharmaques, Emmenagogues. Ce sont ces dernieres propriétés qui rapprochent ces Plantes des Céphaliques, qui les font se ressembler, & qui doivent nous déterminer à n'en former qu'une seule & même classe, ainsi que je l'ai proposé dans le Chapitre précédent.

Comme les Céphaliques, les Plantes Cordiales ne conviennent pas aux personnes d'un tempéramment sec, chaud & bilieux. Il faut les éviter avec soin dans le cas de tension spasmodique, de raréfaction du sang, de phlogose habituelle, d'irritation nerveuse ; dans celui des maladies aiguës, des inflammatoires, des convulsions vaporeuses, épileptiques ; dans l'acri-

monie des humeurs, &c. Dans tous ces cas elles produiroient des accidents graves ; ce qui les rapproche & les confond de nouveau avec les Plantes vulgairement appellées Céphaliques.

(4) Aux Plantes désignées dans ce Chapitre il faut ajoûter celles du précédent, à moins qu'on ne préfére de rejetter dans la classe précédente celles des Plantes *Labiées* qui se trouvent ici au rang des Plantes Cordiales. Tout arrangement est égal, pourvu que les Plantes *Aromatiques* ou Plantes *Labiées* se trouvent réunies en une seule famille. Je n'ai pas besoin de prévenir le Lecteur sur le peu d'efficacité du muguet, du tilleul, de la buglose, du chardon bénit, de la violette, &c. regardées comme Plantes Cordiales. J'ignore même si elles pourroient entrer dans la classe des Plantes Anti-Spasmodiques, où cependant elles seroient mieux placées.



CHAPITRE VI.

Des Plantes Aléxiteres, Corroboratives ou Aléxipharmaques.

ON exprime ſous ces différents noms les Plantes, qui, étant employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abbattues, réchauffent le corps, raniment la circulation du ſang, & remédient aux mauvais effets des poiſons & de la morſure des bêtes venimeuſes (1).

Les Plantes Aléxiteres agiſſent en accélérant la circulation du ſang, en réveillant l'action des ſolides & la réaction des fluides du corps humain. Elles donnent de la tenſion aux fibres nerveuſes, rendent le cours du ſang beaucoup plus libre, agacent les fibres & leur font reprendre promptement leur élaſticité, tandis qu'en même tems elles diviſent & atténuent les flui-

des. La circulation se fait alors beaucoup mieux, la chaleur naturelle augmente, la pâleur du visage se dissipe, les membres prennent de la vigueur, & les fonctions du corps se rétablissent.

L'action des Aléxiteres est si prompte, qu'il est naturel de penser que leurs parties médicamenteuses sont très-fines & très-volatiles. Il faut qu'elles pénétrent avec une facilité & une rapidité surprenantes les membranes de l'estomach, les parois des vaisseaux, & qu'elles s'insinuent sans peine dans les voies de la circulation.

Ces Plantes répandent une odeur vive & pénétrante lorsqu'on les froisse entre les doigts. Par la distillation elles fournissent beaucoup de parties spiritueuses & volatiles. Il n'est pas étonnant que leur action soit de peu de durée, la viscosité du sang en émousse bientôt l'action (2).

L'odeur seule de ces Plantes

produit ſouvent les mêmes effets que la Plante priſe intérieurement, ſoit en décoction, en infuſion, ſoit en ſubſtance. Elles préviennent les ſyncopes, & rappellent ceux qui y ſont déjà tombés; parce que leurs parties volatiles agiſſent immédiatement ſur les papilles nerveuſes de la membrane pituitaire: or, par la ſimpathie qu'ont les nerfs olfactifs avec ceux qui ſe diſtribuent au cœur & aux muſcles de la poitrine, l'impreſſion faite ſur les premiers ſe communique bientôt aux nerfs cardiaques & diaphragmatiques; les eſprits animaux coulent en plus grande quantité & avec plus de vîteſſe dans ces différents nerfs, & réveillent leur action; ce qui rétablit promptement la liberté de la reſpiration & de la circulation.

On aſſocie les Plantes Aléxiteres aux purgatives & aux vomitives, lorſqu'il ſe préſente quelque indication qui demande que l'on

évacue & que l'on ſoutienne en même tems les forces affoiblies des malades. On les joint auſſi aux ſudorifiques pour en aider l'action, parce qu'il y a, entre ces deux ſortes de Plantes, beaucoup d'analogie; ce qui fait qu'elles agiſſent à-peu-près de même; mais l'effet des ſudorifiques ſe ſoutient plus long-tems.

La plus grande partie des Plantes Aléxiteres détruiſent l'effet de la morſure des bêtes venimeuſes & des poiſons coagulants, parce qu'elles détruiſent la coagulation du ſang. Cette vertu les avoit fait nommer anciennement Aléxipharmaques & Aléxiteres; nom qu'elles gardent encore aujourd'hui.

On ordonne les Plantes Aléxiteres dans les ſyncopes qui proviennent d'un ſang épaiſſi, dans les fiévres malignes, dans les putrides, lorſque les forces ſont abbattues, que le pouls eſt bas, petit, languiſſant, enfin quand le mou-

vement du ſang ou des autres liqueurs languit.

Elles ne conviennent pas lorſque le ſang eſt raréfié, quoique les forces ſoient abbattues, dans les inflammations des viſcères, dans le cholera-morbus, & lorſqu'il ſe fait quelque évacuation critique, parce que l'on doit craindre d'àgiter & d'éxalter les liqueurs, qui ont déjà trop de mouvement.

Les eſpéces de Corroboratives & Aléxiteres ſont :

Les feuilles de Sauge,
De Rhue.
Le Chardon Benit.
La Germandrée ou Chamædris.
Le Chamaras ou Scordium.
Les fleurs de Galega,
Du Sureau,
De Souci.
Les racines d'Angélique,
D'Anthora,
De Carline,
De Fraxinelle;
De Gentiane,
De Meum,
D'Impératoire;
D'Aunée,
De Petaſite,
De Scorſonaire;
De Doronic,
D'Aſclepias.
Les fleurs & l'écorce d'Orange.
Les baies de Geniévre.
Les ſemences du Perſil de Macédoine,
D'Amni,
De Carvi,
De Seſeli de Marſeille;
De Coriandre (3).

NOTES.

(1) On donne le nom de Plantes *Aléxiteres* ou *Aléxipharmaques* à celles qui ont la propriété de remédier aux mauvais effets qui suivent l'action des poisons. Il est aisé de voir que ce nom générique n'emporte avec lui aucune signification déterminée, à moins qu'on ne spécifie le genre de poison, qui peut être combattu par leur usage : car il seroit absurde de croire que les Plantes Aléxiteres eussent la propriété d'arrêter & de détruire les pernicieux effets de toute espéce de venins.

Par le mot *poison*, on entend une substance qui, passant dans les premieres ou secondes voies, ne peut être élaborée ni assimilée à notre substance, qui, gardant au contraire sa nature, altére les humeurs, change en *mal* leur texture, blesse & corrode les solides, qui détruit enfin l'organisation & l'harmonie des parties du corps humain. Si la substance qui passe dans nos veines ne peut s'assimiler, mais qu'en altérant nos humeurs elle change en *bien* leur nature, pour lors elle prend le nom de *médicament*.

De cette définition, il résulte qu'il y a beaucoup d'analogie entre les poisons & les médicaments. Les uns & les autres passent dans nos veines, ne peuvent s'assimiler, altérent & changent la nature de nos humeurs ; mais c'est en *mal* que les premiers produisent ce changement, tandis que les seconds l'opérent en *bien*. Or, ce *bien* & ce *mal* ne sont que relatifs & ne sont tels que par rapport aux circonstances ;

puisqu'il n'est aucun *poison* qui, placé à propos, ne puisse devenir un bon médicament, & qu'il est peu de *médicaments* qui, donnés à trop forte dose, ou dans des moments mal choisis, ne deviennent un véritable poison.

Les poisons se tirent des trois régnes, de l'animal, du végétal, du minéral. Ces derniers sont les plus violents & les plus dangereux. Nous connoissons assez bien la maniere dont ils agissent : tous sont corrosifs. Nous savons qu'ils produisent de grandes inflammations, presque toujours suivies de la gangréne & de la mort. Quant à ceux que nous fournissent le régne animal & le régne végétal, nous connoissons fort peu leur nature, & conséquemment la maniere dont ils détruisent l'œconomie animale. Que savons-nous, en effet, sur le venin de la vipére, sur la bave du chien hydrophobe, sur la tarentule ? Comment expliquer les pernicieux effets de la ciguë, de l'opium, des solanum, de la vapeur du charbon actuellement embrasé, &c? Il vaut beaucoup mieux avouer notre ignorance sur ces objets que de hasarder des explications vicieuses & démenties par la bonne Chimie [*].

---

[*] *Il parut l'année derniere une brochure anonyme sur* les poisons & contre-poisons, *en 32 pages in-12, lesquelles se réduiroient à 20, si elles n'étoient interlignées. L'Auteur a eu l'art, dans ce* volumineux *ouvrage, de traiter les poisons que fournissent les trois régnes, d'exposer les maladies produites par l'action de ces poisons, de détailler les symptômes & les accidents dont elles sont accompagnées, d'indiquer les secours & le*

Ce que nous ſavons, à cet égard, ſe réduit à nous être aſſuré qu'il y a une différence marquée entre les poiſons, relativement à leur maniere d'agir : différence qui les a fait diſtinguer

---

traitement médical que demande chaque poiſon, &c. & tout cela, je le répete, en 32 pages in-12. La maniere dont il explique l'effet vénéneux de la vapeur du charbon, eſt nouvelle & curieuſe : elle mérite d'être rapportée pour ſa ſingularité. La vapeur [*dit-il pag. 16.*] d'une huile ſulphureuſe du charbon, développée en brûlant, eſt Narcotique, & elle tue en produiſant une affection ſoporeuſe ou apoplectique, mêlée cependant de quelque choſe de convulſif, &c.

Cette phraſe louche & obſcure renferme deux groſſes erreurs ; l'une de Chimie, l'autre d'Ætiologie. Premierement les Chimiſtes ignoroient juſqu'à ce moment, que le charbon contînt une huile ſulphureuſe, *qui ſe développe en brûlant. Ils regardoient le charbon comme un corps ſingulier par ſa nature, ne contenant pas un atôme d'*huile, *indeſtructible dans les vaiſſeaux fermés, inattaquable par aucune eſpéce de diſſolvant, inaltérable par aucun procédé Chimique, ſe conſervant intact, pendant des ſiécles, dans les entrailles de la terre, enfin ne pouvant ſe décompoſer que par l'ignition, pendant laquelle il ſe développe non une* huile ſulphureuſe, *mais une grande quantité de phlogiſtique. Je ne m'arrêterai pas à diſſerter ſur la nature du phlogiſtique, non plus qu'à prouver l'énorme différence qui ſe trouve entre cette ſubſtance & toute eſpéce d'huile. Je parle aux Médecins-Chimiſtes, qui ſauront bien m'entendre : quant à l'Auteur, qui ne l'eſt point, il ne me comprendroit pas.*

en poisons *chauds* ou *corrosifs*, & en poisons *froids* ou *coagulants*. L'expérience nous apprend effectivement qu'il y a des poisons dont l'action est très-prompte, qui tuent en fort peu de

---

D'ailleurs qu'est-ce qu'une huile sulphureuse ? *C'est apparemment une huile d'une nouvelle espèce qu'il a découverte & dont il veut bien* enrichir *la Chimie.*

Secondement, l'Auteur anonyme se trompe encore en assurant que son huile sulphureuse est Narcotique, *& qu'elle tue en* produisant l'apoplexie. *S'il eut ouvert les cadavres de gens suffoqués par la vapeur du charbon, il n'eut pas avancé une pareille erreur. Il auroit trouvé tout le désordre dans le poumon & la trachée-artère ; il eut vu ce viscère gorgé de sang, surchargé de vaisseaux variqueux, couvert de taches livides ; il eut trouvé la trachée-artère enflammée dans toute sa longueur & parsemée des mêmes taches ; enfin il eut appris que la vapeur du charbon tue de la même maniere que celle du vin actuellement en fermentation, que celle des mofettes, que celle des mines, que celle de certains puits, de certaines latrines, de certains cloaques, &c. qui ont été long-tems & exactement bouchés. De ces observations il auroit présumé [car il ne faut jamais prendre le ton dogmatique & affirmatif sur les matieres que nous ne connoissons qu'imparfaitement] il auroit présumé, dis-je, que ces différentes vapeurs agissent en ôtant à l'air toutes ses propriétés, en le privant sur-tout de son élasticité, sans laquelle il est incapable de gonfler, de dilater, de distendre les vésicules pulmonaires ; que ces vésicules, privées d'air, ont dû s'affaisser sur elles-mêmes ; que les vaisseaux sanguins, qui rampent à*

tems, qui enflamment, rongent, déchirent, gangrénent les premieres voies, en excitant des douleurs atroces; ce sont les poisons corrosifs. Elle nous apprend aussi qu'il y en a d'autres

---

leur surface, n'étant plus soutenus, ont dû se rider, se plisser, se crisper; qu'à raison de cette disposition, le sang qui arrive par l'artère pulmonaire a dû trouver un obstacle invincible à son passage par le poumon, & que toute circulation, à travers le tissu de ce viscère, a dû cesser. De ces présomptions il auroit pu en conclure, que la personne morte de la vapeur du charbon a dû périr, à quelque différence près, de la même maniere que meurent les gens plongés sous l'eau, ou les animaux placés sous le récipient de la machine pneumatique & privés d'air; c'est-à-dire, par cause de suffocation *& non par cause* d'apopléxie *: car supprimer l'air que respire un animal, ou bien ôter à cet air toutes ses propriétés, c'est faire exactement la même chose, quant à l'effet qui doit en résulter.*

Ce ne sont pas là les seules erreurs répandues dans la brochure anonyme :/on peut en juger par le précis de la doctrine sur les poisons, adoptée par l'Auteur de cet opuscule. *Elle se trouve à la page 18 : la voici mot à mot.* Ils abondent tous [*les poisons*] en sels, en soufres, & en mercure, ennemis & destructeurs du corps humain. Ils sont toujours ou corrosifs, ou fermentatifs, vaporeux ou mixtes: *fiat lux.* --Les poisons du régne minéral n'agissent qu'autant qu'ils sont corrosifs : *cela est vrai.* --Ceux du régne animal agissent principalement par une fermentation étrangere. *Qu'est-ce que la fermentation étrangere d'un poison animal?* --Ceux du régne végétal agissent

dont l'action est plus lente, plus paisible, plus tranquille, peu douloureuse, qui produisent un profond sommeil, & qui paroissent tuer en *coagulant* le sang, si l'on en juge par l'ouver-

par des vapeurs malignes, en tant qu'ils abondent en soufre impur, mucilagineux, ennemi des nerfs. *Grand Dieu!* un soufre impur & mucilagineux, ennemi des nerfs, *dans les Plantes! voilà certainement de la nouvelle Chimie. Quel procédé analitique a jamais tiré des végétaux un* soufre impur & mucilagineux? *D'ailleurs, qu'est-ce qu'un* soufre mucilagineux? *Comment la combinaison de l'acide vitriolique & du phlogistique peut-elle former un* mucilage? *Quant à moi, je l'ignore parfaitement. Quel Médecin à jamais dit ou pensé que le soufre en substance fût* ennemi des nerfs, *tandis qu'on le donne pendant des mois entiers, sans le plus léger accident, dans les maladies de poitrine, & dans celles de la peau. Les Praticiens lui trouvent un inconvénient bien opposé; celui de n'avoir aucune action, & par conséquent nulle efficacité, lorsqu'il est pris en substance & sans être combiné avec un autre corps. Ils ont observé qu'il n'est soluble à nos humeurs & ne passe dans les secondes voies, que lorsqu'il est uni, soit avec l'alkali-fixe, pour faire le* foie de soufre, *soit avec les huiles essentielles pour composer les* baumes de soufre, *soit avec les huiles par expression, pour former le* rubis de soufre. *Comment seroit-il donc possible que le soufre en substance fût* ennemi des nerfs, *puisqu'on lui refuse, dans cet état, toute espéce d'action sur nos parties?*

Telle est la brillante théorie de l'Anonyme: telles sont les idées lumineuses répandues dans un ouvrage où l'on trouve autant d'erreurs que de

ture des cadavres : ces derniers portent le nom de poisons *narcotiques* ou poisons froids. Enfin il a plû aux Médecins de ranger au nombre des poisons le *miasme*, ou, pour m'exprimer plus exactement, l'espéce d'*altération* que souffrent nos humeurs dans les fiévres malignes, putrides, pourprées, miliaires; dans la peste, la petite vérole, la rougeole, &c. C'est dans cette derniere classe de maladies, ou si mieux on aime, dans ce nouveau genre de poisons, que les Plantes *Aléxipharmaques* ont véritablement de l'efficacité : car, étant toutes Cordiales & Sudorifiques, elles poussent à la peau le miasme putride & venéneux, qui infecte nos humeurs & les altére en *mal*; par ce moyen elles opérent une crise dépuratoire & salutaire, qui, si elle est complette, est bientôt suivie de la guérison du malade. On a encore donné à ces Plantes la vertu de s'oppofer puissamment aux pernicieux effets de la morsure des bêtes venimeuses. L'expérience nous montre qu'elles l'a possédent effectivement jusqu'à un certain degré.

De ce que je viens de dire, il résulte que par le nom des Plantes *Aléxipharmaques*, il ne faut pas entendre des Plantes dont l'usage puisse convenir indistinctement pour toute espéce de poisons. Il est aisé de sentir combien elles seroient dangereuses dans le cas de poisons *corrosifs*, qui, loin d'exiger les remédes chauds,

---

pages. L'Auteur a pris le titre fastueux de Médecin-Citoyen *: il auroit certainement eu tort de prendre celui de* Médecin-Chimiste *; je doute même, d'après la lecture de cet ouvrage, qu'il ait été fait par un* Médecin.

toniques, ſtimulants comme ſont les Plantes Aléxiteres, demandent au contraire, les relâchants, les délayants, les adouciſſants, les incraſſants, les inviſcants, les calmants; tels que les bouillons gras, le beurre, le ſuif, les huiles d'olives, d'amandes douces, les décoctions fortement mucilagineuſes, le lait, l'eau, les émulſions, &c. [**] Les Plantes *Aléxipharmaques*,

---

[**] *L'Auteur de la brochure anonyme ſur les* poiſons & contre-poiſons, *auſſi bon Praticien que bon Chimiſte, conſeille, dans le cas des poiſons corroſifs, l'uſage des Stimulants, des Cordiaux, des Aromatiques, des Antidotes proprement dits; tels que l'orviétan, la thériaque, la confection alkerme, la poudre de vipére, l'eſſence de ſafran, de canelle, la conſerve de roſes, d'œillets, &c. Il a ſur-tout* grande confiance *aux bezoards animaux, dont la prétendue efficacité eſt reconnue fauſſe, depuis long-tems, par les bons Médecins. Enfin, dans la crainte que ces médicaments ne portent pas aſſez de feu, & n'excitent pas aſſez fortement l'orage dans une maladie ſi prodigieuſement inflammatoire, il preſcrit, comme un bon topique, l'application d'une emplâtre ſur l'eſtomach, faite avec la croute de pain, les poudres de mirrhe, de menthe, d'abſynthe, de roſes, de maſtic, l'huile eſſentielle de menthe, &c. Tels ſont les moyens de curation propoſés par l'Auteur pour la guériſon des poiſons corroſifs. Tout cela ne ſe croiroit pas, ſi le Lecteur n'avoit la facilité de s'en aſſurer en liſant l'article de l'arſenic, pag. 28 & 29. Voilà cependant l'ouvrage que l'Auteur deſire voir répandu entre les mains de chaque particulier; afin, dit-il,*

ne conviennent pas davantage dans le cas d'empoisonnement opéré par les *Narcotiques*, dont l'effet est bien plus sûrement réprimé par l'usage des acides végétaux, donnés à grandes dose & précédés par l'émétique & les purgatifs, toujours nécessaires dans ces sortes de cas. De tout ceci, il est aisé de conclure qu'il n'y a point de remédes Aléxipharmaques généraux, d'antidotes universels; mais qu'ils sont de différente nature, selon la diversité des poisons, à laquelle diversité il faut toujours les accommoder.

(2) Les propriétés & les vertus que l'Auteur accorde aux Plantes Aléxiteres, & dont elles jouissent effectivement, leur donnent une grande analogie avec les Plantes Céphaliques & Cordiales, ainsi que je l'ai fait observer précédemment. Toutes ces Plantes ne sont pas, il est vrai, de la famille des Labiées; mais la plûpart sont tirées de la classe des Ombelliferes. Toutes sont pourvues d'une partie aromatique, qui ressemble beaucoup à celle que contiennent les Plantes Labiées & de laquelle dépend leur efficacité : aussi peut-on les substituer les unes aux autres, lorsque quelques-unes d'elles manquent. On les voit, le plus souvent, ordonner ensemble & les allier indifféremment les unes avec les autres. On a raison de se conduire ainsi, puisque les Plantes, vulgairement appellées *Aléxitéres*, étant stimulantes, toniques, atténuan-

---

que les personnes instruites puissent donner les premiers secours à ceux qui ont le malheur d'être empoisonnés, *p. 12. Quel moyen plus assuré de destruction pourroit-on mettre en usage !*

tes, fondantes, incisives, conviennent dans tous les cas où les Céphaliques & les Cordiales sont indiquées. *Voyez les notes des deux Chapitres précédents.*

(3) L'Auteur a placé dans cette classe des Plantes auxquelles on peut contester les vertus Aléxiteres & Corroboratives, si même on ne doit les leur refuser totalement : telles sont le chardon-bénit, la carline, la scorsonaire, le doronic. Il faudroit les en exclure & leur en substituer d'autres bien plus sûrement Aléxiteres, que l'Auteur paroît avoir oubliées : savoir, les feuilles de marrube, d'agripaume, de menthe, de mélisse ; l'écorce & les fleurs de citron, de limon, de schœnante ou jonc odorant, d'œillet ; les racines de satyrion, de contrayerva, d'acorus, de zedoaire, de souchet, d'aristoloche, de serpentaire de Virginie, de spic-nard : telles sont encore les cubébes, le poivre de la Jamaïque, *Piper odoratum Jamaicense nostratibus*, Raii. Hist. le xylobalsamum, le carpobalsamum, les santaux qui sont de trois espéces, la canelle ordinaire, la canelle giroflée, le macis, la muscade, le girofle, &c.



CHAPITRE VII.

Des Plantes Apéritives.

LES Apéritives ſont celles qui ouvrent les voies de la circulation, qui facilitent le cours des liqueurs & débouchent la cavité des vaiſſeaux obſtrués. Ces bons effets ne ſont qu'une ſuite du changement qu'elles opérent ſur les fluides, en diviſant & atténuant leurs molécules groſſieres, en rompant & détruiſant la viſcoſité des liqueurs du corps humain, qui, rendues plus fluides par cette altération, circulent plus aiſément, obéiſſent à l'impulſion & aux efforts des ſolides qui reprennent leur reſſort.

Les vaiſſeaux ſe dégagent des matieres groſſieres & viſqueuſes qui obliteroient leur cavité, parce qu'un fluide plus ténu, capable de les détremper & de les diſſoudre

y eſt porté, & parce que le reſſort des ſolides augmentant, l'action qu'ils exercent ſur les fluides en devient plus capable de forcer la réſiſtance qu'ils leur oppoſent.

Pour que les Plantes Apéritives ſoient en état de diviſer les fluides de notre corps, il faut qu'elles fourniſſent des parties plus dures que les molécules de nos humeurs, afin qu'elles puiſſent les briſer ſans ſouffrir elles-mêmes une décompoſition de leurs parties; qu'elles ſoient plus aiſées à mettre en mouvement que les parties du fluide avec lequel elles ſont entraînées, & qu'elles ſoient aſſez fines pour pénétrer, avec les différentes humeurs, les tuyaux capillaires, & y rétablir la liberté de la circulation.

Quoique les Plantes Apéritives diviſent le ſang & la limphe par elles-mêmes, & qu'elles procurent la liberté de la circulation dans les vaiſſeaux où elle ſe faiſoit avec

difficulté, elles n'ont cependant pas des principes aſſez actifs pour n'avoir pas beſoin des battements & des oſcillations de ces mêmes vaiſſeaux. Elles parcourent avec le ſang les différents canaux du corps humain, & ſont expoſées à l'action impulſive des ſolides ; mais leur maſſe, leur figure, leur dureté, les rendant plus capables de recevoir & de conſerver le mouvement qui leur eſt communiqué, elles heurtent avec toute la force qu'elles ont acquiſe les globules du ſang & de la limphe dont la conſiſtance n'étant pas ſi ferme, ne leur réſiſte pas ; ces globules ſont donc briſés & diviſés. D'ailleurs les angles & les aſpérités des parties apéritives déchirent les parties fibreuſes, qui, par leur adhérence & leur union lioient enſemble pluſieurs globules ſanguins ou limphatiques : c'eſt ainſi qu'elles détruiſent la viſcoſité & la lenteur des fluides (1).

Les Plantes Apéritives agiſſent indifféremment ſur toute la maſſe des humeurs. Mêlées dans l'eſtomach avec les ſucs digeſtifs, elles en corrigent la viſcoſité. Elles heurtent les parois de l'eſtomach & réveillent l'oſcillation des fibres dont il eſt compoſé : leur contraction devenant plus forte, les glandes ſe dégorgent avec plus de facilité des ſucs qu'elles ſéparent de la maſſe du ſang. Le ſang lui-même doit circuler avec plus de facilité dans les vaiſſeaux qui rampent à la ſurface de l'eſtomach : ainſi la digeſtion des aliments eſt plus parfaite, & l'on doit ſentir une eſpéce de chaleur dans ce viſcère. Il arrive la même choſe dans les inteſtins ; leur mouvement périſtaltique ſe réveille, la contraction des fibres qui compoſent leurs parois, devient plus vive & plus précipitée ; la circulation du ſang dans le tiſſu des inteſtins étant plus aiſée, les glandes exprimeront

avec plus d'abondance le ſuc inteſtinal; le chyle, avec ce ſecours, ſera plus ténu, plus coulant & mieux travaillé, plus propre par conſéquent à détremper, à délayer la viſcoſité des humeurs, & à renouveller plus complétement la maſſe du ſang.

Nous venons de voir ce qui arrivoit par ce mêlange; mais que deviennent les parties apéritives par les différents chocs qu'elles eſſuient tant de la part des vaiſſeaux, que de celle des molécules des fluides? Elles s'atténuent auſſi elles-mêmes, ſe briſent & ne ſont plus en état de produire aucun effet. Elles s'échappent par la tranſpiration ſi elles ſont aſſez fines, ou par la voie des autres excrétions, ou bien elles ſuivent les loix générales de la circulation.

Pendant l'action des Plantes Apéritives, la chaleur naturelle augmente, la couleur du viſage eſt plus vermeille, plus rouge, le

ſang ſe raréfie, le pouls s'éléve : il eſt plein & tendu ; ce qui ſe déduit facilement de ce que nous avons dit ci-deſſus. Car les Plantes Apéritives atténuant les fluides, & rétabliſſant le reſſort des ſolides, le ſang doit circuler avec plus d'impétuoſité ; d'un autre côté, l'action des ſolides ſur les fluides, & la réaction de ces derniers ſur les premiers augmentant, les frotements ſe multiplient, & la chaleur, qui en eſt une ſuite, devient plus conſidérable.

Le viſage devient rouge, parce que le ſang ayant acquis plus de fluidité coule plus aiſément dans les vaiſſeaux capillaires, de ſorte qu'y étant plus broyé & pouſſé avec plus de force, il eſt plus animé & plus vif. La couleur qu'il communique aux vaiſſeaux, dont dépend celle de la peau, ſera par conſéquent plus vermeille.

Par l'action des Plantes Apéritives, les globules du ſang & de

la limphe font décompofés, leurs molécules groffieres font atténuées, leurs parties fibreufes ou rameufes font déchirées, & leurs principes plus étendus : ces humeurs doivent donc occuper plus d'efpace, fe raréfier, & diftendre les vaiffeaux; ainfi le pouls fera élevé, plein & tendu.

Il eft par conféquent de la prudence de faire précéder les faignées & les purgations à l'ufage des Apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs & détruire le mauvais levain des premieres voies, afin que les parties des Apéritives puiffent opérer & fe diftribuer avec plus de facilité dans la maffe du fang, & afin de prévenir les fuites fâcheufes du gonflement & de la rarefcence qu'elles exciteroient fans cette précaution.

Il y a beaucoup de Plantes, rapportées dans d'autres claffes, qui font auffi Apéritives, comme la plûpart des Sudorifiques & Diapho-

rétiques, des Diurétiques chauds, des Emménagogues, des Hépatiques, des Spléniques (2).

Les Plantes Apéritives sont d'un grand usage en Médecine, parce qu'il y a quantité de maladies qui dépendent ou sont entretenues par la lenteur & la viscocité des humeurs, & par les embarras des viscères. Les cas où il convient de les employer sont ceux d'obstructions, d'engorgements des viscères, sur la fin des fiévres quartes & des intermittentes opiniâtres; dans le cas de lenteur, d'épaississement du sang ou de la limphe, dans la bouffissure, les pâles couleurs, la suppression des mois, la disposition à hydropisie, dans les vertiges, menaces d'apopléxie, palpitations de cœur; en un mot, dans tous les cas où on a lieu d'accuser la lenteur & l'épaississement des humeurs.

L'action des Plantes Apéritives étant bornée, on ne doit pas s'at-

tendre de venir à bout par leur moyen de résoudre des obstructions invétérées. Lorsque les matieres engagées dans les vaisseaux se sont endurcies & que les viscères sont devenus skirrheux, la rarescence que les Apéritives excitent dans les vaisseaux voisins de la partie skirrheuse, & qui sont hors d'état de prêter, y attire une inflammation qui fait dégénérer la tumeur en cancer.

On se gardera bien de les employer dans les cas d'inflammation, dans les tempéraments vifs & secs, quoiqu'il y ait des viscères engorgés, dans les chaleurs, foiblesse de poitrine, toux séche. Cependant si l'on voit qu'il y ait lieu dans ces cas de placer les Apéritives, ce ne sera qu'après avoir calmé la fougue des humeurs, & avec beaucoup de ménagement. C'est dans cette vue que l'on fait précéder souvent leur usage par celui des délayants, des bains, pour

ramollir & détremper les parties grossieres des fluides, & relâcher le tissu fibreux des vaisseaux ; afin que la distribution des Apéritives dans la masse se fasse plus aisément, & qu'elles aient plus de facilité à atténuer les matieres visqueuses, tartreuses & grossieres des liqueurs, & sur-tout pour prévenir l'inflammation des viscères. C'est dans les mêmes vues qu'on les ordonne en lavage, en ptisanne, en décoction, dans les bouillons, & qu'on coupe l'infusion de ces Plantes avec le lait. On les ordonne, au contraire, en opiat, en substance, lorsqu'on ne craint point d'échauffer, & de donner plus d'activité aux humeurs, comme dans l'hydropisie, la bouffissure, les pâles couleurs.

On fait continuer l'usage des Apéritives pendant plusieurs semaines & des mois entiers ; parce que c'est par le long usage de ces remédes que l'on vient à bout de

corriger le vice des humeurs & de résoudre les obstructions des viscères.

On associe aux Apéritives, les Purgatives, les Diurétiques chaudes, les Fébrifuges, les Adoucissantes, pour remplir les différentes indications qu'on se propose.

Le régne végétal ne fournit pas des Apéritifs aussi puissants que ceux que l'on tire du régne minéral, comme du fer & du mercure ; ceux que les Plantes fournissent sont :

La Saxifrage ;
La Chelidoine ;
La Petite Eclaire ;
La Scrophulaire ,
La Philipendule ;
La Semence d'Ancolie (3).

NOTES.

(1) Les Plantes Atténuantes, Apéritives ; Fondantes , Incisives , sont les mêmes quoique désignées sous différentes dénominations. Leur usage est indiqué toutes les fois qu'il se rencontre trop de consistance & d'épaississement dans les humeurs. Il suit delà, qu'elles ont pour principal objet, celui de rendre à ces mêmes

humeurs leur fluidité & leur liquidité naturelles; & conséquemment celui de détruire les obstructions tant sanguines que limphatiques.

Pour entendre la maniere dont agissent les Plantes Apéritives, il est bon de savoir que le mouvement de liquidité de nos humeurs n'éxiste point par lui-même, puisque le sang tiré des veines se fige & se coagule fort promptement. Il est dû à l'action des vaisseaux qui, par leurs contractions réitérées, changent continuellement la position respective des globules, les poussant alternativement & successivement de la circonférence au centre, & du cẽntre à la circonférence des tuyaux dans lesquels ils circulent : ce sont ces mêmes contractions, sans cesse répétées, qui conservent & entretiennent un déplacement continuel, une mobilité constante & réciproque, entre les différentes molécules humorales, de laquelle dépend le mouvement de liquidité. Une expérience fort simple vient à l'appui de cette explication physique. Si on examine la circulation du sang dans l'aîle d'une chauve-souris, ou dans le mésentere d'une grenouille, on voit la liquidité de ce fluide diminuer lorsque l'action des arteres s'affoiblit, & se rétablir si on réveille l'action de ces mêmes artères, par une cause quelconque. De ces observations, il faut en conclure que les médicaments apéritifs, fondants, incisifs, ne rendent pas aux fluides leur liquidité naturelle, en portant leur action principalement & immédiatement sur eux-mêmes, mais bien sur les solides qu'ils stimulent, qu'ils agacent, qu'ils titillent, dont ils excitent & réveillent les contractions, en un mot, dont ils augmentent l'action sur ces mêmes fluides.

Pour détruire la consistance & l'épaississement

des humeurs, il faut diminuer la force qui unit leurs globules & leur donne trop de cohérence; il faut en affoiblir le *vis cohærendi*. Or, cette cohésion dépend 1°. de l'homogeneïté des molécules humorales; car on sait que plus les corps sont simples & de même nature, plus ils ont de rapport, d'affinité, & plus ils s'unissent intimement. 2°. De leur contact immédiat; car malgré la grande affinité que peuvent avoir entre eux les corps homogénes, ils ne peuvent s'unir s'ils se trouvent à une certaine distance. 3°. De ce que leur contact se fait par de larges surfaces; car les corps sont d'autant plus étroitement & plus fortement unis, qu'ils se touchent par des surfaces plus étendues. De ces principes il résulte que tout médicament qui, 1°. rendra les molécules de nos humeurs moins homogénes; 2°. qui les éloignera les unes des autres; 3°. qui diminuera la largeur des surfaces par lesquelles se fait leur contact, sera propre à diminuer leur cohérence, à affoiblir la force qui les unit, qu'il deviendra par conséquent un moyen efficace pour remédier au trop de consistance & d'épaississement de nos humeurs.

On produit le premier effet en introduisant dans les vaisseaux des molécules hétérogénes qui, quoique mêlées avec le sang & la limphe, ne deviennent jamais ni l'une ni l'autre de ces humeurs. C'est ainsi que les particules salines & métalliques, si peu disposées à se convertir en notre substance, si peu susceptibles d'altération malgré les circulations répétées qu'elles subissent, étant parvenues dans la cavité des vaisseaux & circulant dans la masse des humeurs, forment autant de petits *corps étrangers* qui, se trouvant placés entre les molécules humorales, les séparent les unes des autres, comme le feroient un

nombre infini de petites cloisons. De ce mêlange il en résulte un tout qui n'est plus composé de parties à beaucoup près si homogénes, qui, par conséquent, ne doivent plus avoir la même cohésion & la même consistance.

On opére le second effet, celui d'écarter les molécules humorales les unes des autres, en interposant un fluide qui les tienne plus éloignées : les délayants produiront cet effet. Ainsi l'eau, qui est le seul délayant, le délayant par excellence, devient un bon moyen d'étendre & d'éloigner les globules du sang & de la limphe, qui, séparés par les molécules aqueuses, ne se toucheront plus aussi exactement, d'une maniere aussi forte, aussi intime.

Enfin, on produit le troisieme effet, celui de diminuer la largeur des surfaces par lesquelles se fait le contact des globules, en divisant, en fendant, en brisant chaque globule en plusieurs autres, ou, ce qui est la même chose, en rompant leur aggrégation : ce qui se fait en donnant aux humeurs plus de vitesse & de mouvement. Les liqueurs étant alors fortement poussées dans les extrêmités capillaires, y passent par autant de filieres, à travers lesquelles leurs globules s'atténuent, se rompent, se divisent, se subdivisent, se brisent, pour ainsi dire; de maniere que chaque globule majeur en forme quatre ou cinq autres d'un ordre inférieur : effet qui ne peut avoir lieu sans que leurs surfaces ne soient singulierement multipliées, mais aussi sans qu'elles ne soient considérablement diminuées quant à leur largeur & leur étendue. Ce nouvel ordre de globules, déjà rendus moins homogénes par le mêlange de particules étrangéres & médicamenteuses, déjà éloignés les uns des autres par l'interposition de molécules

aqueuſes, ne ſe préſentant & ne ſe touchant que par des ſurfaces étroites, adhéreront foiblement les uns aux autres, ſeront moins fortement unis, ſe quitteront beaucoup plus facilement, en un mot, auront moins de cohérence; & conſéquemment les humeurs qui en ſont formées auront moins de conſiſtance & d'épaiſſiſſement. Mais comme le mouvement plus rapide des fluides dépend de l'action augmentée des ſolides, il eſt évident que ce ſera toujours ſur les vaiſſeaux qu'il faudra porter l'effet immédiat des médicaments apéritifs. Ainſi les ſtimulants, les toniques, qui excitent & réveillent la contraction des fibres, pouſſeront plus rapidemment les liqueurs, les feront circuler avec plus de vélocité, & produiront l'effet que l'on attend de ce mouvement augmenté; je veux dire celui de rendre à nos humeurs leur liquidité naturelle.

Quand j'ai dit que l'on pouvoit détruire l'épaiſſiſſement des liqueurs en introduiſant dans nos vaiſſeaux des molécules métalliques, je n'ai pas voulu dire que les Plantes Apéritives continſſent de ſemblables molécules. Je parlois des Apéritifs en général, par conſéquent de ceux qu'on tire du régne minéral, beaucoup plus puiſſants & plus actifs que ceux du régne végétal. Sans examiner ici ſi les Plantes contiennent du fer, ainſi que le prétendent d'habiles Chimiſtes, je dis purement & ſimplement qu'elles contiennent des particules ſalines, dont on ne peut nier l'exiſtence : les extraits préparés à la méthode du Comte de la *Garaye*, en ſont une preuve non équivoque. Ces extraits faits par la trituration, évaporés juſqu'à ſiccité, contiennent le ſel eſſentiel des Plantes, lequel eſt, le plus ordinairement, un ſel acide neutraliſé par l'huile

ou par la terre contenue dans la même Plante. On voit bien que je ne parle pas ici des Plantes *Alkalines* ou Plantes Cruciferes, qui forment un autre ordre de combinaiſon, & deſquelles on ne peut obtenir un atôme de ſel acide par l'analyſe chimique.

C'eſt au ſel eſſentiel, contenu dans les Plantes Apéritives, qu'elles doivent principalement leurs vertus ſtimulante, tonique, fondante, inciſive. Ce ſel étendu dans l'eau, le vin, ou tel autre véhicule, paſſe des premieres dans les ſecondes voies par le moyen des vaiſſeaux lactés, ſe diſtribue dans la maſſe des humeurs, y ſubit les loix de la circulation ſans jamais s'altérer, porte ſon action ſur les parties ſolides qu'il ſtimule, dont il excite les contractions, augmente par conſéquent celles des vaiſſeaux ſur les fluides qu'ils contiennent, & produit tous les effets dont j'ai parlé ci-deſſus. Il paroît que ces particules ſalines ſont plus ou moins dures, plus ou moins maſſives, qu'elles ont plus ou moins de vîteſſe & de force, ſelon les Plantes dont on les tire : du moins eſt-il certain, que telle Plante Apéritive l'eſt à un bien plus haut degré que telle autre. Je prendrai pour exemple les différents capillaires, *capilli veneris*, & les bois vulgairement appellés *ſudorifiques*. Les premiers paroiſſent contenir des molécules ſalines, légéres, deliées, peu dures, peu actives; auſſi ſont-ils foiblement apéritifs : dans les ſeconds, ces mêmes molécules paroiſſent, au contraire, plus dures, plus maſſives, plus peſantes, plus actives; auſſi les bois ſudorifiques ſont-ils puiſſamment Apéritifs. Cette conjecture ceſſeroit d'en être une, ſi l'on pouvoit eſtimer d'une maniere ſûre l'effet de chacune de ces molécules en particulier. On ſait que pour connoître l'action

d'un corps ſur un autre, il faut comparer ſa force abſolue avec ſa force relative ; la différence exprime le produit de l'effet. La premiere s'évalue par la maſſe & la vîteſſe ; la ſeconde, par la maſſe, la vîteſſe & la réſiſtance du corps ſur lequel elle agit. De ces principes il réſulteroit que les molécules ſalines des Plantes Apéritives auroient d'autant plus d'action ſur les ſolides du corps humain, qu'elles auroient plus de maſſe ſous un même volume, & plus de vîteſſe dans un tems donné, la réſiſtance étant toujours la même. Or, comment déterminer au juſte cette maſſe, cette vîteſſe, cette réſiſtance ? Nous n'avons pas de *donnée*, pour me ſervir du langage des Géomètres, de point fixe, duquel nous puiſſions partir avec certitude ; nous n'avons que des *ſuppoſitions*. Il y a long-tems qu'on a reconnu combien l'application des calculs Mathématiques à l'explication Phyſique des loix de l'économie animale étoit défectueuſe, & combien il étoit dangereux de les employer : les erreurs dans leſquelles ſont tombés *Pitcarn*, *Hecquet*, *Borelli*, *Keïl* & d'autres Phiſiologiſtes, en ſont une preuve. Le *principe géométrique* ſur lequel on s'appuie, eſt inconteſtablement vrai, mais la *ſuppoſition phiſiologique* de laquelle on part, eſt fauſſe : il ſuit delà que tout le reſte du travail eſt, & ne doit être, qu'incertitude, que doutes, que conjectures, qu'égarements. Le plus ſûr moyen de les éviter eſt de s'en tenir à l'expérience, qui doit ſeule nous diriger dans l'étude que nous faiſons des propriétés & des vertus des Plantes, ſans trop nous embarraſſer de la maniere préciſe dont elles agiſſent, & ſans nous inquiéter des légéres différences qui peuvent ſe rencontrer dans leur uſage, relativement à leur plus ou moins d'efficacité.

(2) L'Auteur eut mieux fait de dire que les Plantes qu'il vient de nommer; savoir, les Sudorifiques & Diaphorétiques, les Diurétiques, les Emménagogues, les Hépatiques & les Spléniques sont toutes, & sans exception, Apéritives. Aucune des Plantes qui forment ces différentes classes ne peut avoir les propriétés qu'on lui donne, qu'elle n'ait préliminairement celle d'atténuer, de fondre, de diviser nos humeurs. Ensorte que leur vertu premiere & principale est d'être Apéritive : si elles sont Diaphorétiques, Emménagogues, Diurétiques, &c. elles ne le sont que secondairement, & par cela même qu'elles sont d'abord fondantes & incisives. Quelle signification, par exemple, voudroit-on attacher au mot Plante *Hépatique* ou *Splénique?* si ce n'est celle d'un médicament qui a la propriété de désobstruer le foie ou la rate. Je demande à présent si une pareille Plante, dont les parties médicamenteuses sont entraînées dans le torrent de la circulation & poussées dans tous les replis du systême vasculaire, peut agir de préférence & par choix sur un viscère plutôt que sur un autre. Il ne faut que connoître les loix de la circulation du sang pour se convaincre du ridicule & de l'absurdité d'une semblable opinion.

Il suit de ces réfléxions, que la division des Plantes Apéritives, généralement adoptée par les Auteurs de matiere médicale, en Apéritives, Fébrifuges, Sudorifiques, Diaphorétiques, Diurétiques, Emménagogues, Hépatiques, Stomachiques & Spléniques, ne peut avoir lieu, & qu'elle contrarie toutes les loix de l'économie animale. Il me semble qu'il y en auroit une beaucoup plus simple & par cela même beaucoup plus naturelle; celle d'en former deux grandes

claſſes. La premiere contiendroit les Plantes Apéritives, qui détruiſent les engorgements & les obſtructions d'une maniere inſenſible & ſans exciter aucune évacuation : ce ſeroient les Apéritives proprement dites, ou *Apéritives améres*. La ſeconde renfermeroit celles qui guériſſent les mêmes maladies, mais en procurant des évacuations ſenſiblement augmentées : ce ſeroient les *Apéritives évacuantes*. Dans cette derniere, ſe trouveroient les Plantes Apéritives Sudorifiques, Diaphorétiques, Emménagogues, Diurétiques, les Béchiques, vulgairement appellés Béchiques *chauds*. Dans la premiere, on rangeroit les Plantes Apéritives Stomachiques, Fébrifuges, Hépatiques, Spléniques, &c. ou, ce qui eſt la même choſe, les Plantes *Apéritives améres*. Ce dernier ordre de Plantes ne forme pas, il eſt vrai, une famille naturelle comme le font les Plantes Labiées, les Ombelliferes, les Radiées, les Cruciformes, les Malvacées; mais il peut former une claſſe médicamenteuſe, qui tireroit ſon principal caractère de l'exceſſive amertume de ces Plantes, leſquelles ont, à raiſon de cette amertume, les mêmes vertus & les mêmes propriétés; c'eſt-à-dire, celles de rétablir complétement les fonctions de l'eſtomach. Il y a mieux, ce n'eſt qu'en rétabliſſant d'abord les digeſtions viciées, qu'elles deviennent enſuite fébrifuges, hépatiques, ſpléniques, anthelmentiques & carminatives. L'obſervation journaliere le prouve d'une maniere inconteſtable, comme il paroît par les réfléxions ſuivantes.

S'il eſt vrai que les vices de digeſtions dépendent quelquefois du mauvais état du foie & de la rate, il ne l'eſt pas moins que les maladies de ces deux viſcères, ſpécialement celles d'engorgements & d'obſtructions, ſont le plus ſouvent

le produit des mauvaiſes fonctions de l'eſtomach ; en retabliſſant ce viſcère dans ſon état naturel, on guérira donc les obſtructions du foie & de la rate : c'eſt ce que produiſent les Plantes *Apéritives améres.* A l'égard des Fébrifuges, on ſait qu'à raiſon de leur grande amertume, elles ont pour principale action celle de rétablir les digeſtions viciées, & conſéquemment celle d'agir comme ſtomachiques dans la guériſon des fiévres intermittentes. Je ne prétends pas dire, qu'outre ce premier & principal effet, elles n'aient encore celui de paſſer dans la maſſe du ſang pour y détruire le levain fébrile, en l'altérant d'une maniere qui nous eſt parfaitement inconnue : au reſte ce dernier effet eſt tout au moins problématique, &, par cette raiſon, peut être conteſté. Enfin les Plantes Vermifuges & Carminatives n'agiſſent encore qu'à titre de Stomachiques améres. Les vers qui ſéjournent dans les inteſtins, & les vents qui s'y accumulent, ſont la ſuite des mauvaiſes digeſtions, qui, produiſant des ſaburres aigres & viſqueuſes, fourniſſent un receptacle, dans lequel les œufs de ces inſectes trouvent toutes les conditions favorables & néceſſaires à leur incubation : ou bien ces mêmes ſaburres gluantes & viſqueuſes, s'arrêtant & s'accumulant dans les circonvollutions des inteſtins, s'y altérent, y fermentent, produiſent une grande quantité d'air qui, ſe raréfiant par la chaleur du lieu, diſtend le canal inteſtinal, irrite ſes fibres nerveuſes, occaſionne les coliques venteuſes & tous les fâcheux accidents qui en ſont la ſuite. Il eſt évident qu'en rétabliſſant de bonnes digeſtions, les Plantes Stomachiques améres deviendront d'excellents vermifuges & de bons carminatifs. D'après la courte expoſition que je viens de faire, ne ſeroit-on

pas autorisé à ne former qu'une seule & même classe médicamenteuse des Plantes Stomachiques, Fébrifuges, Hépatiques, Spléniques, Carminatives & Vermifuges, à laquelle on donneroit le nom générique de Plantes *Apéritives améres*. C'est ainsi que l'estragon, la camomille, l'absinthe, l'aurone, la tanaisie, la santoline, la gentiane, la verveine, la petite centaurée, le cachou, la fumeterre, l'énula campana, la chélidione, &c. éparses dans différentes classes, se trouveroient rassemblées & réunies en une seule famille de Plantes médicamenteuses, qui, à raison de leur grande amertume, auroient les mêmes vertus & les mêmes propriétés. Au reste je serai obligé de revenir sur cet objet, lorsque je parlerai de chacune de ces classes en particulier.

(3) L'Auteur ne rapporte ici que la moindre partie des Plantes Apéritives, par la raison qu'il les a rejettées dans d'autres Chapitres. En adoptant la division que je propose de ces Plantes, en deux grandes classes, il faudroit placer dans chacune d'elles celles qui doivent la former. Ainsi on rapporteroit dans la classe des *Apéritives évacuantes*, les Plantes Sudorifiques & Diaphorétiques, les Diurétiques, les Emménagogues, les Béchiques, avec la précaution d'en faire des sous-divisions ou ordres inférieurs, afin de pouvoir les distinguer & pour ne pas les confondre les unes avec les autres. Il en seroit de même pour la classe des Plantes *Apéritives améres*, dans laquelle on placeroit les Stomachiques, les Fébrifuges, les Hépatiques, les Spléniques, les Vermifuges & les Carminatives, ayant aussi l'attention de les distinguer les unes des autres, en les rangeant par ordre aux classes inférieures; de la réunion desquelles résulteroit la formation de la grande classe ou classe supérieure des *Apéritives améres*.

CHAPITRE VIII.

Des Plantes Stomachiques.

Les Plantes Stomachiques ſont celles qui, remédiant au mauvais état de l'eſtomach, retabliſſent de bonnes digeſtions (1).

La digeſtion des aliments, pour être parfaite, exige une chaleur douce & modérée, de l'activité & de la fluidité dans les humeurs qui ſont employées dans la diſſolution des aliments, enfin du reſſort & de la force dans les fibres de l'eſtomach. Les Stomachiques excitent cette chaleur, aident l'action des diſſolvants, & réveillent l'oſcillation des ſolides. Elles ſont pour la plûpart d'un goût âcre, amer, piquant & aromatique. Elles échauffent l'eſtomach & raréfient les matieres qui y ſont contenues; elles animent le pouls & donnent

une couleur plus vermeille au visage ; nous pouvons donc inférer que leurs parties médicamenteuses étant dures & massives procurent une division plus exacte des aliments, dissolvent les sucs digestifs, réveillent l'oscillation des fibres de l'estomach, & par ce moyen expriment des glandes de ce viscère une plus grande quantité de suc stomachal, rendu en même tems plus actif par le mêlange des parties développées des stomachiques. Mais les oscillations des fibres de l'estomach ne peuvent augmenter, que la chaleur, qui en est une suite, n'augmente pareillement : car si on fait attention à la sympathie des nerfs de l'estomach avec ceux du cœur, des muscles de la respiration, & des muscles abdominaux, on concevra que l'impression qui se fait sur les fibres de l'estomach, leur sera communiquée, & qu'en conséquence la respiration sera plus libre, la circulaiion dans les

vaiſſeaux du bas ventre plus facile, puiſque le cœur & les artères ſe contractent avec plus de force. Le chyle ſera mieux travaillé, plus coulant & peut-être même chargé de quelques parties des Stomachiques; ce qui rendra le ſang plus fluide, le pouls plus élevé & la couleur du viſage plus animée.

Mais le dérangement de l'eſtomach ne dépend pas toujours de la lenteur des ſucs digeſtifs, de la foibleſſe, du relâchement des fibres de ce viſcère & du défaut de chaleur naturelle. Il eſt auſſi fréquent de les voir dépendre de cauſes contraires; ſavoir, de la rareſcence des humeurs, du trop de ton des fibres qui va juſqu'à la rigidité, & d'une chaleur ſi forte, qu'elle dégénére en une phlogoſe des membranes de l'eſtomach. Les Plantes Stomachiques, dans ce cas, ſeroient d'un dangereux uſage. Il faut diſtinguer les différentes cauſes du dérangement de l'eſtomach, pour

n'avoir recours aux Stomachiques que dans les cas où elles conviennent réellement (2).

Les Plantes Stomachiques ſont les ſuivantes :

L'Abſinthe,
La Menthe,
Le Baume des Jardins,
La Camomille Romaine,
La petite Centaurée,
La Germandrée,
La Véronique,
Le Cerfeuil,
La Chicorée ſauvage,
La Sariette,
L'Angélique.
Les Racines de Gentiane,
D'Acorus,
D'Enula Campana.
Les Baies de Geniévre,
Le Poivre,
Les grains de Coriandre.

NOTES.

(1) Le mot de Plante ou médicament ſtomachique préſente une idée vague, qui ne fixe notre attention par aucun ſens déterminé. Les fonctions de l'eſtomach pouvant être viciées par des cauſes fort oppoſées, il ſuit que les Plantes Stomachiques doivent être de nature très-différente, ſelon la diverſité des cas dans leſquels leur uſage eſt indiqué. Le nombre d'agents qui concourent à opérer la digeſtion des aliments, la variété ſinguliere & bizarre qui régne dans les fonctions de l'eſtomach, je ne dis pas de différentes perſonnes, mais ſouvent du même individu, la multiplicité de cauſes qui peuvent déranger,

déranger, abolir ou détruire ces mêmes fonctions, le peu de lumieres que nous avons, le plus fouvent, pour découvrir ces caufes & conféquemment pour y remedier, tout cela fait que nous trouvons communément les plus grandes difficultés à rétablir les digeftions viciées, & par conféquent à prévenir le prodigieux nombre de maladies, qui font la fuite de la dépravation de cette premiere & principale fonction du corps humain. Un ouvrage *ex profeffo* fur cette matiere, qui n'a pas encore été traitée d'une maniere fatisfaifante, feroit de la plus grande utilité. Mon but n'eft pas de faire un femblable ouvrage pour le moment : je vais feulement jetter un coup d'œil rapide fur le méchanifme par lequel fe fait la digeftion, afin de pouvoir mieux déterminer les caufes qui la dérangent, & qui quelquefois l'aboliffent complétement.

1°. La digeftion eft une fonction naturelle, qui, commencée dans la bouche, continuée dans l'eftomach, perfectionnée dans le duodenum, a pour objet de changer les aliments en une liqueur blanche, douce, émulfive, connue fous le nom de *chile*, deftinée à réparer les pertes continuelles que nous faifons, par conféquent à être le principal inftrument de la nutrition.

2°. Cette opération ne fe fait point par la *putréfaction* des aliments, ainfi que le penfoient les difciples de Pithagore, ni par leur *fermentation*, comme l'ont avancé les Médecins-Chimiftes, encore moins par leur *trituration*, ainfi que l'ont foutenu les Phifiologiftes-méchaniciens : la digeftion eft une *diffolution* pure & fimple des aliments, principalement opérée par l'action des différentes liqueurs qui fe trouvent dans les premieres voies, & favorifée par des caufes acceffoires que nous verrons dans un moment.

3°. Les aliments divisés, rompus, broyés par les dents, imprégnés de la salive, descendent dans l'estomach, y trouvent le suc gastrique & les liquides qui nous servent de boisson. Pénétrés par ces différentes liqueurs, ils se gonflent, s'amollissent, se divisent, se dissolvent. Doucement ballottés & remués par le mouvement péristaltique de l'estomach, par les contractions, du diaphragme & des muscles abdominaux, ils se changent en une sorte de bouillie grisâtre, appellée *chymus*, qui gagne peu-à-peu le pylore, & passe dans le *duodenum*, pour y subir une nouvelle préparation.

4°. Arrivés dans cet intestin, le *chymus* s'y mêle avec deux liqueurs; l'une active, jaune, pénétrante, amére, fortement savoneuse, versée par la vésicule du fiel; c'est la bile; l'autre claire, limpide, douce, aqueuse, semblable à la salive, fournie par le pancréas; c'est le suc pancréatique. Ces deux liqueurs versées dans le duodénum par le canal cholédoque, s'adoucissent l'une par l'autre, se divisent, se délayent, s'étendent, forment un tout plus fluide, mieux conditionné, qui, pénétrant la bouillie chimeuse, en achève complétement la dissolution, qui n'a été qu'ébauchée dans l'estomach.

5°. Cette dissolution est une extraction des parties aqueuses, salines & huileuses contenues dans les aliments, lesquelles forment par leur mêlange & leur réunion, une sorte d'émulsion, dûe à l'action des liqueurs digestives, qui sont toutes savoneuses, & qui, par cette raison, sont propres à combiner les parties aqueuses & huileuses, si peu miscibles par elles-mêmes. De cette combinaison, résulte une liqueur laiteuse & nutritive, qui retient la saveur & l'odeur des aliments dont elle est formée, & qui se trouve

encore mêlée avec leurs parties fibreuſes & ſolides.

6°. Cette eſpéce de bouillie alimentaire préparée de la maniere que je viens de dire, ſucceſſivement imprégnée de ſalive, de ſuc gaſtrique, de bile, de ſuc pancréatique & inteſtinal, paſſe dans le *jejunum*, dans la cavité duquel s'ouvrent une prodigieuſe quantité de vaiſſeaux étroits, appellés vaiſſeaux *lactés*. Ces tuyaux pompent, ſucent, abſorbent tout ce qu'il y a de liquide dans la bouillie chymeuſe, portent le chyle qu'ils ont reçu juſqu'au réſervoir de *Pecquet*, d'où cette liqueur eſt conduite par le canal thorachique dans la ſouclaviere gauche, pour ſe mêler avec le ſang, dont elle doit renouveller la maſſe, & réparer les pertes continuelles qu'il fait, en fourniſſant aux différentes ſécrétions.

7°. Pendant ce tems les parties ſolides des aliments, celles qui n'ont pû ſe diſſoudre, telles que les fibres, les os, les cartilages, &c. continuant leur chemin, parcourent ſucceſſivement toute la longueur du canal inteſtinal, ſe raſſemblent dans le *colon*, y ſéjournent quelque tems, retenues qu'elles ſont par les valvules conniventes, ſubiſſent un commencement de putréfaction & forment la maſſe ſtercorale, qui toujours pouſſée vers le *rectum*, ſort enfin par l'anus.

Tel eſt en peu de mots le méchaniſme par lequel ſe fait la digeſtion. Il eſt aiſé de voir que les cauſes principales de cette opération ſont la diſſolution des aliments & la formation d'une liqueur émulſive. Outre ces cauſes principales, il en eſt d'acceſſoires & de ſecondaires, qui favoriſent ſingulièrement les premieres. Telles ſont, 1°. la chaleur du lieu où ſe fait la digeſtion.

Cette chaleur donne plus d'énergie, plus d'activité aux sucs digestifs, les rend plus pénétrants & plus propres à dissoudre les parties alimentaires, pour en extraire celles qui, par leur combinaison, doivent former le chyle. Il faut que la chaleur soit modérée : si elle est trop foible ou trop forte, la digestion se fait mal ; elle joue un grand rôle dans cette opération. 2°. Le mouvement d'ondulation qu'éprouvent les aliments dans l'estomach & le duodenum. Ce mouvement de *balottement*, de *sassement*, excite les liqueurs digestives, les pousse dans tous les sens sur les parties alimentaires, qu'elles pénétrent, qu'elles divisent ; tandis que ces mêmes parties alimentaires, déjà divisées, présentent successivement leurs différentes surfaces à l'action des liqueurs dissolvantes. De ce double effet, dû au mouvement d'ondulation, résulte nécessairement une dissolution plus prompte, plus facile & mieux faite. 3°. Le développement de l'air qui s'échappe de la masse alimentaire. Ce développement qui, dans les premiers instants de la digestion, est l'effet de la dissolution des aliments, devient ensuite cause auxiliaire de cette même dissolution. En effet, l'air renfermé dans les aliments ne peut s'en échapper & reprendre son élasticité sans les rompre, les diviser, les atténuer, sans écarter leurs molécules constitutives, par conséquent sans hâter & favoriser leur dissolution.

De tout ce que je viens de dire, il résulte que la digestion, pour se bien faire, demande l'action & le concours d'un grand nombre d'agents, & qu'elle doit nécessairement se déranger, si quelqu'un d'eux manque ou vicie : il suit encore que les principales causes qui peuvent la dépraver se réduisent aux chefs suivants.

1°. Si les dents tombent naturellement, comme il arrive aux vieillards, ou qu'elles se perdent par accident, la mastication ne se faisant plus, les aliments arrivent dans l'estomach sans être broyés ni divisés ; ils ne peuvent donc subir complétement l'action des sucs digestifs, puisqu'elle se fait en raison des surfaces touchées ; ainsi leur dissolution s'opére mal. Les bonnes gens disent que *morceau bien mâché est à moitié digéré ;* l'expression est triviale, mais elle est vraie & les bonnes gens ont raison. L'expérience journaliere nous fait voir que les personnes auxquelles les dents manquent, font effectivement de très-mauvaises digestions. Le seul moyen de les rendre bonnes, dans ce cas, est celui de faire usage d'aliments déjà divisés, rompus & pénétrés d'un liquide. Tels sont les potages, les soupes, les bouillons, les gelées de viande, les hachis, les marmelades de fruits, les pâtes farineuses préparées à la méthode Allemande, &c. En un mot, on supplée par la nature des aliments à l'action des dents que l'on suppose manquer

2°. Les parties aqueuses & huileuses dont abondent les aliments, n'étant nullement miscibles par elles-mêmes, & ne pouvant se combiner sans l'interméde des liqueurs savoneuses, il suit que, si quelqu'un des sucs digestifs manque ou vicie, cette union ne se fera qu'imparfaitement & que le chyle sera mal conditionné. Ainsi les différentes maladies qui peuvent altérer la salive, le suc gastrique, la bile, l'humeur pancréatique, & le suc intestinal, deviennent autant de causes de la dépravation des digestions. Ce seul exposé montre combien ces causes peuvent être multipliées, & combien il est souvent difficile de déterminer celle qui a précisément lieu ; puisque les maladies des glandes salivaires

de l'estomach, du foie, de la rate, du pancréas, du mesentère, de l'épiploon, du mesocolon peuvent devenir & deviennent en effet causes prédisposantes du dérangement des digestions. Le moyen de les réparer, dans tous ces cas, est celui de guérir la maladie qui existe, afin de rétablir les fonctions du viscère malade, dont l'action est nécessaire à une bonne digestion. On ne peut rien dire que de très-général sur cet objet dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

3°. Pendant que la digestion se fait, les aliments gardent leur nature & leurs propriétés; ils conservent donc leur penchant à la fermentation : ainsi s'ils restent long-tems dans l'estomach, ils y subiront un commencement de fermentation, avec d'autant plus de facilité qu'ils y trouvent toutes les conditions nécessaires à cette opération; savoir, une douce chaleur, une quantité suffisante d'air, un léger mouvement, & la nature même des aliments qui les porte à la fermentation acide, s'ils sont tirés des végétaux, ou bien à la fermentation alkaline, s'ils sont pris des animaux. Ce cas arrive assez fréquemment, ainsi qu'on le voit dans la maladie appellée *soda*, & dans celle des rapports *d'œufs couvis*. Or, ce qui peut prolonger le séjour des aliments dans l'estomach est la langueur même de ce viscère, son atonie & son inaction. Ce peuvent encore être différentes tumeurs, soit du pancréas, du foie, du duodénum, du colon, &c. qui, comprimant le pylore, s'opposent à la sortie des aliments & à leur entrée dans les intestins. Il est évident que pour remédier aux vices de digestions, qui existent dans ces sortes de cas, il faut commencer par fondre & résoudre les tumeurs dont je parle; ce qui n'est pas facile : mais la plus grande difficulté est celle d'établir

un sûr diagnostic de pareilles maladies. Il n'y a qu'un Médecin versé dans l'anatomie, & bien exercé à palper les viscères du bas ventre, qui puisse les découvrir lorsqu'elles sont profondément placées.

4°. La chaleur modérée de l'estomach est une des causes auxiliaires de la digestion la plus nécessaire. Si elle est trop foible, les sucs digestifs manqueront d'énergie; ils seront épais, mucilagineux, n'auront pas assez de fluidité; les fibres de l'estomach perdront leur ressort, leur action; en un mot, la constitution *glaireuse* de ce viscère aura lieu & la digestion se fera mal. Ce cas est commun dans la pratique de Médecine : c'est lui qui demande spécialement l'usage des Plantes auxquelles j'ai donné précédemment le nom d'*Apéritives améres*; c'est-à-dire, des Plantes vulgairement appellées *Stomachiques*. C'est encore dans ce cas que conviennent les toniques, les ratafiats, les élixirs, les teintures spiritueuses, & tous les médicaments chauds & aromatiques, si pernicieux & si mal indiqués dans le cas contraire. Ce cas est celui de la trop grande chaleur de l'estomach : il demande l'usage des boissons rafraichissantes, relâchantes, acidules, des calmants, des délayants pour adoucir l'acreté de la bile & des autres liqueurs digestives; pour l'étendre, la diviser, la rendre plus fluide & par ce moyen diminuer sa prodigieuse activité; laquelle entretient dans le duodénum & l'estomach un état de phlogose habituelle, qui rend la digestion douloureuse & trop précipitée.

On voit, par tout ce que je viens de dire, combien il est indispensablement nécessaire de chercher & de découvrir les véritables causes du mauvais état de l'estomach, avant que de se mettre en devoir de remédier aux vices de di-

gestion, & combien il est peu de médicaments auxquels on puisse accorder la vertu stomachique que avant que d'avoir bien examiné leur nature & l'espéce de lésion ou de dérangement auxquels ils peuvent être opposés. Il nous manque, je le répéte, un ouvrage détaillé & fait exprès sur cette matiere, qui, la plûpart du tems, est environnée de la plus grande obscurité.

(2) L'Auteur a bien raison de faire distinguer les cas dans lesquels les médicaments Stomachiques, proprement dits, conviennent. Il n'est rien de plus commun dans la pratique de Médecine que de les voir confondre. L'abus des Stomachiques chauds & aromatiques, produit chaque jour les plus fâcheux accidents. Je connois beaucoup de personnes qui se sont perdu l'estomach par leur usage. Qu'un homme d'une constitution athlétique, d'un tempérament sec, chaud, bilieux, chez lequel la fibre est roide, tendue, vibratile, dont les sucs digestifs sont âcres, mordants & trop actifs, digére mal, & qu'il ait en conséquence recours aux stomachiques amers & aromatiques, aux élixirs, aux spiritueux, aux cordiaux, &c. cet homme augmente à coup sûr les causes qui ont donné lieu au dérangement des digestions; il jette comme on dit, de l'*huile sur le feu*. Ce genre de médicaments est encore d'un fort mauvais usage pour les tempéraments atrabilaires & hypocondriaques, pour les gens qui, étant maigres & sujets au flux hémorroïdal s'en trouvent débarrassés tout-à-coup & sans cause apparente, pour les femmes & les filles qui sont dans le cas d'une suppression totale, ou d'une diminution marquée de l'évacuation périodique, &c. Dans tous ces cas il se fait un reflux de sang vers le foie qui donne lieu à des stagnations, à des engorgements douloureux du

côté de l'estomach, lesquels peuvent en imposer & faire croire que ce viscère est affecté essentiellement, tandis qu'il ne l'est que sympathiquement.

Je crois même que l'usage généralement adopté, de servir après le repas des liqueurs, des ratafiats, des vins étrangers, &c. est mauvais en soi, & ne peut convenir qu'aux personnes qui, ayant ce qu'on appelle un estomach *froid* & *glaireux*, ont besoin d'un médicament qui puisse corriger cette disposition, & d'un *incitamentum* qui puisse réveiller les forces digestives trop foibles & trop languissantes. Ce cas excepté, les liqueurs fortes sont généralement mauvaises & contraires à une bonne digestion. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer d'un côté leur nature, & de l'autre celle de nos aliments. Ces derniers, de quelque substance qu'ils soient tirés, contiennent tous un *corps muqueux* & mucilagineux, qui est seul capable de nourrir & de réparer nos pertes. Il se trouve abondamment dans les semences farineuses, émulsives, dans les fruits à noyaux, à pepins, dans les graminées, dans les racines farineuses de certaines Plantes & dans leur *nectarium* sous la forme de miel, &c. On le trouve encore très-abondamment dans la chair des animaux. Il se présente sous la forme de gelée, lorsqu'on l'a extrait des animaux ou des végétaux par le moyen de la décoction. Ce corps muqueux, très-soluble dans l'eau, ne peut se dissoudre dans les liqueurs spiritueuses; il s'y durcit au contraire, s'y racornit, s'y conserve un tems infini. Or les vins étrangers, les ratafiats, les liqueurs de dessert, ayant tous pour base l'esprit de vin, ne sont nullement propres à favoriser la dissolution du corps muqueux contenu dans les ali-

ments ; ils s'y oppofent, au contraire, en empêchant & retardant l'action des fucs digeftifs fur la fubftance muqueufe, en durciffant & racorniffant les parties alimentaires, de la même maniere que l'on voit l'efprit de vin deffécher & conferver les parties des animaux, que les Naturaliftes gardent dans des bocaux de verre pour orner leurs cabinets. En un mot, les liqueurs fortes ne font qu'un *condimentum*, un ragoût, un affaifonnement, agréable à la vérité, mais contraire à la digeftion. L'eau animée par une petite quantité de vin ordinaire eft, de de toutes les boiffons, celle qui convient le plus généralement au plus grand nombre d'hommes ; elle eft en même tems la plus faine & la plus propre à favorifer l'action des liqueurs digeftives dans l'état de fanté, conféquemment à opérer la diffolution des aliments. Je regarde les liqueurs fpiritueufes, les ratafiats, les élixirs, les vins étrangers, les teintures aromatiques, comme des médicaments qui devroient refter dans les boutiques des Pharmaciens, & n'en fortir, comme les autres drogues, que dans les cas de néceffité & de maladie.



CHAPITRE IX.

Des Plantes Hépatiques & Spléniques.

Les Plantes Hépatiques & Spléniques sont mises en usage pour désobstruer le foie & la rate, & pour y rétablir la libre circulation (1).

Il n'y a point de reméde altérant, comme nous l'avons fait remarquer, qui porte son action précisément sur une partie plutôt que sur une autre : ainsi il n'y a point, à la rigueur, de Plantes Hépatiques & Spléniques. La vertu qu'on leur reconnoît le plus constamment, c'est d'être apéritives. Elles peuvent, par cette raison, lever les embarras des autres viscères & rétablir une liberté générale de la circulation, en débarassant indifféremment les vaisseaux sanguins obstrués.

Il eſt cependant bon d'obſerver que les Plantes Apéritives ne ſont pas toutes également actives ; elles ont différents degrés de vertus ; elles agiſſent plus ou moins, & leur action dure plus ou moins de tems. D'un autre côté, les obſtructions des vaiſſeaux différent entre eux tant par la nature des viſcères attaqués, que par la qualité des humeurs qui y circulent : ainſi on peut faire choix, parmi le nombre des Plantes Apéritives, de celles qui agiront le plus efficacement dans certaines circonſtances. Or, c'eſt ce choix qui a donné lieu à la formation & à la dénomination des différentes claſſes d'Apéritives. Par exemple, pour deſobſtruer le foie, il faut des Plantes Apéritives qui agiſſent puiſſamment & dont l'action ſe ſoutienne long-tems, parce que les liquides qui arroſent ce viſcère ſont très-lents, épais & groſſiers, & que l'engorgement qu'ils occaſionnent

par leur arrêt, eſt très-difficile à ſurmonter. On ſait que le ſang veineux qui vient de tous les viſcères du bas-ventre, fait dans le foie la fonction du ſang artèriel, & qu'il fournit la matiere de la ſécrétion de la bile; humeur dont l'épaiſſiſſement forme ſouvent des concrétions pierreuſes. Ce ne peut donc être que par l'uſage des Apéritifs dont l'action ſera forte & ſoutenue que l'on peut venir à bout de fondre les engorgements du foie.

Il n'en eſt pas de même de ceux de la rate. Le ſang qui y eſt porté ne perd pas beaucoup de ſa fluidité, & il en ſort preſque auſſi vermeil qu'il étoit avant d'arriver à ce viſcère. Il ne ſouffre aucune ſécrétion, & n'étant point éloigné du centre de la circulation, il ne peut pas perdre beaucoup de ſon mouvement, ni de ſa fluidité: ainſi les obſtructions qui peuvent arriver dans ce viſcère ne feront

pas aussi rebelles que celles du foie, & il ne faudra pas des Apéritives si fortes pour les résoudre. Il seroit même dangereux d'en employer de trop actives, puisque l'on y pourroit exciter une inflammation. Nous n'entrerons pas dans un plus long détail sur l'action des Hépatiques & des Spléniques : nous renvoyous à ce que nous avons dit sur les Plantes Apéritives en général (2).

Le Plantes Apéritives Hépatiques sont :

La petite Absinthe,	L'Hépatique,
L'Aigremoine,	La petite Centaurée,
La Scolopendre,	La racine d'Oseille,
La Fumetere,	Les Capillaires,
Le Fraisier,	Le Chiendent,
La Pimprenelle,	La Garence,
Les 5 Racines Apéritives,	Le Tragoselinum, ou Boucage.

Les Spléniques sont des Apéritives plus foibles telles que :

La Petite Eclaire,	Le Frêne,
Le Lamium Rubrum,	Le Ceterac,

L'Ortie blanche,	La Branc-urſine,
Le Bouis,	Les Sarments de Vigne.
Le Geneſt,	Le Grateron.

Nous renvoyons pour les Hiſtériques ou Uterines à la claſſe des Emménagogues; & des Néphretiques à celle des Diurétiques, qui ſont au nombre des Evacuantes.

NOTES.

(1) J'ai dit précédemment qu'il n'y avoit point de Plantes Hépatiques & Spléniques proprement dites, que les Apéritives agiſſoient indifférement ſur nos viſcères, qu'elles atténuoient indiſtinctement toutes nos humeurs, telles que le ſang, la limphe, le lait, la bile, la ſalive, la ſemence, &c. qu'en conſéquence elles diſſipoient les obſtructions des glandes & des organes dans leſquels elles ſe filtrent; ce qui devoit néceſſairement faciliter leur ſécrétion & leur excrétion: car les molécules de nos liqueurs ne peuvent être rendues plus petites & plus fluides, qu'elles ne deviennent en même tems plus propres à paſſer par les tuyaux ſécrétoires & excrétoires, qui leur refuſoient le paſſage avant cette opération. Je le répéte ici, nulle différence eſſentielle ne ſe trouve entre les Plantes Apéritives, relativement à leur action, ſi ce n'eſt celle dont j'ai parlé plus haut; ſavoir, que les unes agiſſent en augmentant les évacuations d'une maniere ſenſible, & que les au-

tres ne paroiſſent augmenter en aucune maniere ces mêmes évacuations.

Je n'ignore pas que certains Médecins ont cru trouver une différence entre les médicaments qu'ils appellent *fondants* de la limphe & ceux qu'ils nomment *atténuants* du ſang. Ils ont dit que ces derniers, très-efficaces pour détruire l'épaiſſiſſement ſanguin, ne l'étoient pas autant pour fondre & atténuer la limphe épaiſſie, au lieu que les fondants de la limphe atténuoient auſſi puiſſamment le ſang épaiſſi; de ſorte que, ſelon eux, les remédes les plus éprouvés dans les obſtructions limphatiques, ſont d'un uſage auſſi efficace dans les obſtructions ſanguines, tandis que les médicaments les plus aſſurés contre ces dernieres, échouent la plûpart du tems contre les premieres. Si ces Médecins entendent parler des Apéritifs en général; c'eſt-à-dire de ceux que fourniſſent le régne végétal & le régne minéral, je ſuis très-fort de leur opinion. Il eſt certain que les différentes préparations d'antimoine & de mercure, regardées comme *fondants* de la limphe, ſont plus propres à détruire les engorgements limphatiques qu'à diſſiper les obſtructions ſanguines: il n'eſt pas moins aſſuré que les préparations martiales regardées comme remédes *atténuants* du ſang par excellence, ſont de même très-efficaces dans l'épaiſſiſſement de la limphe. Mais ſi ces mêmes Médecins veulent appliquer cette obſervation à l'uſage des ſeules Plantes Apéritives, je doute que l'expérience prononce en leur faveur. Ces Plantes ont, il eſt vrai, différents degrés d'efficacité, les unes étant plus ou moins fondantes, plus ou moins actives; mais il ne paroît pas que cette différence, dans leur action, ſoit plus marquée dans les cas d'engorgement ſanguin que dans ceux d'obſtruction limphatique.

De ce que je viens de dire il suit qu'à considérer la classe des médicaments Apéritifs tirés du seul régne végétal, il ne paroît pas que l'on puisse en former une sous-division de *fondants* de la limphe & d'*atténuants* du sang; à moins qu'on ne veuille regarder comme fondantes de la limphe celles de ces Plantes qui, dans leur action, poussent par la transpiration, celles qui déterminent la sueur, qui augmentent la quantité des urines, qui excitent l'expectoration, & que, pour cette raison, j'ai appellé précédemment Plantes *Apéritives évacuantes.* Considérées de cette maniere, les Plantes Diaphorétiques & Sudorifiques, telles que la Squine, la Sals-pareille, le Sassafras, le Bouis, le Gayac, &c. deviendroient fondantes de la limphe : il en seroit de même du Chardon-roland, du Persil, du Fenouil, de l'Asperge, du Houx, &c. qui sont des Plantes Diurétiques, & des Plantes Béchiques, telles que les différents Capillaires, la Véronique, les Gommes-résines, &c. Voilà la seule maniere, ce me semble, dont on puisse regarder les Plantes Apéritives comme *fondantes* de la limphe, ou comme *atténuantes* du sang.

(2) Les raisons que rapporte l'Auteur, pour justifier la prétendue existence des Plantes Hépatiques & Spléniques, ne me paroissent pas convaincantes. En admettant que l'obstruction du foie soit plus difficile à détruire que celle de la rate ou de tel autre viscère, & qu'elle résiste plus puissamment à l'action des Plantes Apéritives, que s'en suit-il, sinon qu'il faudra choisir celles de ces Plantes qui ont le plus d'activité pour fondre & atténuer l'épaississement des liquides. Or, *qui peut le plus, peut le moins* : ainsi les Plantes, propres à détruire les obstructions rebelles du foie, pourront à plus

forte raison dissiper les engorgements des autres viscères, plus aisés à déboucher; seulement il faudra les donner à moindre dose, & continuer leur usage moins de tems, si l'on veut prévenir les inconvénients de l'irritation & de l'inflammation que l'Auteur paroît craindre. Au reste, ces inconvénients ont lieu toutes les fois qu'on se trouve obligé de prolonger l'usage des Plantes Apéritives, quel que soit le viscère obstrué & quelle que soit l'humeur épaissie. Les régles de conduite à observer dans ces sortes de cas, sont de faire précéder les remédes généraux, tels que la saignée & les purgatifs, de commencer le traitement de la maladie par les Apéritifs les plus doux & les moins actifs, de suspendre pour un tems leur usage pour le reprendre ensuite, de modérer leur activité par l'usage des boissons délayantes & relâchantes, d'assouplir le tissu des viscères par celui des bains & des demi-bains, de préférer la saison tempérée du printems & de l'automne à celle de l'hiver & de l'été, d'avoir égard au tempérament & à la constitution du malade dans le choix des Plantes Apéritives, relativement à leurs différents degrés d'activité, &c. &c. Au moyen de ces précautions, il n'est aucun médicament apéritif qu'on ne puisse employer avec sûreté pour le traitement des obstructions, n'importe de quel viscère; il n'est de même aucune Plante regardée comme spécifique dans les engorgements du foie, qu'on ne puisse également placer dans ceux des autres parties du corps humain.



CHAPITRE X.

Des Plantes Fébrifuges.

PAR le moyen des Plantes Fébrifuges, on vient à bout de corriger le vice des liqueurs qui entretient les fiévres d'accès ou intermittentes.

La fiévre est la fréquence du pouls, précédée ordinairement de frissons, accompagnée de chaleur avec dérangement des fonctions du corps humain. On appelle fiévre intermittente celle qui quitte le malade par intervalle & revient de nouveau. C'est par la différence des périodes de la fiévre intermittente qu'on en distingue les espéces (1).

La fréquence du pouls suppose nécessairement une fréquente contraction du cœur & des artères. Le cœur se contractera plus sou-

vent ſi le ſang acquiert de la vélocité, ou ſi le genre nerveux eſt irrité, comme il arrive à l'occaſion d'une douleur vive dans quelque partie du corps que ce ſoit, ſur-tout ſi elle eſt tendineuſe. Cette douleur cauſe une tenſion conſidérable au genre nerveux, & ſollicite toutes les parties élaſtiques du corps humain à ſe reſſerrer & à produire des oſcillations plus fréquentes; les artères ſe contractant avec plus de force & pouſſant le ſang dans les veines avec plus de rapidité, le ſang reviendra au cœur en bien moins de tems, & ce viſcère ſe contractera par conſéquent un plus grand nombre de fois dans le même tems donné. De-là une circulation plus prompte & plus vîte.

La vélocité du ſang doit auſſi augmenter s'il y a embarras dans les vaiſſeaux capillaires ſanguins. Car alors le ſang ne pouvant parcourir les vaiſſeaux obſtrués, doit ſe porter

en plus grande quantité aux vaiſſeaux libres; mais ces vaiſſeaux n'en peuvent recevoir qu'à raiſon du diamètre de leur ouverture, il faut donc que le ſang paſſe avec plus de rapidité par les vaiſſeaux libres, d'autant plus qu'il conſerve le mouvement qui lui avoit été imprimé par la contraction du cœur & des artères; mouvement qui étoit ſuffiſant pour lui faire parcourir tout l'eſpace des vaiſſeaux obſtrués & des dernieres voies de la circulation par les vaiſſeaux collatéraux. Or le ſang va immédiatement ſe décharger dans les principes des veines; le chemin eſt infiniment plus court que s'il avoit continué ſa route par tous les vaiſſeaux capillaires, & enſuite par les vaiſſeaux limphatiques, ſous la forme de limphe; il parvient donc plûtôt aux veines & avec plus de vélocité; il eſt donc rapporté au cœur plus rapidement; ce viſcère ſe contractera par conſéquent

plus promptement, & le pouls ſera plus fréquent.

Mais pendant ce tems les humeurs qui devoient être contenues dans tous les vaiſſeaux ſous la forme de ſang ou de limphe, circulant alors dans un moindre nombre de vaiſſeaux, leur volume y doit augmenter, d'autant plus que les vaiſſeaux capillaires étant obſtrués, les ſécrétoires ſont comprimés, & ne reçoivent plus la matiere des ſécrétions; il y aura donc plénitude & tenſion dans les vaiſſeaux, le pouls ſera donc plein. Enfin comme la force contractile augmente en même tems, le pouls ſera fréquent, fort & plein.

Il eſt donc conſtant que la fiévre ſuit l'engorgement des vaiſſeaux capillaires ſanguins, ſur-tout s'il eſt conſidérable. Cet engorgement n'eſt pas une fauſſe ſuppoſition : il eſt aiſé de le reconnoître par les friſſons, la difficulté de reſpirer, les douleurs ſourdes,

les tumeurs inflammatoires, les dépôts, les hémorragies, & les autres ſymptômes qui précédent ou qui accompagnent la fiévre.

Ce qui peut donner lieu à cet engorgement, ce ſont des matieres groſſieres, viſqueuſes ou aigres, qui diminuant la fluidité du ſang, le font ſéjourner dans les vaiſſeaux capillaires, & rendent les globules incapables par leur groſſeur de pouvoir pénétrer l'ouverture des petits vaiſſeaux. Les premieres voies tranſmettent dans la maſſe du ſang des matieres de ce caractere lorſque les digeſtions ſont dérangées, que le chyle n'eſt pas aſſez travaillé, qu'il eſt peu coulant, & qu'au lieu d'une qualité douce & balſamique, il a contracté de l'aigreur & de la viſcoſité. Nous n'entrerons pas dans l'examen de toutes les cauſes qui peuvent faire ſéjourner le ſang dans les vaiſſeaux capillaires & y produire des obſtructions.

Si par les secousses des solides & les efforts des vaisseaux, les matieres qui causoient l'engorgement & l'embarras sont divisées & altérées au point de pouvoir circuler avec facilité, & d'être séparées des fluides par les différents couloirs sécrétoires & excrétoires, le calme succéde, la fiévre cesse, l'accès est terminé & les fonctions rétablies. Mais s'il passe toujours des premieres voies, ou qu'il reste dans la masse du sang de quoi en en altérer la qualité, dès qu'il y en aura une quantité capable de produire l'engorgement nécessaire pour exciter l'accès de fiévre, alors elle se manifestera de nouveau. La différence de ces accès dépendra de la quantité, de la qualité des matieres qui pénétrent les voies de la circulation, & du tems qu'elles mettent à y parvenir & à s'y accumuler.

De ce que nous venons de dire, il suit qu'il faut dans les premieres

voies,

voies, corriger le vice des humeurs qui y croupiſſent & de celles qui y abordent, reſtituer aux fibres de l'eſtomach & des inteſtins leur tenſion néceſſaire, détruire dans la maſſe du ſang la matiere qui y entretient les accès de fiévre, & rétablir la liberté de la circulation dans tous les vaiſſeaux capillaires.

Les purgatifs & émétiques emportent avec promptitude les matieres qui ſéjournent dans les premieres voies, & il arrive aſſez ſouvent qu'on interrompt tout d'un coup le tranſport qui s'en faiſoit dans la maſſe du ſang, & la fiévre ceſſe ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à d'autres expédients. Mais lorſque le ſang & les humeurs ſont infectés par le mêlange des mauvais ſucs des premieres voies; que les glandes des inteſtins ne fourniſſent qu'une humeur gluante & viſqueuſe, qui tapiſſe les parois de l'eſtomach, des

inteſtins, énerve le ſentiment de leur membrane veloutée; lorſque quelque viſcère eſt diſpoſé à perdre ſon reſſort & à recevoir l'engorgement, ces ſecours ne ſuffiſent pas, il faut avoir recours à l'uſage des Plantes Fébrifuges.

Les Plantes Fébrifuges ſont, pour la plûpart, d'un goût acre & fort amer. Elles réchauffent l'eſtomach, réveillent l'appétit, & hâtent la circulation des liqueurs en les raréfiant. On peut donc inférer de-là qu'elles corrigent la mauvaiſe qualité des ſucs des premieres voies; qu'elles ſont en état de diviſer puiſſamment les matieres viſqueuſes & d'abſorber les aigres. Si elles réveillent l'appétit, c'eſt qu'elles excitent l'oſcillation des fibres de l'eſtomach. Elles échauffent, parce qu'elles rétabliſſent la facilité de la circulation dans les vaiſſeaux du méſentere, de l'eſtomach & des inteſtins. Enfin, lorſque les patties médicamenteuſes

de ces Plantes pénétrent les voies de la circulation, elles décomposent les molécules grossieres, & rompent la viscosité des fluides; elles absorbent dans leurs pores les aigres qui soutenoient la lenteur des liquides (2).

Les Plantes Fébrifuges ne peuvent diviser les fluides & hâter l'oscillation des solides qu'elles ne raréfient la masse du sang, & qu'elles ne distendent les vaisseaux; il est donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs : précaution que la nature de la fiévre exige, & sans laquelle l'impétuosité des liqueurs, dans le mouvement turbulent de l'accès pourroit occasionner des dépôts très-fâcheux, & sans laquelle Fébrifuges fatigueroient le malade & souvent très-inutilement.

Nous connoissons dans les Plantes Fébrifuges des parties dures, puisqu'elles divisent les fluides, qu'elles les décomposent & qu'elles

raniment l'oscillation des vaisseaux. Nous y admettons des parties poreuses ou absorbantes, puisqu'elles corrigent les aigres ; ce que nous déduisons de leur effet. L'impression qu'elles font sur la langue semble nous le désigner.

Les différentes Plantes Fébrifuges sont ;

L'Absinthe grande ou petite,
La petite Centaurée,
La Germandrée ou petit Chêne,
Le Chamaras ou *Scordium*,
Le Chardon-Bénit,
La Verveine,
La Fumeterre,
La Menianthe ou Treffle d'eau,
L'Ache ou l'*Apium* des marais,
L'Aunée ou Enula Campana,
La Gentiane,
La Benoite ou *Cariophillata*,
La Camomille,
L'Argentine,
La Tormentille,
La Quinte-Feuille.
Les Semences de *Sophia* ou Talitron,
De *Cannibina* ou Chanvre de Créte.
L'Ecorce du Tamaris,
Du Frêne,
Du Cerisier sauvage,
Du Quinquina (3).

NOTES.

(1) En traitant des Plantes Fébrifuges, il est bon d'être prévenu que l'Auteur n'entend point parler des fiévres continues, mais seule-

ment des fiévres intermittentes. On donne ce nom à toute eſpéce de fiévre qui ceſſe un certain eſpace de tems pour reparoître enſuite. Les principales différences des fiévres intermittentes ſe tirent de la durée & du retour des accès : ainſi à raiſon de ce retour on les diſtingue en fiévres *quotidiennes*, fiévres *tierces* & fiévres *quartes*. Je vais donner la définition de chacune d'elles.

La fiévre quotidienne eſt une intermittente qui vient tous les jours à la même heure, dont l'accès eſt d'une égale durée & qui ſe termine de la même maniere. Il y a eu des Praticiens qui ont nié l'exiſtence de cette eſpéce de fiévre, & qui ont dit qu'elle étoit un être de raiſon. Ils ont ajoûté que cette prétendue fiévre quotidienne étoit une intermittente compliquée, qu'il falloit regarder comme une double tierce ou une triple quarte. Il eſt vrai que la fiévre quotidienne ſimple eſt un objet très-rare dans la pratique de Médecine : le célébre *Fernel* dit à cet égard, que ſur ſix cens fiévres intermittentes, à peine ſe trouve-t-il une fiévre quotidienne, bien caractériſée telle : *omnium quidem febrium rariſſima, & quæ vix ex ſexcentenis una obtingit, &c.* Il eſt encore vrai que le plus ſouvent on prend une complication de deux tierces ou de trois quartes, pour une fiévre quotidienne ; par la raiſon que dans ces ſortes de complications, il y a tous les jours un accès de fiévre. On ne fait pas attention à la maniere dont ſe répondent alternativement ces accès, & l'on n'obſerve pas qu'il n'y a aucune reſſemblance entre ceux qui ſe ſuivent immédiatement, mais bien entre le premier & le troiſiéme, le troiſiéme & le cinquiéme, &c. dans la complication de la double tierce, de

même qu'entre le ſecond & le quatriéme, le quatriéme & le ſixiéme; ainſi de ſuite.

Quelque fréquente que ſoit une pareille erreur, il n'eſt pas moins vrai que la fiévre quotidienne ſimple exiſte. En effet, ſi une intermittente vient tous les jours à la même heure, qu'elle commence & ſe termine de la même maniere, que la durée de l'accès ſoit conſtamment égale, ſi de plus on n'obſerve aucune différence dans les tems du friſſon, de la chaleur & de la criſe, il eſt certain qu'une pareille fiévre eſt une intermittente quotidienne: or l'on trouve quelquefois une ſemblable fiévre dans la pratique de Médecine; ce qui ſuffit pour aſſurer qu'elle n'eſt pas une être de raiſon.

La fiévre tierce eſt une eſpéce d'intermittente, dont les accès reviennent tous les trois jours; enſorte que le malade a un jour de rémiſſion, lequel dure vingt, vingt-quatre ou trente heures. Cette fiévre eſt très-commune chez les jeunes gens pendant l'Eté. C'eſt de toutes les intermittentes celle dont les accès ſont ordinairement les plus violens.

Enfin, la fiévre quarte eſt une intermittente qui attaque la perſonne tous les quatre jours incluſivement; elle lui laiſſe par conſéquent deux jours entiers de rémiſſion: ſur quoi il faut obſerver que les accès des fiévres intermittentes ſont d'autant plus longs, que leur intervalle de repos a été lui-même de plus longue durée. D'après cette obſervation, on ne ſera pas étonné de voir les accès de la fiévre quarte beaucoup plus longs que ceux de la tierce, quoique moins violens, parce que leur tems de rémiſſion eſt lui-même plus étendu.

Les fiévres intermittentes ſimples, dont je viens de parler, peuvent ſe compliquer de ma-

niere à devenir double quotidienne, double tierce, double & triple quarte. La double quotidienne est une complicatiou de deux intermittentes quotidiennes, de maniere qu'il existe ici deux accès par jour. Exemple : il en vient un le lundi à six heures du matin qui dure jusqu'à quatre heures du soir, par supposition; le malade est tranquille depuis quatre heures jusqu'à huit; mais à huit heures du soir commence un second accès qui se continue jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Ces deux accès sont disposés de maniere que celui du lundi matin ne se rapporte & ne ressemble qu'à celui du lendemain mardi matin & point à celui du lundi soir; de même ce dernier n'a de rapport qu'avec celui du lendemain mardi soir.

La double tierce est une complication de deux intermittentes tierces; de maniere que la fiévre revenant tous les jours, on la prendroit pour une quotidienne simple, si le premier accès, qui a un caractère particulier, ne répondoit aux troisiéme, cinquiéme, septiéme, &c. qui ont aussi le même caractère; & si le second accès, qui a lui-même un type particulier, mais différent du premier, ne correspondoit aux quatriéme, sixiéme, huitiéme, &c. qui tous lui ressemblent exactement. Exemple : une personne fut prise d'un accès de fiévre intermittente hier lundi à huit heures du matin; cet accès fut accompagné de violens symptômes, tels qu'un long frisson, une forte chaleur, une soif dévorante, une douleur de tête & de reins aigue, un pouls dur & très-fréquent, une sueur abondante, &c. Aujourd'hui mardi cette même personne est saisie d'un second accès de fiévre, qui au lieu de commencer à huit heures du matin, comme celui de la veille, ne paroît

qu'à midi, & qui n'eſt accompagné que de ſymptômes légers, tels qu'un friſſon modéré, une chaleur peu forte, une douleur de tête ſupportable, une ſoif & une fréquence du pouls peu conſidérables, &c. Ces deux accès ſont, comme on le voit, très-différents par leur commencement, leur fin, leur violence & leur durée; mais le troiſiéme, qui viendra demain mercredi & qui commencera à huit heures du matin, comme celui du lundi, lui reſſemblera parfaitement, quant au tems de ſa durée & à la violence des ſymptômes qui l'accompagneront. De même il en paroîtra un quatriéme jeudi qui ſe rapportera exactement au ſecond, c'eſt-à-dire à celui d'aujourd'hui mardi. Comme lui, il commencera à midi & ne ſera caractériſé que par de légers ſymptômes. Tel eſt l'ordre que gardent les accès dans l'intermittente compliquée, appellée *double tierce*.

La double quarte eſt une complication de deux quartes ſimples. Dans celle-ci les accès ſe manifeſtant deux jours de ſuite, en laiſſent un troiſiéme de rémiſſion, pour reparoître les deux jours ſuivants, & laiſſer un nouveau bon jour, qui eſt le ſixiéme; ainſi de ſuite. Les accès qui ſe ſuivent diffèrent entr'eux; mais ceux qui s'alternent ſe reſſemblent parfaitement. Exemple: j'eus hier lundi à une heure quelconque un accès de fiévre intermittente de tel caractére; aujourd'hui mardi j'en ai un ſecond, mais différent du premier, & me ſaiſiſſant à une autre heure: demain mercredi j'ai du repos; après demain jeudi, j'aurai un troiſiéme accès ſemblable en tout à celui que j'eus hier lundi & me prenant à la même heure; enfin le lendemain vendredi j'aurai un quatriéme accès de fiévre, qui ſe rapportera à celui que j'ai au-

jourd'hui mardi, qui commencera à la même heure, & qui finira pour me laisser un jour de repos & de tranquillité samedi. Dimanche & lundi les choses recommenceront dans le même ordre ; de sorte que le premier accès répond aux troisiéme, cinquiéme, septiéme, &c. tandis que le second correspond aux quatriéme, sixiéme, huitiéme, &c. L'un des deux a communément plus d'intensité que l'autre. Ce sont, comme on le voit, deux fiévres quartes simples, qui s'entrelacent l'une dans l'autre.

La triple quarte est une intermittente composée de trois quartes simples compliquées les unes avec les autres. Dans cette espéce de complication, les accès reviennent tous les jours sans en laisser aucun de rémission ; de sorte qu'on court encore le risque ici de prendre la triple quarte pour une quotidienne simple, à raison du retour journalier des accès. Les trois premiers accès différent les uns des autres & commencent à différentes heures ; mais le quatriéme prend le caractère du premier & commence à la même heure, le cinquiéme ressemble au second, le sixiéme au troisiéme. Ensuite le septiéme accès reprend le caractère du premier & du quatriéme, le huitiéme celui du second & du cinquiéme, le neuviéme celui du troisiéme & du sixiéme, &c. Exemple : j'eus un accès de fiévre hier lundi à telle heure & de tel caractère ; aujourd'hui mardi j'en ai un second, mais différent & qui commence à une autre heure ; demain mercredi j'en aurai un troisiéme encore différent des deux premiers. Voila les trois accès qui se suivent & qui différent entr'eux : mais j'en attends un quatriéme jeudi, semblable en tout au premier, que j'eus hier lundi & qui me saisira à la même heure ;

le vendredi j'en aurai un cinquiéme qui se rapportera au second, qui me tient aujourd'hui mardi ; enfin, samedi il s'en manifestera un sixiéme qui correspondra au troisiéme que je dois avoir demain mercredi : ainsi de suite.

Il est encore une complication de fiévres intermittentes, qui a donné lieu à ce qu'on appelle fiévre *hémitrite*, ou fiévre *demi-tierce*. C'est, dit-on, une complication de la quotidienne simple avec la tierce simple; de sorte que tous les jours il y a un accès de fiévre quotidienne, & tous les trois jours il s'en trouve un second, celui de la fiévre tierce : il y a par conséquent deux accès dans ce troisiéme jour. Exemple : j'eus hier lundi à huit heures du matin un accès de fiévre quotidienne ; aujourd'hui mardi j'en ai un second tout semblable au premier & me prenant à la même heure; demain mercredi j'en aurai un troisiéme, semblable en tout aux deux premiers ; mais au lieu d'être quitte de la fiévre le soir, comme les jours précédents, un quatriéme accès me saisit & me conduit jusqu'au lendemain jeudi à huit heures du matin, que mon accès de fiévre quotidienne me reprend : ainsi de suite. Ce quatriéme accès est celui de la fiévre tierce ; il revient reguliérement de deux jours l'un, la fiévre quotidienne paroissant à l'ordinaire chaque jour. Cette derniere espéce de fiévre intermittente compliquée, ou fiévre hémitrite, est extraordinairement rare. Il est même des Praticiens qui nient son existence : quant à moi, je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue ; mais je suis certain d'avoir rencontré la quotidienne simple, que quelques Médecins ont aussi regardée comme un autre être de raison ; ainsi que je l'ai dit plus haut.

(2) Pour déterminer d'une maniere juste & précise le méchanisme de l'action des Plantes vulgairement appellées Fébrifuges, & pour expliquer la guérison, presque toujours certaine, des fiévres intermittentes, opérée par l'usagede ces Plantes, il faudroit connoître les causesqui donnent lieu à ces mêmes fiévres : or, ces causes sont très-difficiles à découvrir. On voit bien en général qu'il existe ici une cause matérielle, qui paroît dépendre de la présence & de l'action d'un miasme particulier, d'une matiere cruë, impure, visqueuse, étrangére à la nature de nos humeurs & nullement assimilée à nos liqueurs, à laquelle on a donné le nom vague & génériqne de *levain fébrile*. Ce levain semble être acrimonieux, acide, capable de condenser nos humeurs, conséquemment de rallentir leur cours. Mais ce qui est le plus difficile à expliquer, c'est la maniere dont il agit alternativement, c'est le retour périodique des accès, c'est de donner une raison satisfaisante de ces tems de repos & d'exacerbation qui se succédent si réguliérement. Les anciens Médecins n'avoient seulement pas songé à donner l'explication de ces phénoménes. Les modernes ont, en recompense, imaginé sur cet objet un grand nombre de systèmes. Sans entrer dans un détail à cet égard, qui ne finiroit pas, il suffit de dire que l'Auteur expose en peu de mots le sentiment le plus vraisemblable, celui qui, par cette raison, est le plus généralement adopté.

On ne peut douter, en effet, que le retour périodique des accès, dans les fiévres intermittentes, ne soit dû à l'action alternative de la matiere fébrile. Il lui faut, apparemment, un certain tems afin qu'elle passe dans la masse du

sang en assez grande quantité, pour qu'elle puisse donner des marques de son existence. Alors cette matiere, se trouvant en surabondance, augmente la consistence de nos humeurs, soit qu'étant acide elle ait la propriété de les condenser, soit que la chose arrive par le simple mêlange d'une matiere hétérogéne, impure & visqueuse. Les liqueurs ainsi épaissies, leur cours doit nécessairement se rallentir, la circulation doit languir : de-là le sentiment de froid qui commence entre les épaules, qui gagne ensuite toutes les parties du corps, & qui, augmentant par degrés, va jusqu'à faire trembler tous les membres, à faire claquer les dents, enfin à produire ce que les Praticiens appellent le *Rigor*. De-là dépendent encore les autres symptômes qui se manifestent dans le premier tems de l'accès ; tels que les lassitudes spontanées, les baillemens, la pendiculation des membres, les douleurs de tête, de reins, les anxiétés dans la région épigastrique, le sentiment de pesanteur, de pression & de resserrement dans les hypocondres, les nausées, le vomissement, &c. Tous ces effets reconnoissent une seule & même cause, celle de la gêne & du ralentissement de la circulation des liqueurs.

Les choses étant dans cet état, la nature lésée dans ses fonctions par la présence du levain fébrile & par les engorgements qu'il produit, travaille à le chasser par la voie des sueurs. Alors les contractions du cœur se multiplient, le battement des artères s'accélere, la circulation augmente de vitesse, toutes les forces de la machine se mettent en jeu, jusqu'à ce que cette matiere ayant été atténuée, fondue, broyée, divisée, se porte à la peau & sorte de la masse des humeurs sous la forme de sueurs plus ou moins

abondantes. Le levain fébrile chaſſé pour la plus grande partie, il n'en reſte plus aſſez pour déranger les fonctions ; il faut donc qu'il en arrive une nouvelle quantité pour produire un nouvel accès, c'eſt-à-dire, une nouvelle léſion de fonctions, & un nouveau mouvement de fiévre qui puiſſe chaſſer derechef la matiere hétérogéne qui vient de paſſer dans la maſſe du ſang, qui y ſurabonde, & qu'il faut évacuer de nouveau ; enſorte que les ſueurs ſont ici une évacuation critique qui juge chaque accès. Telle eſt la maniere dont on peut expliquer en général le retour périodique des accès des fiévres intermittentes. Nous verrons, dans un inſtant, les choſes qui ſont particulieres à chaque eſpéce de fiévre.

Mais, demandera-t'on, d'où vient ce levain fébrile ? D'où tire-t'il ſon origine ? Dans quelle partie du corps ſe trouve ſon foyer ? Si on fait attention à ce que je viens de dire ſur le retour périodique des fiévres intermittentes, il paroîtra très-vraiſemblable que cette matiere exiſte dans les premieres voies. Les conſidérations ſuivantes ſemblent prouver une pareille origine. 1°. Les perſonnes qui mangent avec excès, celles qui ſe nourriſſent de mauvais aliments, comme les gens du peuple & ceux de la campagne, ſont très-ſujets aux fiévres intermittentes. 2°. Ces fiévres ne ſont jamais ſi communes que dans la ſaiſon de l'Automne ; tems où les fruits abondent, ſur-tout lorſqu'ils ſont d'une mauvaiſe qualité, à raiſon de l'eſpéce d'Eté qui a précédé. 3°. Les ſymptômes des fiévres intermittentes annoncent un eſtomach dont les fonctions ſont abſolument dépravées. Ce ſont des rapports, des nauſées, des vomiſſements d'une humeur bilieuſe & poracée, ou

d'une matiere visqueuse & glutineuse ; ce sont des anxiétés dans la ragion épigastrique, des douleurs sourdes & des pésanteurs dans les hypocondres, des borborigmes dans toute la capacité du ventre ; ce sont l'inapétance, l'amertume de la bouche, le dégoût pour les aliments, les aigreurs continuelles, le dévoyement, &c. tous effets qui dénotent le dérangement complet des digestions. 4°. Les fiévres intermittentes ne peuvent durer un certain tems, spécialement la fiévre quarte, sans donner lieu aux engorgements & aux obstructions des viscères du bas-ventre, & sur-tout de ceux qui sont placés dans les hypocondres, tels que le foie & la rate. 5°. La grande efficacité des émétiques & des purgatifs, dont le seul usage suffit, la plûpart du tems, pour opérer la guérison des fiévres intermittentes, prouve que la matiere qui donne lieu à ces fiévres, est le produit des digestions mal faites, de sabures aigres & visqueuses, d'un chyle crud, épais, mal conditionné, & point assez travaillé. 6°. Enfin la nature des Plantes Fébrifuges & leurs principales propriétés prouvent encore la même chose. Toutes sont améres, acres, stomachiques, propres à réveiller les forces digestives, à fondre, à diviser la viscosité glutineuse qui tapisse les parois de l'estomach & des intestins, par conséquent à rétablir de bonnes digestions. De ces observations on peut raisonnablement conclure que les premieres voies sont le réservoir, la source, le foyer qui fournit continuellement la matiere fébrile, & que pour opérer la guérison des fiévres intermittentes, il suffit de rétablir les fonctions de l'estomach & du duodénum dans toute leur intégrité.

Quant à l'explication des phénoménes qui

accompagnent chaque espéce de fiévre intermittente en particulier, elle présente de nouvelles difficultés. Par quelle raison, demandera-t-on, le tems de repos & de rémission n'est-il que de douze ou quarorze heures dans la fiévre quotidienne, tandis qu'il est de vingt-quatre & même de trente heures dans la fiévre tierce, & qu'il se porte jusqu'à quarante, quarante-huit & cinquante heures dans la fiévre quarte ? Il me semble qu'on ne peut expliquer cette différence, que par celle qui doit nécessairement se trouver dans la qualité & la quantité du levain fébrile. Il paroîtroit que dans la fiévre quotidienne, par exemple, ce levain est moins épais, moins visqueux & moins coagulant que dans les autres intermittentes. Il doit, en effet, être moins visqueux & moins coagulant, puisque le frisson, dans la fiévre quotidienne, est plus léger & moins long : or, ce frisson dépendant de l'épaississement des liqueurs & du rallentissement de la circulation, il suit que cet épaississement doit être ici peu considérable ; d'où l'on peut conclure que le levain qui donne lieu à la fiévre quotidienne, est lui-même peu coagulant & légérement visqueux.

Si cette matiere est moins visqueuse que celle des autres fiévres intermittentes, ou, ce qui est la même chose, si elle est plus fine & plus subtile, elle employera moins de tems à passer des premieres dans les secondes voies, pour y produire l'espéce d'altération dont j'ai parlé plus haut, conséquemment pour déterminer le commencement de l'accès & pour exciter le mouvement de fiévre, en vertu duquel la nature cherche à se débarrasser de cette même matiere par la voie des sueurs. Il peut encore se faire que dans la fiévre quoti-

dienne, le levain fébrile se trouve accumulé en plus grande quantité dans l'estomach & les intestins : ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, il faudra moins de tems à ce levain pour passer dans la masse du sang en quantité suffisante, & pour déterminer l'accès, que dans les autres fiévres intermittentes, où je le suppose, au contraire, plus épais, plus visqueux, mais en moindre quantité. Dans l'un ou l'autre cas il s'en suivra toujours que le levain fébrile employera peu de tems pour passer des premieres dans les secondes voies, & qu'il lui faudra par conséquent un tems fort court pour produire un nouvel accès de fiévre.

En adoptant & en étendant cette hypothèse, on pourroit présumer que dans la fiévre tierce le miasme particulier qui la produit est plus crud, plus épais & moins analogue à nos humeurs que celui de la fiévre quotidienne. En effet, le frisson est ici beaucoup plus long & plus fort; ce qui ne peut dépendre que d'une lenteur plus considérable dans la circulation : or cette lenteur est toujours en raison de la crudité, de la viscosité & de l'hétérogénéité de la matiere fébrile qui infecte la masse du sang. Si cette matiere est plus crue, plus épaisse, plus visqueuse, il lui faudra plus de tems pour passer des premieres dans les secondes voies, & s'y accumuler en suffisante quantité pour exciter la fiévre : les accès de fiévre tierce seront donc, par cette raison, plus éloignés les uns des autres que ceux de la fiévre quotidienne. Mais de ce que cette matiere est plus épaisse & plus hétérogéne, il suit encore qu'elle exigera des efforts plus puissants & plus vigoureux de la part de la nature pour pouvoir être atténuée, fondue, divisée; & par ce moyen, se trouver assez subtilisée pour

enfiler les tuyaux sécrétoires de la peau & s'évacuer enfin sous la forme de sueurs : c'est effectivement ce qui arrive ici. On sçait combien les accès de fiévre tierce sont forts, & combien les symptômes qui les accompagnent sont violens : il en est même quelques-uns qui sont propres aux fiévres aiguës ; tels sont, par exemple, la chaleur brûlante de la peau, la soif ardente & inextinguible, l'excessive douleur de tête, le délire ; &c. De pareils effets dépendent de l'érétisme prodigieux des vaisseaux, du mouvement singuliérement accéléré des artères & des efforts redoublés que fait la nature, fortement lésée dans ses fonctions, pour chasser au-dehors la matiere morbifique qui cause tout le désordre, & qui porte si puissamment le trouble dans l'économie animale.

Enfin, c'est encore par les différences qui se trouvent dans la qualité & la quantité du levain fébrile, & par le tems qu'il employe pour parvenir dans les secondes voies, que l'on peut expliquer & rendre raison des longs intervalles de repos & de rémission qui ont lieu dans la fiévre quarte. D'après l'opinion que j'ai avancée, il paroît que cette matiere est ici encore plus crue, plus épaisse, plus hétérogéne qu'elle ne l'est dans la fiévre quotidienne & la fiévre tierce. Les obstructions qui suivent si communément l'intermittente quarte, prouvent encore la très-grande viscosité du levain qui la produit, & la nécessité d'allier aux Plantes Fébrifuges proprement dites, les différentes espéces de médicaments Apéritifs.

(3) La plûpart des Plantes que l'Auteur vient de nommer, sont tirées de la classe des Apéritives améres : quelques autres sont astringentes comme la Quinte-feuille, la Tormentille, l'Ar-

gentine, la ſemence de Taliſtrum, &c. Vient enſuite le Fébrifuge par excellence, le Kinkina, qui réunit les qualités d'amertume & d'aſtriction. Ces différentes eſpéces de Plantes ont différents degrés d'efficacité, dans le traitement des fiévres intermittentes, qu'il eſt néceſſaire de bien connoître.

Premierement, les Plantes Fébrifuges purement aſtringenets ſont d'un uſage très-infidéle pour opérer la guériſon de ces fiévres : auſſi les bons Praticiens en font-ils peu de cas. Ces Plantes ne font que ſuſpendre les accès pour un tems, ſans guérir la fiévre qui revient enſuite avec plus de force. Ce peu d'efficacité paroît dépendre de ce que ces Plantes n'étant qu'aſtringentes, n'ont d'autres propriétés que celle de reſſerrer l'orifice des vaiſſeaux lactés, par conconſéquent d'empêcher pour un tems le paſſage du levain fébrile des premieres dans les ſecondes voies ; mais n'ayant pas la vertu de détruire ce levain, en rétabliſſant de bonnes digeſtions, il arrive que bien-tôt il repaſſe dans la maſſe du ſang comme auparavant, & qu'il donne lieu à de nouveaux accès de fiévre. Les Plantes Apéritives améres ayant au contraire, à raiſon de leur exceſſive amertume, la propriété de rétablir complétement les fonctions des organes digeſtifs, prennent le mal dans ſa ſource & le combattent d'une maniere beaucoup plus efficace. Ces Plantes fortifient l'eſtomach, atténuent, liquéfient & font couler la matiere fébrile du côté de l'anus ; elles diviſent la bile, la rendent plus fluide, plus active ; elles réveillent & ſollicitent les contractions du duodenum & des inteſtins. Leurs particules médicamenteuſes, paſſant enſuite dans la maſſe du ſang, y pourſuivent, pour ainſi dire, le levain fébrile

& vont l'attaquer jusque dans les derniers replis du systême vasculaire, en l'atténuant, le fondant, le divisant & le forçant de se porter dans les tuyaux sécrétoires des reins & de la peau, pour sortir enfin par la voie des urines & de la transpiration. C'est ainsi que la matiere fébrile, entierement & complétement détruite, ne peut ni ne doit plus donner lieu à la fiévre, qui se trouve radicalement guérie. Enfin le Kinkina réunissant à lui seul les propriétés des Plantes Fébrifuges améres, & des Plantes Fébrifuges astringentes, doit l'emporter & l'emporte en effet sur les unes & les autres : aussi son efficacité, pour opérér la guérison des fiévres intermittentes, est-elle assûrée par un nombre prodigieux d'expériences.

Si on veut obtenir les bons effets qu'on doit attendre de ce médicament, il faut, avant de le prescrire, faire précéder les remédes généraux, tels que la saignée, les délayans, les émétiques & les purgatifs. Il est sur-tout essentiel de purger plusieurs fois le malade ; car il est constant que ce Fébrifuge n'agit jamais mieux & plus sûrement que quand les premieres voies ont été bien nétoyées. Si la personne a été suffisamment évacuée, elle aura de l'appétit, sera gaie, légére, dès qu'elle aura pris quelques doses de Kinkina : si, au contraire, elle est triste, abbatue, qu'elle ait des rapports, des nausées, du dégoût pour les aliments, c'est une preuve qu'elle n'a pas été assez purgée ; il faut alors lui faire interrompre l'usage de ce reméde pour l'évacuer de nouveau, & le lui rendre ensuite. Il est encore nécessaire de saigner avant l'usage du Kinkina ; car cette écorce étant astringente & tonique, elle crisperoit les solides & raréfieroit les fluides. De ce double effet résulteroit un épaif-

ſiſſement des liqueurs plus conſidérable, lequel ſeroit bien-tôt ſuivi de congeſtions, d'engorgements des viſcères du bas-ventre, & de l'hydropiſie aſcite, qui termineroit enfin les jours du malade. Si cet épaiſſiſſement exiſtoit déja, comme il y a lieu de le craindre chez les perſonnes qui ſont attaquées de la fiévre intermittente depuis long-tems, il ne ſuffiroit pas de les ſaigner & de les purger pour les préparer au Kinkina, il faudroit encore leur preſcrire pendant quinze jours ou trois ſemaines l'uſage des Apéritifs; les martiaux ſont alors d'une grande efficacité. Le Kinkina venant enſuite aura le ſuccès qu'on doit en attendre, au lieu que donné ſans cette précaution il auroit produit beaucoup de mal.

Lorſque la fiévre eſt guérie, il eſt utile de continuer l'uſage de ce médicament pendant quatre ou cinq jours, mais en diminuant la doſe. Il eſt ſur-tout eſſentiel de ne point purger la perſonne immédiatement après qu'elle a ceſſé de le prendre; la fiévre reviendroit infailliblement. Le purgatif entraîne apparemment & emporte par les ſelles le Kinkina, qui circule actuellement dans la maſſe du ſang & l'empêche de produire ſon effet. Cette obſervation ſemble inſinuer que ce reméde ne borne pas ſon action aux premieres voies, mais qu'il paſſe dans les ſecondes pour achever la deſtruction du levain fébrile.

Si le Kinkina ne guérit pas la fiévre au bout de ſept à huit jours, il faut en ceſſer l'uſage & chercher quelle peut être la cauſe de ce peu d'efficacité: il ſuffit quelquefois de lui ajoûter les Plantes Fébrifuges de notre pays, telles que la petite Centaurée, la Gentiane, la Verveine, l'Abſinthe, la Camomille, &c. Dans les cas d'épaiſſiſſements conſidérables, de bouffiſſures, de diſpoſition aux engorgements, on le com-

bine avec les Apéritifs martiaux ou mercuriaux, selon la nature de l'épaissiſſement, & l'on favoriſe ſon action par une boiſſon de quelque décoction légérement inciſive & diurétique. Enfin il eſt ſouvent utile de donner cette écorce avec les purgatifs amers, tels que la Rhubarbe, l'Agaric, le ſyrop de Noirprun, celui de Chicorée, le ſel fébrifuge de Silvius, le Tartre Vitriolé, &c. Cette addition eſt néceſſaire quand on ſoupçonne les premieres voies encore chargées de ſabures viſqueuſes, & que l'on craint de manquer l'effet qu'on doit attendre de ce médicament, à raiſon du mauvais état des ſucs digeſtifs.

De tout ce que je viens de dire ſur l'action des Plantes Fébrifuges, il réſulte qu'elles ne parviennent à guérir les fiévres intermittentes qu'à titre de Plantes Stomachiques ; c'eſt-à-dire, en tant qu'elles remontent l'eſtomach, & que principalement elles rétabliſſent les digeſtions dépravées. C'eſt pour cette raiſon que, précédemment, j'ai confondu les Plantes Fébrifuges avec celles que j'ai appellé *Apéritives améres*, & que je n'en ai fait qu'une ſous-diviſion & non une claſſe particuliere, comme il eſt d'uſage. Il en a été de même des Vermifuges & des Carminatives qui vont ſuivre. *Voyez* les notes des Chapitres VII. VIII. & IX.

CHAPITRE XI.

Des Plantes Vermifuges.

LES Plantes Anti-Vermineuſes, Anthelmenthiques ou Vermifuges, détruiſent la matiere vermineuſe & chaſſent les vers. Le corps humain eſt ſujet à des vers qui ſe logent ordinairement dans l'eſtomach & les inteſtins. Ils dévorent les aliments & fruſtrent le corps d'une partie de ſa nourriture ; ils gâtent & corrompent le chyle, ſont un obſtacle à la digeſtion & au cours des matieres dans les inteſtins. Ils produiſent la terrible colique qu'on appelle le *miſerere* ou paſſion iliaque : faute d'aliments ils s'attachent aux parois des inteſtins, les picotent, les déchirent, & y attirent des inflammations. Ils occaſionnent des convulſions, des mouvements épileptiques, des

fiévres continues putrides, appellées *vermineuses*, sur-tout lorsque la matiere vermineuse passe dans le sang.

Les autres parties du corps humain servent aussi de demeure & de nourriture au vers; telles sont les sinus du nez, le conduit interne & externe de l'oreille, les dents cariées, le dessous de la langue: on en a trouvé dans le péricarde, dans la substance du foie, de la rate, des reins, &c. Enfin il arrive quelquefois des ulcères malins qui en fourmillent.

Les vers qui attaquent l'estomach & les intestins sont de quatre sortes: 1°. Les vers longs & ronds qui habitent plus particuliérement & plus communément dans l'estomach & les intestins; on les nomme en Latin *vermes teretes*, en François *lombrics*, *vers lombricaux*, *strongles*. 2°. Le vers solitaire; celui-ci est très-long, large & applati comme un ruban, formé

par un nombre prodigieux d'anneaux. Il eſt ordinairement ſeul, & s'étend ſur preſque toute la longueur des inteſtins greſles, dont il ſuit toute les circonvallations, en ſe collant à leur ſurface interne. On le nomme en Latin *faſcia*, *faſciolus vermis*, *tænia*; comme qui diroit, le ruban, le vers ruban, le vers fait en bandelette. 3°. Les vers aſcarides; ils ſont ramaſſés par peloton, menus comme des aiguilles. Ils ſont les plus importuns & les plus difficiles à détruire; ils ſe tiennent le plus ſouvent dans le rectum & les gros inteſtins. 5°. Les vers cucurbitins, ainſi nommés à cauſe de leur reſſemblance avec la ſemence de Courge: ils ſe logent auſſi dans le rectum.

Les expériences & les obſervations ont enfin détrompé du préjugé des anciens, qui attribuoient à la pourriture la génération des vers & des inſectes: on s'eſt même

convaincu

convaincu que les plus petits insectes s'accouplent & se produisent d'une quantité prodigieuse d'œufs. Ainsi le mouvement de pourriture ne donne pas l'organisation, mais il produit une chaleur douce, modérée, une humidité capable de mettre en mouvement les liqueurs de l'œuf, d'en étendre & d'en développer toutes les parties. Quand le ver a atteint toute sa perfection, il perce son enveloppe & l'abandonne pour se nourrir de la même pourriture qui lui a servi de matrice. Il est donc sûr & certain que les vers du corps de l'homme, quoique différents des vers ordinaires, ne sont pas exempts de la loix générale & uniforme que la nature suit dans ses productions.

Nous n'entrerons pas dans une discussion inutile pour savoir si les espéces de vers du corps humain y existent tels, ou si ce sont les œufs des vers ordinaires qui, trouvant une nourriture différente,

ſe développent dans le corps humain d'une autre façon qu'ils n'auroient fait ailleurs ; ſi les principes du ver ſolitaire , par exemple , qui s'éloigne le plus de la forme des vers ordinaires , étoient déjà contenus dans l'œuf du fœtus, & ſe ſont développés avec lui. Nous nous arrêterons ſeulement à chercher la cauſe qui fait éclore les œufs, qui entretient & donne l'acroiſſement aux vers du corps humain. Nous rapporterons enſuite les moyens que l'on emploie pour les détruire.

Quoique l'œuf d'un ver contienne toutes les parties de l'animal en racourci, & une ſuffiſante quantité d'humeurs pour la nourriture & le développement de ces mêmes parties, tout y reſte dans une eſpéce de repos juſqu'à ce que la chaleur du ſoleil, l'humidité de la terre , ou le mouvemeut excité dans les matieres qui ſe corrompent & dans les eaux croupiſſan-

tes, donnent de l'activité aux humeurs de l'œuf, les atténuent & leur faſſent pénétrer les vaiſſeaux repliés de l'embrion, & par-là ſuſcitent l'oſcillation des fibres, en vertu de laquelle le développement s'opére. Mais, pour remplir toutes ces conditions, il faut une chaleur douce & modérée : ſi elle eſt trop forte, les liqueurs ſe raréfient trop ſubitement, briſent & déchirent les vaiſſeaux, & l'organiſation eſt détruite. Ainſi quoique l'air que nous reſpirons & les nourritures que nous prenons ſoient chargés d'œufs d'inſectes, cependant dans l'état de ſanté ces œufs n'écloſent point, parce que l'activité de nos liqueurs, la qualité des digeſtions, la chaleur trop vive de l'eſtomach & des inteſtins s'y oppoſent. Mais lorſque cette chaleur s'eſt ralentie, que les digeſtions ſe dérangent, que la matiere chyleuſe acquiert une qualité aigre, qu'elle ſéjourne

dans les inteſtins, pour lors les œufs trouvant une matiere propre à les faire éclore & une nourriture convenable, les vers ſortent de leurs œufs, prennent de l'acroiſſement & occaſionnent différentes maladies.

Les vers ſont plus communs chez les enfants que chez les adultes, à cauſe de la foibleſſe de leur eſtomach. Quand ils en ſont attaqués, ils ont l'haleine forte, des rapports aigres, des déjections puantes, ils ſe frotent le nez continuellement, à cauſe de l'impreſſion que fait ſur la membrane pituitaire la vapeur qui s'exhale de la pourriture contenue dans l'eſtomach & les inteſtins.

Dans les vues curatives que l'on ſe propoſe, il faut avoir égard, 1°. aux dérangements de digeſtions; 2°. à la matiere vermineuſe propre à faire éclore les œufs; 3°. aux vers mêmes.

Les remédes que l'on emploie

pour remplir ces vues ſont de trois eſpéces ; ou ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & les émétiques ; ou ils rétabliſſent les digeſtions, comme les Stomachiques amers ; ou enfin ils agiſſent immédiatement ſur les vers & les font périr, en détruiſant le tiſſu de leur organiſation.

Par l'action des purgatifs & des émétiques, le mouvement périſtaltique des inteſtins eſt augmenté, les vers heurtés & froiſſés en différents ſens, ſont obligés de céder & de ſe laiſſer entraîner, avec le ſuc inteſtinal, par les voies ordinaires.

Les Stomachiques amers corrigent le caractère de la matiere vermineuſe ; ils empêchent le développement des œufs, & les vers déjà éclos, ne trouvant pas la même nourriture, s'affoibliſſent & périſſent peu-à-peu (1).

A l'égard des remédes qui atta-

quent directement les vers & les font périr, ce sont les huiles qui, par leurs parties rameuses & branchues, bouchent les organes de la respiration de ces animaux & les suffoquent, pour ainsi dire (2).

Il y a aussi des substances qui détruisent la texture des parties des vers, & qui le font très-puissamment; tels sont le mercure & ses préparations.

On ne doit pas espérer que les Plantes Stomachiques améres ou Vermifuges suffisent seules pour détruire la matiere des vers, à moins que l'on ait fait précéder les émétiques & les purgatifs, pour vuider les premieres voies & emporter la plus grande partie des saburres qui y croupissent. Or, comme on ne sauroit continuer long-tems l'usage des purgatifs, on aura recours aux Plantes Vermifauges Stomachiques, si on n'a pû entierement évacuer la semence & la matiere vermineuse.

Par cette conduite on rétablira la fonction de l'estomach & des intestins, on soutiendra les digestions & on préviendra le développement de nouveaux vers.

A l'égard des Vermifuges huileux, leur usage conviendra spécialement aux enfants & aux adultes, chez lesquels les vers causent des coliques & des inflammations.

Le régne minéral nous fournit des Vermifuges plus puissants que le végétal; mais nous n'en parlerons pas.

Les Plantes Anti-Vermineuses purgatives sont;

Les fleurs & feuilles de Pêcher,	La Coloquinte,
La Gratiole,	L'Aloës,
La Coraline,	La Rhubarbe,
	Le Jalap.

Les Plantes Vermifuges Stomachiques & améres sont;

L'Absinthe,	La Garde-Robe,
L'Aurone,	La Tanaisie,

La Verveine,
Le Scordium ou Chamaras,
La Scabieuse,
La petite Centaurée,
La Fumetere,
La Sabine,
Le Pourpier sauvage.
Les Racines de Fougere,
De Fraxinelle.
Les Gousses d'Ail.

Enfin les Vermifuges huileuses sont;

Toutes les Huiles douces, comme d'Olive,
D'Amendes douces,
De Lin, & tant d'autres qu'il est inutile de nommer.

NOTES.

(1) Il ne suffit pas pour détruire les vers & la matiere vermineuse de les évacuer purement & simplement par le moyen des purgatifs, il faut encore prévenir la formation de cette matiere en remontant l'estomach, en réveillant l'action des liqueurs digestives, en un mot, en rétablissant de bonnes & de parfaites digestions. C'est ce que font les Plantes améres, lesquelles deviennent, secondairement, de bons, d'excellents, de véritables anthelmentiques. J'ai donc eu raison, précédemment, de ne point distinguer ces Plantes de celles que j'ai appellé *Apéritives améres*, & dont j'ai formé une classe générale, à laquelle j'ai dit qu'on devoit rapporter comme sous-divisions, les Plantes Hépatiques, Spléniques, Fébrifuges, Anti-Vermineuses & Carminatives. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit

alors, & les raisons que j'ai données pour justifier ce changement. On peut consulter les notes des Chapitres précédents, & particuliérement la note (2) du Chapitre VII.

(2) La vertu vermifuge, attribuée aux huileux, est au moins problématique. Plusieurs Médecins la leur refusent. Ils prétendent qu'on a été induit en erreur par les expériences de *Malpighi*, qui suffoquoit les vers à soie & les faisoit périr en les plongeant dans l'huile. Ces insectes ont sur le dos une double rangées de trachées par lesquelles ils respirent, & qui se trouvant bouchées par les molécules huileuses, ne peuvent plus admettre l'air nécessaire à la respiration. Cette expérience ne prouve rien pour la prétendue efficacité des huileux dans le cas présent. Car 1°. le ver à soie n'est pas un ver, mais une chenille. 2°. Les vers du corps humain différent entierement des prétendus vers à soie, & n'ont pas de trachées comme eux. 3°. Ils ressemblent en tout aux vers de terre ordinaires, lesquels ne périssent pas quoique plongés dans l'huile. Si donc les huileux sont vermifuges, ce n'est pas qu'ils aient la propriété de tuer les vers; ce seroit plûtôt à titre d'évacuants, parce que relâchant le canal intestinal, ils deviennent purgatifs par accident. *Boerhaave* guérit un homme tourmenté par les ascarides, en lui prescrivant des lavements d'huile : mais il faut observer que cette espéce de ver habite ordinairement le rectum; il n'est pas douteux que ces lavements agirent comme évacuants.

Ce que je viens de dire est relatif aux huiles douces, aux huiles par expression. Je n'ai pas entendu parler des huiles essentielles, ni des huiles empyreumatiques. Ces dernieres étant acres, toniques, stimulantes à un haut degré, sont très-

propres à détruire les vers, à les chaſſer hors du corps, en excitant les contractions des inteſtins, en réveillant leur mouvement périſtaltique, en fondant & liquéfiant la matiere vermineuſe, en empêchant enfin qu'il ne s'en forme de nouvelle, conſéquemment en s'oppoſant à l'incubation de œufs de ces inſectes.

Entre les huiles eſſentielles, celle de Romarin eſt regardée comme un aſſuré Vermifuge : il eſt même des Médecins qui en recommandent l'uſage pour détruire le *tænia.* On ſait combien ce ver réſiſte opiniâtrément à toute eſpéce d'anthelmentique. J'ai vû deux perſonnes en rendre de longues portions après avoir fait uſage de l'huile de Romarin pendant pluſieurs jours ſous la forme d'*Oleo-Saccharum ;* mais je n'ai pas appris que ce reméde les eût chaſſé en totalité. Un autre Médicament dont j'ai encore vû de bons effets dans la même maladie, eſt un mêlange d'huile de noix & de vin d'Alicanthe à parties égales : on donne deux onces de cette mixture ſoir & matin. Je la fais prendre actuellement à un Grenadier de France qui ſe trouve à l'Hôpital Militaire de Nancy ; il a déjà rendu une portion du ver ſolitaire, qui peut avoir deux pieds de longueur.



CHAPITRE XII.

Des Plantes Carminatives.

ON appelle Plantes Carminatives celles qui diſſipent les vents contenus dans l'eſtomach & les inteſtins.

Nous avalons indiſpenſablement de l'air avec les aliments ; cet air, contenu dans l'eſtomach & les inteſtins, ſe raſſemble, ſe raréfie quelquefois au point de diſtendre conſidérablement leurs membranes, & de cauſer des coliques très-vives & très-douloureuſes. Il n'eſt pas beſoin pour cela que cet air ſoit en grande quantité ; car l'expérience démontre que par le moyen de ſa raréfication, il peut occuper un eſpace mille fois plus grand que ſon volume : ainſi, dans les mauvaiſes digeſtions qui tirent ſur l'ai-

gre & fur le vifqueux, l'air, au lieu d'être répandu également dans l'étendue de toute la matiere chyleufe, fe ramaffe en bulles, qui, fe raréfiant par la chaleur du lieu, diftendent les parois des inteftins avec douleur. La tenfion eft quelquefois fixée dans le bas-ventre, parce que cet air raréfié fe trouve embarraffé & comme emprifonné dans des matieres vifqueufes & tenaces, qui n'obéiffent pas aifément au mouvement périftaltique des inteftins. Il faut, pour remédier à ces inconvénients, rétablir les digeftions, divifer & atténuer les matieres vifqueufes & gluantes, afin que l'air puiffe s'en dégager; il faut encore augmenter & réveiller le reffort des fibres affoiblies d. l'eftomach.

Les Plantes Carminatives ont toutes un goût piquant, amer & aromatique. Simplement mâchées elles échauffent la bouche; ainfi, elles peuvent, dans l'eftomach &

les inteſtins, réveiller la force contractile des fibres, diviſer & atténuer les matieres viſqueuſes & tenaces, donner plus d'action aux liqueurs diſſolvantes des aliments, ſoutenir les digeſtions, & ainſi, diſſiper les vents & prévenir les fâcheux accidents dont ils ſont ſuivis. L'action des Plantes Carminatives ne différe donc pas de celle des Plantes Stomachiques, (1).

Les Carminatifs échauffent beaucoup; ainſi il faut prendre garde de les donner dans les diſpoſitions inflammatoires, lorſque le tempérament des malades eſt vif & ſec; mais on ne riſque pas de les emploier lorſque l'eſtomach eſt refroidi, que les digeſtions ſont imparfaites, qu'en conſéquence de la foibleſſe des fibres de l'eſtomach, des inteſtins & du peu d'activité des humeurs qui ſont emploiées à la préparation du chyle, il ſe fait des ſaburres viſqueuſes, gluantes,

qui tapiſſent les parois des premieres voies.

Il peut arriver que les vents & la colique venteuſe ſoient cauſés par l'irritation & la tenſion ſpaſmodique des fibres inteſtinales : par exemple, lorſque les inteſtins ſe reſſerant & ſe contractant avec force en deux endroits différents, les matieres ſont empriſonnées entre les deux portions; l'air raréfié par la chaleur, n'ayant point d'iſſuè, diſtendra l'eſpace compris entre les deux étranglements, il ſe fera une eſpéce de tumeur & d'élévation; ce qui eſt ordinaire aux vaporeux & aux femmes hiſtériques. Il ne faut pas alors emploier des Carminatifs irritants, mais des Carminatifs du genre des Anti-Spaſmodiques & des Narcotiques, pour calmer l'irritation & rendre le cours de l'eſprit animal plus égal. Dans ce cas les émollients, les bains, & tout ce qui tend à rélâcher ſont les Car-

minatifs indiqués : les ſaignées conviennent auſſi (2).

Les Plantes Carminatives ſont:

L'Abſinthe,	Le Cumin.
La petite Centaurée,	La Semence d'Aneth,
La Menthe friſée,	De Coriandre,
Le Thim,	D'Amni,
Le Serpolet,	De Seſelli,
La Camomille,	De Liveche,
Le Romarin,	De Maceron,
Les Baies de Laurier.	De Panais,
Les 4 Semences chaudes; ſavoir,	De Perſil.
L'Anis,	Les Racines de Meum,
Le Carvi,	De Carline.
Le Fenouil,	L'Acorus Verus ou Calamus Aromaticus.

NOTES.

(1) C'eſt préciſement parce que l'action des Plantes Carminatives eſt ſemblable à celle des Stomachiques, que j'ai confondu ces différents objets précédemment, & que j'ai réuni toutes ces Plantes en une ſeule & même claſſe, ſous la dénomination d'*Apéritives ameres*. Toutes ſont premierement & principalement Stomachiques; toutes agiſſent en rétabliſſant complétement & parfaitement les fonctions des organes ſervant à la digeſtion; toutes, par conſequent, ne ſont Fébrifuges, Anti-vermineuſes, Carminatives,

que secondairement, & par cela même qu'elles sont digestives. Je ne puis trop le répéter, pour faire sentir la nécessité de réunir des objets qui ne peuvent être séparés, & de simplifier cette partie de la matiere médicale qui traite du régne végétal. *Voyez les notes des Chapitres précédents.*

L'air contenu dans nos aliments peut encore séjourner dans les intestins, parce que leurs fibres musculaires sont dans un état de relâchement & d'atonie considérables, parce qu'elles sont sans action & pour ainsi dire paralytiques, qu'elles n'ont pas assez de force pour chasser cet air & le faire descendre du côté de l'anus. Une pareille cause a communément lieu chez les personnes qui ont contracté la mauvaise habitude de prendre des lavements tous les jours, & qui ne peuvent plus aller à la selle sans leur secours. Les Plantes Stomachiques améres ne suffisent pas pour dissiper les coliques venteuses qui peuvent avoir lieu dans ce cas; leur action est trop lente. Il faut avoir recours aux médicaments acres, irritants, aux forts stimulants. On a vû, dans ces sortes de cas, un lavement d'eau à la glace sauver, presque miraculeusement, des personnes qui sembloient prêtes d'expirer, à raison des douleurs cruelles qu'elles éprouvoient. C'est alors que conviennent spécialement les Plantes Carminatives tirées de la classe des *Ombelliferes ;* elles sont préférables aux Stomachiques améres, pour dissiper l'accident du moment, parce que leur action est plus forte & plus prompte : on emploie leurs semences, dans l'enveloppe desquelles se trouve une huile essentielle, acre, irritante, fortement stimulante, qui excite puissamment les contractions de l'estomach & des intestins, & qui,

réveillant leur mouvement périſtaltique, les met en état de chaſſer les vents qui diſtendent & bleſſent leurs membranes.

Ce nouveau genre des Plantes forme une claſſe naturelle, celle des Ombelliferes de *Tournefort*, des Pentendries dyginies de *Lineus*, leſquelles reſſemblent à beaucoup d'égards aux Plantes Aromatiques. Mais n'ayant pas la même forme extérieure, les Botaniſtes en ont fait une claſſe particuliere. Comme les Plantes Aromatiques, elles ont une odeur forte, pénétrante, le plus ſouvent deſagréable, dûe à l'eſprit recteur dont elles ſont abondamment pourvûes : elles contiennent de même une huile eſſentielle qui paroît être plus acre, plus irritante, moins douce & moins ſuave que celle des Plantes Aromatiques. Du reſte elles ont des propriétés communes avec ces Plantes; & l'on peut, dans différents cas, les ſubſtituer les unes aux autres ſans inconvénients. Les Plantes Ombelliferes ſe reſſemblent à raiſon 1. de leur forme & de leur port extérieur : 2°. De leurs vertus & de leurs propriétés : 3°. De la maniere de les emploier : 4°. De la nature des principes qu'elles fourniſſent par l'analyſe chymique. Ce ſont ces traits de reſſemblance qui ont engagé les Botaniſtes à raſſembler ces Plantes pour en faire une claſſe particuliere, mais avouée par la nature.

On emploie principalement leurs ſemences que l'on fait infuſer dans le vin, l'eau-de-vie, l'eſprit de vin, rarement dans l'eau, parce qu'elle ſe chargeroit difficilement du principe huileux & aromatique dont elles abondent. On les donne auſſi en ſubſtance & pulveriſées, depuis un demi-gros juſqu'à deux gros : enfin on preſcrit leur huile eſſentielle à la doſe de quelques gouttes verſées ſur le ſucre rapé, buvant par-deſſus une

taſſe de quelque infuſion aromatique. Il eſt utile de favoriſer l'action des Plantes Carminatives par des frictions faites ſur le ventre avec des ſerviettes chaudes : il eſt mêmes des coliques venteuſes qui cédent aux ſeules frictions. Enfin on peut diminuer la réſiſtence du côté de l'anus, en plongeant le fondement dans l'eau, le lait tiéde, ou bien en l'expoſant à la vapeur des mêmes liquides.

Les Plantes Ombelliferes ſont toniques, ſtimulantes, échauffantes, atténuantes, inciſives, cordiales, emménagogues, carminatives, & ſingulierement ſtomachiques. Leurs racines ſont preſque toutes de bons Diaphorétiques & d'excellents Diurétiques. Il eſt même quelques-unes de ces Plantes dont la vertu diaphorétique & diurétique des racines l'emporte ſur la vertu carminative des ſemences, & que par cette raiſon on doit emploier de préférence dans les bouillons & apozémes apéritifs, lorſqu'il eſt queſtion de pouſſer à la peau, ou du côté des reins. Telles ſont, par exemple, les racines d'Impératoire, de Perſil, de Cerfeuil, de Liveche, de Maceron ou Perſil de Macédoine, de Panais, &c. A l'extérieur ces Plantes ſont fondantes, réſolutives, vulnéraires & déterſives ; conſéquemment elles conviennent dans les tumeurs par congeſtion, dans les tumeurs œdémateuſes, dans le traitement des vieux ulcères, en un mot, dans tous les cas où les Plantes Aromatiques ſont indiquées.

L'uſage trop long-tems continué des Plantes Ombelliféres eſt ſuivi des mêmes inconvénients que celui des Aromatiques, leur huile eſſentielle étant encore plus acre, plus irritante, plus incendiaire : ainſi elles ne conviennent pas dans les cas de tenſion ſpaſmodique, d'irritation,

d'éretifme, d'inflammation, de fiévres aiguës, de raréfaction du fang, de plethore. Leur ufage eft encore pernicieux aux perfonnes d'un tempérament fec, chaud, bilieux, aux vaporeux, aux hypocondriaques, aux conftitutions fanguines. Enfin elles font contrindiquées dans les maladies de poitrine, dans celles d'acrimonie, dans les hémorragies, les fuppurations internes, dans les maladies des reins, de la veffie, dans celles de la peau, en un mot, dans tous les cas où il eft à craindre de porter du feu & de l'irritation.

(2) L'Auteur a bien raifon de faire diftinguer les différentes efpéces de coliques venteufes. Les Carminatives Ombelliferes feroient fort contraires dans le cas de colique fpafmodique; accident qui arrive fréquemment chez les vaporeux, les hypocondriaques, chez les femmes hiftériques. Il faut encore prendre garde de confondre la colique venteufe avec les coliques vraiment inflammatoires, avec celle des Plombiers, des Peintres, des Potiers. Dans tous ces cas la conduite à tenir eft bien différente, & l'ufage des Carminatifs occafionneroit les plus grands défordres. Ce n'eft pas ici le lieu de traiter ces différentes maladies; je pourrai le faire ailleurs.



CHAPITRE XIII.

Des Plantes Vulnéraires.

Les Plantes Vulnéraires ſont celles que l'expérience fait connoître utiles pour la guériſon des plaies & pour conduire les abſcès à cicatrice (1).

Les bons effets qu'elles ont produit appliquées extérieurement ſur les contuſions, les plaies, les abſcès, les ulcères, ont déterminé à les faire prendre intérieurement, lorſqu'on a lieu de craindre une ſuppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'uſage intérieur de celles des Vulnéraires qui ne ſont ni cauſtiques, ni acres, ni capables de raréfier ou d'agiter avec trop de véhémence la maſſe du ſang. Nous parlerons de l'emploi qu'on en fait extérieurement quand nous traite-

terons des topiques. Nous nous attacherons pour le préſent à développer l'effet qu'elles produiſent interieurement, & à indiquer les cas dans leſquels elles conviennent.

Les différents états des plaies & ulcères demandent des ſecours variés & proportionnés : ces ſecours ſont déſignés ſous le nom de *Vulnéraires*. Cependant, en examinant les Plantes Vulnéraires chacune en particulier, on reconnoîtra qu'elles différent par leurs vertus & efficacité ; que les unes ſont balſamiques, anodynes, incraſſantes ; d'autres aſtringentes ; d'autres réſolutives, cauſtiques & rongeantes. On donne les Vulnéraires ſéparément ou toutes enſemble ſuivant les différentes indications & les vûes que l'on ſe propoſe : ainſi lorſqu'on a en vûe d'adoucir & de donner plus de conſiſtance à la maſſe des fluides, afin que leurs parties moins dé-

veloppées ne circulent pas avec tant de rapidité, & que l'on veut, pour ainſi dire, mettre un frein aux parties acres qui ſe dégagent de la maſſe du ſang, pour lors on a recours aux Incraſſants Balſamiques ; pour calmer, par exemple, les toux opiniâtres avec ſéchereſſe, chaleur & piccotements de poitrine; dans les crachements de ſang ; dans les hémorragies avec fiévre & deſſéchement ; dans les cas de maraſme, de pthiſie, de ſuppuration interne, d'acreté & diſſolution de la limphe, du flux immodéré des mois & des fleurs blanches.

Lorſque les vaiſſeaux du poulmon, des viſcères & même des différentes parties du corps ont perdu leur reſſort naturel, & que par leur relâchement ils ne peuvent plus ſoutenir l'effort & l'impulſion des fluides & ſont prêts à ſe rompre ; lorſque, par quelque chûte, par un effort, une bleſ-

ſure, il ont été ouverts & laiſſent échapper le ſang & les humeurs qu'ils contiennent; lorſque le relâchement arrive dans différentes parties tendineuſes, aponévrotiques ou muſculaires, comme dans les anneaux des muſcles du bas-ventre, d'où s'en ſuit les hernies; dans les ligaments de la matrice, d'où ſuit la chûte de cette partie; dans le ſphincter de l'anus & de la veſſie, d'où ſuit la chûte du fondement & l'incontinence d'urine; lorſque les vaiſſeaux ſécrétoires ſont relâchés & ont perdu leur reſſort, qu'il arrive des ſueurs immoderées, des ſalivations, des cours de ventre, des flux d'urine, des fleurs blanches, des pertes; enfin lorſqu'une excrétion quelconque eſt augmentée par cauſe de relâchement; dans tous ces ſortes de cas on doit avoir recours aux Aſtringentes Vulnéraires, ſurtout ſi les accidents ne ſont point accompagnés de fiévre ni d'in-

flammation. Par le secours des Astringentes Vulnéraires on donne plus de consistence aux fluides, on fortifie le tissu des parties relâchées, & on procure la réunion des vaisseaux rompus.

Lorsqu'au contraire le sang, la limphe & les liqueurs du corps humain sont trop grossiers pour circuler avec facilité, que leurs principes sont désunis, qu'on a lieu de croire que quelque viscère s'engorge & que cet engorgement ne se termine par suppuration, il faut alors corriger l'état des liqueurs, rompre & briser les parties grossieres des fluides, réveiller les forces languissantes, renouveller le jeu & l'oscillation des solides; ce que l'on obtiendra par le moyen des Vulnéraires résolutives, apéritives & aromatiques.

Après avoir établi différentes classes auxquelles on peut rapporter les Plantes Vulnéraires qu'on emploie intérieurement, il s'agit

maintenant

maintenant d'examiner ſi l'on peut établir une derniere claſſe de ces Plantes, dans laquelle on mêlera & on confondra les unes & les autres. Cette derniere claſſe, à laquelle le vulgaire a donné lieu, ſouffre encore beaucoup de difficultés, d'autant plus que les vertus différentes des Vulnéraires ſemblent être fort oppoſées. On nomme ce mêlange des Plantes Vulnéraires le *Faltran* ; on en apporte de différents endroits, ſurtout des montagnes de Suiſſe.

Leur uſage eſt devenu ſi familier que l'on ne peut en interdire la boiſſon : car les différentes vertus des Plantes qui compoſent ce Faltran ſe modifient & ſe tempérent les unes & les autres. Les atténuantes réſolutives & apéritives diviſent & briſent les molécules groſſieres du ſang & de la limphe ; les incraſſantes, adouciſſantes, balſamiques & aſtringentes enveloppent les parties acres

de ces deux liqueurs, donnent lieu à un mêlange plus intime de leurs principes, leur procurent une fluidité plus uniforme; les altérantes aromatiques facilitent la diſtribution des incraſſantes & aſtringentes dans la maſſe du ſang; enfin comme leur odeur & leur goût ne ſont point déſagréables, l'eſtomach en eſt moins chargé & moins fatigué; on peut donc eſpérer, avec l'uſage des ces Plantes aſſociées les unes aux autres, d'empêcher l'entiere diſſolution du ſang, & que ſes parties acres ne ſe développent; parties acres qui détruiroient le mucilage fin ou le baume du ſang & corroderoient les parois des vaiſſeaux. Ainſi avec le ſecours des Vulnéraires mêlées, on éloignera les funeſtes effets d'une ſuppuration interne, on en préviendra les progrès & on fera même ceſſer la pourriture la plus invétérée (2).

Les cas où l'on doit employer

le Faltran, font les chûtes, les coups, les étonnements, lorfque le corps a été froiffé, meurtri, dans les menaces du marafme, dans les langueurs qui arrivent à la fuite des longues maladies où le fang fe trouve appauvri, dans le tems des grandes fuppurations, dans les foibleffes & féchereffes de poitrine, dans les phthifies commençantes, dans les toux opiniâtres, dans les longs dévoyements, & toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'acreté du fang & de la limphe.

On donne le Faltran à la dofe d'une pincée, fur quatre onces d'eau chaude, dans laquelle on le fait infufer à la maniere du Thé. On fait boire de cette infufion chaude deux ou trois fois par jour. On ajoûte même quelquefois à cette infufion une égale quantité de lait, pour la rendre plus adouciffante & moins échauffante.

Les Incraſſantes Vulnéraires ſont les ſuivantes :

La Paquerette,	La racine de grande Conſoude,
La Piloſelle,	De Sigillum,
La Pulmonaire.	

Les Adouciſſantes & légérement Réſolutives ſont :

La Verge dorée,	La Brunelle,
La Bugle,	La Véronique.

Les Plantes Vulnéraires Aſtringentes ſont :

La Sanicle,	La Galeopſis Procumbens,
La Mille-feuille,	Le Lamium,
La Pervenche,	L'Herbe-à-Robert,
Le Pied-de-Lion,	L'Aigremoine,
Le Plantain,	L'Orpin ou Repriſe.
La Reine-des-Prés,	

Les Plantes Vulnéraires Déterſives ſont :

La Mille-Pertuis,	Le Lierre-Terreſtre ;
La Touteſaine,	Le Velar.

Enfin les Aromatiques Résolutives, Apéritives & Sudorifiques Vulneraires sont :

L'Orvale ou Sclarée,	Les racines d'Aristoloche,
Le Dictame de Créte,	De Fougere,
La Scabieuse,	De Gentianne.
La Scorsonaire.	

NOTES.

(1) Le nom de Plantes *Vulnéraires* présente une idée si vague & si générale, qu'il est difficile de lui attacher un sens déterminé : aussi régne-t-il, sur cet objet, une diffusion étonnante dans les ouvrages de matiere Médicale qui traitent du régne végétal. Je suis même forcé d'avouer que notre Auteur n'est pas exempt de toute obscurité à cet égard. Les Plantes Vulnéraires sont, dit-on, celles qui opérent la guérison des plaies : mais qu'est-ce que guérir une plaie ? voilà précisément ce qu'il falloit expliquer & ce qu'il faut bien entendre.

La plaie est une solution de continuité récente & sanglante. Elle arrive toujours par le déchirement, la rupture, ou la section des vaisseaux sanguins de la partie lésée : elle peut avoir lieu à l'intérieur du corps comme à l'extérieur. Or les plaies, depuis l'instant de leur formation jusqu'à celui de leur parfaite guérison, passent la plûpart du tems, par une suite d'états si différents les uns des autres, qu'il est im-

possible qu'un seul médicament puisse convenir dans tous les périodes de leur traitement. Il en faut, au contraire, de différente nature, de différentes propriétés, & dont les vertus soient appropriées à l'état actuel où se trouve la plaie, & aux différentes indications qu'elle présente. C'est vraisemblablement cette diversité d'indications qui a donné lieu à la division généralement adoptée des Plantes Vulnéraires, en Vulnéraires *Astringentes*, Vulnéraires *Detersives*, & Vulnéraires *Apéritives*.

Je vais exposer les idées que je me suis formé sur cet objet : mais il est bon d'être prévenu que, dans ce que je vais dire, je n'entends point parler des grandes plaies intérieures ou extérieures, faites par causes externes, telles que des coups de sabre, d'épée, de bayonnette, de couteau, ou de tout autre instrument tranchant. Ces plaies sont du ressort de la Chirurgie, & demandent le plus souvent un traitement manuel. Il est telle de ces plaies, dont on n'opéreroit jamais la réunion, sans le secours des bandages appropriés ou des sutures, & dans le traitement desquelles l'usage de toutes les Plantes Vulnéraires Astringentes ne pourroit arrêter l'hémorragie, sans la ligature, la compression, ou la cautérisation des vaisseaux qui versent le sang. Il faut alors des secours plus prompts & plus efficaces que ne le sont ceux qu'on peut espérer de l'application extérieure, ou de l'usage intérieur de ces Plantes. Je ne prétends donc parler ici que des légéres déchirures, des légéres ruptures qui se font dans le parenchime de nos viscères : telles sont, par exemple, celles qui arrivent si fréquemment dans le tissu lobulaire du poulmon à la suite des toux séches & habituelles; lesquelles déchirures donnent tou-

jours lieu à l'hémorragie, lorſque le viſcère eſt pourvu d'un canal excréteur, ou d'un émonctoir qui livre paſſage au ſang épanché ; tels ſont les reins, la veſſie, l'eſtomach, les inteſtins, le poulmon, la matrice.

En conſéquence de cet avertiſſement, je dis que de ſemblables déchirures, quelleques légéres qu'elles ſoient, doivent être regardées & traitées comme des plaies peu conſidérables à la vérité, à moins qu'elles ne ſoient multipliées, & qu'elles ne fourniſſent le ſang en abondance. Or dans toute plaie récente & ſanglante, la premiere indication eſt celle d'arrêter l'hémorragie, la ſeconde celle de favoriſer la réunion des parties diviſées : je dis exprès de *favoriſer* cette réunion, puiſque c'eſt la nature ſeule qui la procure, en verſant par l'extrêmité des vaiſſeaux coupés, le ſuc glutineux & nourricier qui doit opérer la cicatrice. Ponr remplir cette double indication, il eſt néceſſaire, avant tout, de déterminer la véritable cauſe qui a donné lieu à la ſolution de continuité, puiſque c'eſt elle ſeule qui doit diriger l'homme de l'art dans le choix des moyens qu'il doit employer.

Je l'ai dit précédemment, en traitant des Plantes Aſtringentes, il peut arriver des ruptures de vaiſſeaux ſanguins, conſéquemment des hémorragies, par cauſe de ſurabondance & de pléthore ſanguine. Ce cas eſt fréquent chez les jeunes gens d'une conſtitution forte & athlétique. Pour lors le ſang, à force de diſtendre & de dilater les vaiſſeaux qui le contiennent, finit par les rompre & par ſe faire jour en différents endroits : c'eſt le plus ordinairement dans le poulmon que ſe font de pareilles déchirures, à cauſe de la délicateſſe de ſon tiſſu. L'indication, dans ce cas, conſiſte à détruire la pléthore :

ainsi les saignées répétées, la diette exacte ; l'exercice soutenu, les délayants, les aliments peu nourrissants, deviennent de véritables médicaments Vulnéraires. Je ne m'arrêterai pas à faire sentir le danger qui suivroit l'usage des Plantes Vulnéraires Astringentes, prescrites dans la vue d'arrêter de semblables hémorragies. *Voyez* les notes du Chapitre troisiéme.

Secondement, les vaisseaux sanguins peuvent se rompre parce que le sang est acre, salé, dissout, qu'il ronge & corrode les tuyaux capillaires, & qu'il se fait jour à travers leur tissu fin & délié. Ce cas a lieu chez les personnes d'une constitution délicate, séche, sensible, qui ont la fibre gresle, ténue, vibratile, le pouls presque toujours convulsif ; chez celles qui ayant eu précédemment des maladies cutanées en ont imprudemment opéré la répercussion ; chez les gens attaqués du scorbut alkalin ou muriatique ; chez ceux qui ont originairement la poitrine délicate, irritable, travaillée d'une toux habituelle, chez lesquels le pouls est comme dans un état de fiévre lente & continue. Il est aisé de voir que les véritables Plantes Vulnéraires Astringentes, usitées dans ces sortes de cas, doivent être les Incrassantes, les Adoucissantes, les Rafraîchissantes, les Délayantes ; telles sont les Plantes Mucilagineuses, les Farineuses, les Cucurbitacées, les Acidules ; en supposant cependant, pour l'usage de ces dernieres, que la poitrine ne soit pas affectée.

Troisiémement, il peut se faire déchirure intérieure, & par conséquent hémorragie, à la suite d'un excès de vin, de débauche, d'un exercice violent, d'une course rapide, d'un accès de colére, ou de telle autre passion impétueuse de l'ame. Pour lors le sang violemment

poussé dans les vaisseaux capillaires trop foibles pour soutenir un pareil effort, les rompt, les déchire & s'échappe au-dehors. Ce cas est un de ceux dans lesquels les saignées préliminaires ayant été faites, on peut donner les Plantes Vulnéraires, dites Astringentes, pourvû qu'il n'y ait pas de fiévre.

Enfin il peut se faire rupture des vaisseaux sanguins à la suite d'un effort fait pour soutenir ou remuer de pesants fardeaux, d'une chûte violente sur un corps dur, d'un coup porté sur quelques-unes de nos parties par un corps contondant & fortement poussé, &c. Si dans les cas dont je parle, la fiévre ne survient pas après les saignées prescrites, on peut encore ordonner avec sûreté les Plantes Vulnéraires Astringentes, lesquelles agissent en resserrant & en fronçant l'orifice des vaisseaux ouverts.

Je n'ai encore considéré les plaies intérieures que dans leur premier tems, c'est-à-dire, dans leur état récent & sanglant; cependant on voit déjà combien d'espéces différentes de Plantes peuvent devenir Vulnéraires Astringentes dans ce premier période, & combien il faut avoir d'attention avant que de se décider sur leur choix : on voit encore comment & pourquoi l'on trouve dans la classe des Vulnéraires, des Plantes diamétralement opposées, quant à leurs propriétés; telles sont, par exemple, les gommes Arabique & Adragant, placées à côté de la Pervenche & de la Tormentille; la grande Consoude & l'Orpin après la Quinte-feuille & la Renouée; ainsi des autres. Une pareille confusion vient de ce que les Auteurs n'ont pas fait distinguer les différents cas dans lesquels ces différentes Plantes peuvent effectivement devenir de bons Vulnéraires Astringents.

Si l'on pousse plus loin l'examen de l'espéce de plaies intétieures dont je parle, on verra que ne se cicatrisant pas dans un tems convenable, que vieillissant au contraire, elles dégénerent en autant de petits ulcères. La chose arrive ainsi parce que les lévres de chaque petite plaie en particulier s'engorgent, s'enflamment & forment autant de petits phelgmons tuberculeux, dispersés dans le parenchime du viscère malade, lesquels se terminent enfin par suppuration. En effet le sang ne peut être continuellement poussé, par les contractions du cœur & par les pulsations artèrielles, vers les lévres de la plaie, qu'il ne remplisse, qu'il ne distende, qu'il ne gonfle les tuyaux capillaires qui se trouvent aux environs, qu'il ne les engorge, & par conséquent qu'il ne produise un nombre plus ou moins considérable de petites congestions inflammatoires : mais ces vaisseaux plus distendus qu'à l'ordinaire, d'ailleurs fortement irrités par l'abord continuel du sang & par son mouvement accéléré, se mettent eux-mêmes en jeu, se contractent vigoureusement, agissent sur le fluide qu'ils contiennent, le broyent, le triturent, désunissent ses principes, détruisent la texture de ses globules, pour, de ces principes désunis, en former une nouvelle combinaison, un nouveau composé, un nouveau liquide, en un mot, pour en faire l'humeur blanche, douce, épaisse, sans odeur, sans saveur, qui porte le nom de *pus*. Or, ce qui se passe aux environs d'une des petites plaies du viscère lésé, est censé arriver autour de chacune des autres déchirures dont on suppose le même viscère pénétré. Ainsi, voilà autant de petis abscès qui, s'ouvrant bien-tôt, dégénérent en autant des petits ulcères, ou, pour m'exprimer

plus exactement, en autant de points de ſuppuration.

Les choſes dans cet état, il eſt évident que les Plantes Vulnéraires, propres à rétablir le viſcère malade, ne ſont plus les Vulnéraires Aſtringentes qui convenoient dans le premier période des plaies. Dans ce premier tems, on avoit de légéres déchirures à fermer, une hémorragie à arrêter; maintenant on a de petits ulcères à déterger à mondifier, pour les diſpoſer à une bonne & ſolide cicatrice. De cette nouvelle indication, il en réſulte une nouvelle eſpéce de Plantes Vulnéraires; celle des Vulnéraires *Déterſives*, leſquelles différent des Vulnéraires Aſtringentes à beaucoup d'égards.

Pour entendre l'action des Vulnéraires Déterſives, il faut ſavoir ce que c'eſt que déterger un ulcère. On ne déterge & on ne mondifie qu'un ulcère d'un mauvais genre; c'eſt-à-dire, celui dont le fond eſt couvert de chairs blafardes, fongeuſes, molaſſes, dont le pus eſt diſſout, coloré, aqueux, ſanieux, ichoreux & d'une méchante qualité, au lieu d'être blanc, médiocrement épais, ſans odeur, louable & bien fait. Un pus ſemblable empêche la génération des bonnes chairs, entretient la pourriture de l'ulcère, s'oppoſe par conſéquent à la guériſon de la plaie, ainſi qu'à la formation de la cicatrice. Dans le traitement d'un pareil ulcère, l'indication conſiſte à détruire ces obſtacles. Or les chairs baveuſes ſe produiſent, parce que le fond de l'ulcère eſt continuellement abreuvé par une ſéroſité abondante, parce que les vaiſſeaux qui s'y terminent ſont dans un exceſſif relâchement, que les fluides y circulent lentement, que les boutons charnus ſont macérés & comme noyés dans une ſemblable humidité. Les Plantes

Vulnéraires Déterſives ayant la faculté de titiller les fibres, de donner du reſſort aux ſolides, de reſſerrer leur diamètre, interrompent peu-à-peu la filtration de la ſéroſité à travers le pédicule des chairs baveuſes, leſquelles ne recevant plus de nourriture, ſe ſéchent, tombent & laiſſent le fond de l'ulcère produire de nouveaux & de meilleurs boutons charnus. Ces boutons, ſe multipliant, continuent de croître & de ſe développer juſqu'à ce que ſe touchant, s'entrelaçant, ſe comprimant les uns les autres, & ſe deſſéchant ils donnent enfin lieu à une cicatrice bonne & ſolide.

Ce n'eſt qu'après la déterſion de l'ulcère opérée, que la nature peut remplir ſon but & conduire ſon ouvrage au point de perfection qu'elle veut atteindre. Elle ſeule forme le pus qui tranſude des vaiſſeaux ouverts ; elle ſeule produit & fait croître les mamelons charnus qui s'élévent du fond de l'ulcère ; elle ſeule enfin procure, affermit & conſolide la cicatrice qui doit fermer ce même ulcère : l'homme de l'art ne fait que lui aider & la ſeconder dans certaines circonſtances. D'où il ſuit que les prétendus médicaments Maturatiſs, Suppuratifs, Déterſifs, Sarcotiques, Epulotiques, Porrotiques, n'ont les différentes vertus qu'on leur accorde ſi libéralement, que parce qu'ils écartent & détruiſent les obſtacles qui peuvent s'oppoſer à l'œuvre de la nature ; car par eux-mêmes ils n'ont pas la faculté de faire une ſeule goutte de pus, de produire un ſeul bouton charnu, de former la plus légére cicatrice. Quant au méchaniſme, par lequel toutes ces choſes s'opérent, il nous eſt parfaitement inconnu : les Phiſiologiſtes ont imaginé ſur cet objet un grand nombre de ſyſtêmes, dont aucun ne paroît

encore avoir expliqué ce myſtére d'une maniere ſatisfaiſante.

Je ne parle ici que de l'uſage intérieur des Plantes Déterſives. En traitant de l'application extérieure de ces Plantes, dans la troiſiéme Section de cet Ouvrage, je ferai voir que les Déterſives Topiques ont beaucoup de rapport avec les Plantes Cauſtiques, dont elles ne différent que du plus au moins. Elles en ont, au contraire, fort peu avec les Déterſives deſtinées à l'uſage intérieur ; l'action de ces dernieres étant infiniment plus douce: Quelle différence ne ſe trouve-t-il pas, en effet, entre le Lierre-Terreſtre, la Véronique, le Mille-Pertuis, l'Androſemum, le Camphorata, la Verge-d'or &c, & la Lampſane, la Savoniere, le Troeſne, la Ronce, la Perſicaire, la Renoncule &c. Il n'eſt aucune de ces dernieres Plantes que l'on pût employer intérieurement avec ſûreté, & ſans expoſer le malade à quelque accident grave.

Il eſt une troiſiéme & derniere eſpéce de Plantes Vulnéraires, adoptée par les Auteurs de matiere médicale ; celle des Vulnéraires *Apéritives.* Elles ont pour principale vertu celle de fondre, de détruire les engorgements, les obſtructions qui viennent à la ſuite & aux environs des plaies anciennes, leſquelles ne peuvent ſe fermer, à raiſon de l'obſtacle que préſentent ces mêmes obſtructions : du moins telle eſt l'idée que ces mêmes Auteurs nous en donnent. Or, ces Plantes ſe trouvent répandues dans différentes claſſes, nommément dans celles des Apéritives améres, & des Aromatiques dont j'ai traité ci-devant ; je n'en parle point ici. Nous trouverons les autres dans la claſſe des Diurétiques & des Diaphorétiques.

(2) Malgré les raiſons que donne l'Auteur en faveur du Faltran Suiſſe, je ne ſuis nullement porté à regarder comme ſalutaire, ni comme indifférent l'uſage ſi généralement adopté de ce médicament. Il eſt conſtant que cette préparation eſt un mêlange monſtreux de Plantes très-différentes par leur nature, leurs vertus & leurs propriétés. De l'aveu même de l'Auteur on trouve dans le Faltran des Plantes Aromatiques. J'y ai ſouvent reconnu les feuilles d'Armoiſe, de Chamædris, de Betoine, de différentes eſpéces de Menthe, leſquelles ſont puiſſamment Apéritives, propres à exciter le jeu & l'oſcillation des vaiſſeaux, à pouſſer le ſang par les tuyaux capillaires déchirés, conſéquemment à favoriſer l'hémorragie plûtôt qu'à l'arrêter. En vain aſſure-t'on que leur action eſt ſinguliérement modérée par le grand nombre de Plantes Aſtringentes qui ſe trouvent dans le Faltran, qu'elles ſe modifient & ſe corrigent les unes les autres : il ſera toujours vrai de dire qu'il vaudroit mieux ne pas trouver dans le même médicament des Plantes propres à remplir des indications diamétralement oppoſées. D'ailleurs l'inattention avec laquelle ſe fait la recolte de ces Plantes, par des gens qui ramaſſent indifféremment & ſans choix tout ce qui ſe préſente ſous leur main, doit encore nous mettre en garde contre un pareil mêlange. D'où je conclus qu'il ſeroit plus ſûr de les faire venir ſéparément, afin de pouvoir choiſir celles qui ſont véritablement indiquées dans le cas préſent : & ſi l'on jugeoit à propos de les mêlanger, on le feroit au moins avec connoiſſance de cauſe.

CHAPITRE XIV.

Des Plantes Anti-Vénériennes.

LES Plantes Anti-Vénériennes ſont celles qui détruiſent le virus vérolique.

La Vérole eſt une maladie contagieuſe qui naît d'un commerce impur. Elle ſe manifeſte par des ſymptômes très-variés, très-opiniâtres, & qui ne cédent point à l'efficacité des remédes ordinaires. Les ſymptômes les plus communs ſont la gonorrhée, les bubons, les chancres, les crétes, les fics, les ragades, l'alopécie ou la chûte des poils, les puſtules, les douleurs rhumatiſmales qui fatiguent plus la nuit que le jour, les inſomnies, les exoſtoſes, la carie.

Pluſieurs de ces ſymptômes ſont équivoques; il faut l'aveu du ma-

lade, & dans certains cas, une grande habitude & ſagacité pour connoître cette maladie. Il eſt certain qu'elle doit ſon origine au commerce impur, que c'eſt par la voie des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, que le virus ſe communique & ſe propage.

Pour découvrir l'action des Anti-Vénériennes, il eſt néceſſaire de connoître la nature de ce virus, comment il agit, s'il agit ſur le ſang ou la limphe, quels ſont les vaiſſeaux & les parties ou il fait ſes terribles impreſſions.

Le virus vérolique s'échappe des pores du ſujet vérolé; il a pour véhicule la matiere de la tranſpiration; il pénétre les pores pour s'engorger dans les vaiſſeaux les plus petits du corps humain, ce que l'on ne peut attribuer qu'à la fineſſe & à la petiteſſe infinie des corpuſcules véroliques. Lorſqu'il eſt une fois engagé dans nos vaiſſeaux, il circule impunément avec

le ſang, ſans faire ſur lui aucune impreſſion. L'interſtice des globules ſanguins eſt une voie aſſez large pour loger les particules de ce virus. En effet le ſang des perſonnes qui en ſont infectées eſt vermeil & n'a point changé de condition. Les ſécrétions & les fonctions ſe font à l'ordinaire : on croiroit à l'embonpoint & à la couleur du viſage des vérolés qu'ils n'ont aucune incommodité ; ils n'ont point de fiévre. S'ils ſont attaqués de maladies aiguës ou autres, qui dépendent de la conſtitution du ſang, les ſymptômes de la vérole ne ſont point une obſtacle à leur guériſon ; on en vient à bout par les voies ordinaires, & on ne change point pour cela la nature du virus vénérien, qui reſte dans toute ſa force : enfin ſi on examine la nature des ſymptômes véroliques, on ſe perſuadera encore davantage que c'eſt la limphe qui ſeule eſt altérée : car les dou-

leurs aiguës, que les vérolés sentent, ont pour siége le tissu le plus serré du corps humain, tel que celui des glandes limphatiques, des muscles, des membranes, du périoste : or, c'est du lacis ou du tissu des vaisseaux blancs, qui n'admettent que la limphe la plus ténue, que ces parties sont formées; il faut donc que la limphe ait peine à circuler dans les petits vaisseaux, qu'elle s'y arrête & qu'elle forme des obstructions dans les glandes, qu'elle gêne les fibres musculaires, que par la distension des fibres du périoste, elle cause des douleurs insupportables.

Si cette limphe, ainsi altérée, s'engage dans les vaisseaux qui portent la nourriture au corps de l'os, elle s'y amoncelle & souléve peu-à-peu les différentes lames; plus l'embarras augmente, plus ces lames s'écartent, & à mesure qu'elles s'écartent, la surface des os devient inégale & raboteuse;

l'os augmente de volume & prend un accroiſſement irrégulier : ce que l'on entend par le nom d'éxoſtoſe. Lorſque la limphe s'eſt accumulée juſqu'à un certain point, par ſon ſéjour elle ſe corrompt, les fibres de l'os ſe rompent, la limphe gâtée s'extravaſe, corrode la ſubſtance de l'os & forme la carie.

Les autres ſymptômes dépendent auſſi du mauvais caractère de la limphe. Ce ſont d'autres parties qui prennent un accroiſſement irrégulier, comme les crétes, les porreaux. C'eſt la limphe qui répare les parties qui ont ſouffert ſolution de continuité ; c'eſt elle qui doit fournir le ſuc nourricier qui doit faire pulluler les chairs, conduire les plaies ainſi que les ulcères à cicatrices. Faut-il donc s'étonner ſi les plaies & les ulcères qui arrivent aux perſonnes qui ont la vérole ſont ſi opiniâtres, & ſi la germination des nouvelles

chairs eſt imparfaite ; ſi ces chairs ſont fongeuſes & calleuſes, ſi la cicatrice eſt impoſſible, & ſi les ulcères dégénérent en fiſtules ?

Voyons à préſent ce qui peut altérer la qualité de la limphe, & en quoi conſiſte cette altération. Nous avons dit que les corpuſcules véroliques étoient d'une extrême fineſſe ; ils peuvent donc être entraînés avec la limphe juſque dans les dernieres voies de la circulation ; mais quoique d'une extrême fineſſe, ils s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi ſouples, auſſi fins que les globules limphatiques, pour pouvoir pénétrer aiſément & enfiler les ouvertures des derniers vaiſſeaux limphatiques ; ils s'y arrêtent & interrompent le cours de la limphe ; ils forment autant de digues qui s'oppoſent à ſon paſſage. La limphe abordant continuellement, & ne pouvant forcer les obſtacles, elle diſtent les vaiſſeaux, s'épaiſſit par

ſon ſéjour, les vaiſſeaux voiſins s'engorgent auſſi; l'embarras croît de plus en plus, les ſymptômes ſe multiplient, & différent à raiſon de la grandeur & du ſiége de l'embarras.

Il ſuit de ce que nous venons d'expoſer que, pour détruire le virus vérolique & remédier à ſes déſordres, il faut des médicaments du genre des Apéritifs. Les Plantes Apéritives ordinaires n'ont aucun effet, parce que leurs molécules ſont trop groſſieres pour parvenir juſqu'au ſiége des concrétions véroliques. Elles viennent à bout de lever les obſtructions cauſées par un ſang épais, viſqueux & groſſier; mais les engorgements véroliques ne connoiſſent pas cette cauſe & ſont d'un autre genre; il faut donc des Plantes Apéritives dont les parties ſoient extrêmement fines, très-développées & aſſez dures. Avec ces qualités elles ſeront en état, lorſqu'elles ſeront

diffoutes & mifes en mouvement par la contraction des vaiffeaux, de dégluer la limphe, de pénétrer les dernieres voies de la circulation, de rompre & diffoudre les concrétions véroliques, de lever les embarras & les obftructions des derniers vaiffeaux limphatiques, d'y rétablir la liberté de la circulation, & diffiper ainfi les impreffions du virus vérolique (1).

Les Plantes Anti-Vénériennes ne font pas auffi efficaces que le Mercure. Elles ne réuffiffent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le tems de faire un grand progrès : on peut cependant encore les employer comme des fecours utiles, lorfque le virus vérolique s'eft engagé dans la maffe du fang & que le mal eft invétéré.

Les Plantes Anti-Vénériennes font celles qui fuivent :

Le Saffran,	Le Geniévrier,
Le Bouis,	Le Lichnis, appellé

Behen - Album,	L'Aunée *ou* Enula Campana,
Le Smilax ou Salspareille,	Le Gayac,
L'Agnus Castus,	Le Sassafras,
L'Aigremoine,	La Bardane (2).

NOTES.

(1) En admettant la théorie de l'Auteur sur la nature & l'action du virus vérolique, il ne s'ensuit pas que l'on doive attendre du régne végétal des secours bien efficaces pour guérir la vérole. Nous ne connoissons pas encore de véritables Spécifiques contre cette maladie, parmi les Plantes. Si on excepte les bois vulgairement appellés Sudorifiques, le reste des Végétaux ne paroît être d'aucune efficacité : encore ces bois ne semblent-t-ils d'un usage sûr que dans les accidens primitifs & locaux, tels que la gonorrhée, les chancres, les bubons; lesquels accidents constituent, à la vérité, une maladie vénérienne nouvelle, locale & particuliere, mais ne forment pas ce qu'on appelle la vérole compléte, ancienne & universelle. Il est très-important de bien distinguer ces deux objets dans le traitement des maladies vénériennes; la conduite qu'on doit observer, dans l'un ou l'autre cas, étant absolument différente. D'après cette distinction, je dis que l'usage des bois Sudorifiques peut opérer tout au plus la guérison des accidents vénériens primitifs, mais non celle de la vérole confirmée : sur quoi il est à observer que les bons Praticiens se fient si peu à leur efficacité, même dans le cas d'accidents primitifs, qu'ils employent de préférence le Mercure, soit

en frictions, soit en préparations intérieures. Ce demi-métal est regardé, jusqu'à présent, comme le bon, l'unique & le plus assûré spécifique que l'on puisse opposer à la vérole, tant universelle que particuliere.

La vertu anti-vénérienne, accordée au Mercure, est si généralement connue, si universellement avouée, qu'elle a donné lieu à cette multitude de préparations cachées, de remédes secrets dont on inonde le Public chaque jour, & qui peuvent effectivement guérir la vérole, si le Mercure en fait la base. Le grand inconvénient de ces sortes de préparations, qui toutes se prennent à l'intérieur, est que le Mercure, se trouvant le plus souvent combiné & *falsifié* par un acide minéral, il acquiert une qualité corrosive très-dangereuse pour la poitrine, les entrailles, & fort contraire à l'action des nerfs. De-là la prévention d'un grand nombre de personnes contre toute espéce de remédes Mercuriaux; prévention, la plûpart du tems mal fondée, en ce que ces personnes ne peuvent distinguer les circonstances dans lesquelles ces préparations pourroient être placées avec succès, & qu'elles ignorent la maniere de les employer & les précautions qui doivent précéder ou accompagner leur usage.

Cette crainte du Mercure, assez généralement répandue, a donné naissance, depuis quelques années, à une nouvelle espéce de Charlatans, soit-disant guérisseurs de vérole, qui, prenant une route opposée à celle de leurs prédécesseurs & déclamant tous contre le Mercure, annoncent effrontément au Public une nouvelle classe de remédes préparés avec les seuls végétaux, & dont l'efficacité est assûrée pour opérer la guérison de toute espéce de maladie vénérienne. Que

penser

penser de ces nouveaux Esculapes, & quel jugement doit-on porter de leurs prétendus Spécifiques ? Que ce sont (je tranche le mot) ou des fripons, ou des ignorans : des fripons si leurs remédes contiennent du Mercure, malgré les assurances trompeuses qu'ils donnent au Public ; des ignorans s'ils croient de bonne foi pouvoir guérir la Vérole confirmée avec une ptisanne, une décoction, ou une poudre végétale.

De ce que je viens de dire, il suit 1°. que les Médicaments tirés du seul régne végétal sont des moyens impuissants pour guérir les maladies vénériennes. 2°. Que le Mercure est le seul reméde spécifique qu'on puisse employer avec certitude contre ces mêmes maladies. 3°. Que la meilleure maniere de le mettre en usage est celle de le donner en frictions sous la forme de pomade, & par la méthode de l'extinction. 4. Enfin, que les préparations Chymiques de ce demi-métal, données à l'intérieur, sont suivies d'inconvénients & d'accidents qui les rendent d'un usage fort inférieur à celui des frictions mercurielles.

(2) Des Plantes que l'Auteur vient de nommer, il n'y a que le Gayac, le Sassafras & la Sals-pareille qui soient véritablement sudorifiques, & qui, par cette raison, soient employées dans le traitement des maladies vénériennes : la Bardanne, l'Agnus-Castus, l'Aigremoine n'ayant aucune efficacité, doivent être retranchées de cette classe.



I

CHAPITRE XV.

Des Plantes Anti-Scorbutiques.

LES Plantes Anti-Scorbutiques ſont celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le Scorbut.

Le Scorbut eſt une maladie de laquelle on ne peut donner une définition propre. Les ſymptômes en ſont ſi variés & ſi nombreux, que pour en avoir une idée complette, il eſt néceſſaire de la décrire. Cette maladie eſt commune dans les pays froids, ſur le bord de la Mer, dans les endroits marécageux, ſur les Vaiſſeaux & dans les voyages de long cours. Les Matelots y ſont très-ſujets, à cauſe de l'uſage des mauvais aliments, des viandes ſalées, pourries & gâtées qu'on leur donne, & du mauvais air qu'ils reſpirent. Il paroît

même que c'eſt là la cauſe ordinaire du Scorbut.

La mélancolie, la manie, les affections hyſtériques & hypocondriaques dégénérent quelquefois en affection Scorbutique; les tempéraments cachectiques y ſont plus diſpoſés que d'autres.

Le Scorbut ſe déclare par des peſanteurs, des laſſitudes, des difficultés de reſpirer juſqu'à perdre haleine, au moindre mouvement. Les jambes s'enflent & deviennent tachées : ce ſont des plaques rouges, brunes, jaunes ou violettes. L'haleine eſt puante, la bouche mauvaiſe, les gencives ſe gonflent avec douleur, chaleur & démangeaiſon : au moindre effort, elles répandent un ſang noirâtre; les dents vacillent dans leurs alvéoles; des douleurs vagues ſe font ſentir par tout le corps. La pourriture gagne de plus en plus les gencives; il en exhale une odeur cadavéreuſe; la gangréne s'y déclare, les

dents jauniſſent, enſuite ſe noirciſſent & ſe carient. Il ſurvient quelquefois des hémorragies mortelles du nez, des lévres, du poulmon, ſans qu'il y ait apparence de bleſſure : le ſang ſort quelquefois de la peau même. Des ulcères d'un très-mauvais caractère, qui ne cédent à aucun reméde, qui dégénérent facilement en gangréne, infectent le corps & principalement les jambes. Les douleurs augmentent & ſe réveillent la nuit avec plus de furie; elles attaquent les membres & les articulations; les taches deviennent noires : enfin ſuccéde une fiévre ardente, ou maligne, ou intermittente, ſuivie de vomiſſement, de diarrhée, de dyſſenterie, & de difficulté d'uriner. A ces ſymptômes terribles ſe joignent ou l'hydropiſie ou la phtiſie, des foibleſſes très-fréquentes, & une oppreſſion ſouvent mortelle. Il y a des malades qui ſont attaqués de déjec-

tions ſanguinolentes, de vomiſſements, de convulſions, de paralyſie, de tremblements. On leur trouve, après la mort, le foie, la rate, le pancréas, le meſenterre pourris, conſumés & gangrénés. Enfin, cette maladie eſt très-contagieuſe. Le ſang que l'on tire aux Scorbutiques eſt diſſout, noir, grumelé & groſſier; la partie ſéreuſe eſt d'un goût ſalé & acre.

Des différents ſymptômes du Scorbut & de l'inſpection du ſang des Scorbutiques, on peut inferer que cette maladie dépend de l'épaiſſiſſement & de la groſſiéreté des molécules du ſang, trop dégagées & trop noyées dans une ſéroſité ſalugineuſe, muriatique & acre. En effet, les laſſitudes & les difficultés de reſpirer, les dépôts, les varices, les taches aux jambes, prouvent que le ſang circule avec peine dans les vaiſſeaux capillaires, & qu'il croupit dans les différentes parties où il s'arrête. L'éroſion des

gencives, la carie des os, la puanteur de la salive & de la bouche, les douleurs lancinantes que le malade ressent, les hémorragies, les ulcères malins & rebelles, confirment la qualité que nous assignons à la lymphe. Tous ces symptômes, quelques nombreux & variés qu'ils soient, reconnoissent la même cause (1).

Pour corriger l'état des fluides dans le Scorbut, il faut atténuer la partie grossiere du sang, lever les embarras, donner plus de liaison à ses principes, & procurer un mêlange plus exact de ses parties; il faut aussi adoucir l'acreté de la lymphe salée.

Les Plantes que l'expérience a fait connoître spécifiques pour le Scorbut, remplissent effectivement les vues que l'on se propose. Les unes sont diurétiques chaudes, très-apéritives, d'un goût piquant & amer; les autres sont d'un goût aigrelet & acide; quelques-unes

enfin ſont aſtringentes & balſamiques. Les Anti-Scorbutiques chaudes ſont en état de diviſer les molécules groſſieres du ſang, de lever les embarras des viſcères, & de rétablir la liberté de la circulation, en procurant une ſécrétion d'urine conſidérable; il ſe fait, pour ainſi dire, une leſſive du ſang. Les ſels modifiés par l'action des parties médicamenteuſes de ces Plantes, ſe laiſſent entraîner dans la ſéroſité du ſang & enfilent les vaiſſeaux des reins. C'eſt cette propriété qui les fait regarder comme capables de purifier le ſang; & ſouvent, ſous cette indication vague, ſont-elles miſes en uſage (2).

Les Anti-Scorbutiques d'un goût aigrelet & acide rapprochent les principes du ſang trop dégagés, donnent lieu au mêlange plus exact des ces parties, & plus de reſſort aux ſolides qui ſont affoiblis (3).

Enfin les Aſtringentes Balſami-

ques corrigent les impreſſions que la lymphe ſalugineuſe & acre a pu faire, en adouciſſant ce qui ſeroit reſté de ſels développés & en état de nuire; elles donnent auſſi aux fluides une conſiſtence plus uniforme.

Le choix, le mêlange, la qualité des Anti-Scorbutiques ſeront indiqués par la nature des ſymptômes du Scorbut.

Les Plantes Anti-Scorbutiques ſont celles qui ſuivent :

Le Cochlearia,	La Moutarde,
Le Creſſon de Fontaine,	Le Paſtel ou *Iſatis.*
Le Creſſon des Jardins,	Les Sommités de Pin,
La Capucine,	De Sapin.
Le Becabunga,	Les fruits de Citron,
La Berle,	D'Orange,
Le Menianthe,	De Limon,
La Nummulaire,	De Grenades,
L'Herbe de Ste. Barbe,	De Bigarade.
La Fumeterre,	L'Ozeille,
La Pimprenelle,	Les ſemences d'Ancolie ou *Aquilegia.*
La Paſſerage,	

NOTES.

(1) L'Auteur, d'après ce qu'il vient de dire, paroît confondre les deux efpéces de Scorbut; favoir, l'acide & l'alkalin : le célébre *Boerrhaave* eft tombé dans la même erreur. On ne fauroit cependant nier que cette maladie ne fe préfente fous deux afpects bien différents, relativement aux caufes qui le produifent, à la nature des fymptômes qui fe manifeftent, ainfi qu'à la méthode curative qu'on eft obligé de mettre en ufage. De cette différence eft venue la diftinction, bien fondée, du Scorbut en Scorbut *froid* ou Scorbut *de terre*, & en Scorbut *chaud* ou Scorbut *de mer*; lefquels forment deux maladies de nature abfolument différente, quoique portant le même nom. Il eft aifé de s'en convaincre, fi on veut admettre comme juftes les réflexions fuivantes.

1°. Le Scorbut froid régne endémiquement dans les climats Septentrionaux, tels que le Groënland, la Laponie, la Siberie, la Norwege, la Suéde, le Dannemarck, le Nord de l'Allemagne : on le voit encore dans les grandes Villes, telles que Paris & Londres, parmi les gens du peuple & fpécialement dans nos Hôpitaux. Le Scorbut chaud eft au contraire le partage des Matelots, des gens de Mer qui voyagent dans les parages brûlants de la Zone Torride, qui, allant aux Indes Orientales, font obligés de paffer deux fois fous l'Equateur, & de tenir la Mer pendant l'efpace de plufieurs mois.

2°. Le Scorbut froid ou acide eft caractérifé

par les ſignes les moins équivoques d'épaiſſiſſement & de ſtagnation des liqueurs ; tels ſont les engorgements des viſcères du bas-ventre, les douleurs muſculaires, les taches éparſes ſur différentes parties du corps, la tuméfaction du foie & de la rate, les laſſitudes ſpontanées, la pâleur du viſage, la bouffiſſure univerſelle, les différentes eſpéces d'hydropiſies, &c. On voit, au contraire, dans le Scorbut chaud ou alkalin, les marques les plus certaines d'une acrimonie & d'une diſſolution générales ; telles ſont, les hémorragies fréquentes, la démangeaiſon habituelle de la peau, la chaleur augmentée, les boutons, galles, dartres & autres vices cutanés, la corroſion des gencives, la pourriture & la puanteur de la bouche, les ulcères d'un mauvais genre, les déjections ſanglantes, les douleurs rongeantes & dilacérantes des viſcères du bas-ventre, leur corruption, la prompte liquéfaction du ſang tiré des veines, &c.

3°. Les cauſes qui produiſent l'une & l'autre eſpéce de Scorbut ſont elles-mêmes de différente nature. Dans le Scorbut froid, ce ſont la foibleſſe & la délicateſſe du tempérament, le peu d'activité du ſujet, l'atonie & le relâchement des fibres, l'oiſiveté, la mélancolie, l'uſage des aliments groſſiers, viſqueux & de difficile digeſtion, celui des ſubſtances farineuſes qui n'ont pas fermenté, des végétaux qui s'aigriſſent aiſément & donnent lieu à la conſtitution acide des liqueurs, l'habitation humide & relâchante des rivieres, des marais, des lacs, des forêts, des côtes de la mer, des lieux bas & aquatiques, &c. Les cauſes du Scorbut chaud ſont, au contraire, la force exceſſive du tempérament, l'exercice violent & long-tems continué,

les inquiétudes & la contention d'efprit, l'acrimonie des humeurs, la tenfion & la rigidité des fibres, les maladies cutanées répercutées, l'abus des liqueurs fortes, l'ufage habituel des viandes faifandées, des oifeaux aquatiques, des chairs falées, épicées, du poiffon fumé, des Plantes cruciferes; l'abus des médicaments acres, aromatiques, qui difpofent les humeurs à l'alkalefcence, les voyages maritimes de long cours, & dans les climats chauds où nos liqueurs tournent à la putridité, &c.

4°. Enfin, la nature diamétralement oppofée des Médicaments qui ont la propriété de détruire l'un & l'autre Scorbut, démontre complétement la différence de ces deux maladies. Dans le Scorbut chaud ou Scorbut de Mer, on recommande l'ufage des acides végétaux comme fpécifique : tel eft le fuc que fourniffent le Limon, le Citron, la Bigarade, l'Orange, la Grenade, le Cédra, l'Epine-vinette, l'Ozeille, &c. Tel eft fur-tout le vinaigre dont on a grand foin d'approvifionner les Vaiffeaux deftinés à faire des voyages de long cours. La liqueur acide, contenue dans ces fubftances, agit en rapprochant les principes du fang trop dégagés & trop exaltés, en lui rendant fa confiftence naturelle, en diminuant fon mouvement défordonné, en fe combinant avec l'alkali volatil actuellement développé, comme étant le produit de la putréfaction des humeurs, conféquemment en prévenant leur entiere diffolution. Dans le Scorbut froid ou Scorbut de terre, on a recours, au contraire, à l'ufage des Plantes acres, chaudes, ftimulantes, puiffamment apéritives, abondantes en un principe actif, capable de pénétrer & de s'infinuer dans les derniers replis du fyftème vafculaire, de fondre &

d'atténuer les liqueurs épaiſſies, auquel on a donné le nom d'*alkali volatil* : ce principe ſe trouve abondamment dans les Plantes vulgairement appellées *Anti-Scorbutiques* ou Plantes *Cruciferes*.

Telles ſont les principales différences qui ſe trouvent entre les deux eſpéces de Scorbut que je viens de décrire : ſur quoi il eſt à obſerver, 1°. que le Scorbut froid ou acide eſt fort commun parmi les gens du peuple dans les grandes Villes, & chez le payſan à la Campagne, à cauſe de l'extrême miſere qu'ils ſouffrent, des mauvais aliments dont ils ſe nourriſſent & de l'étroiteſſe des logements malſains qu'ils habitent : il n'eſt pas rare de voir chez le peuple une famille de huit ou dix perſonnes loger dans une chambre peu ſpatieuſe & nullement airée : 2°. que le Scorbut chaud ou alkalin, quoiqu'il ſoit le partage ordinaire des gens de Mer, a cependant lieu chez les perſonnes riches des Villes opulentes, leſquelles ſe nourriſſent de ſucs & d'extraits de viandes, d'eſſence de jambon, de gibiers faiſandés, de mets fortement épicés, en un mot, d'aliments propres à faire contracter aux humeurs l'acrimonie alkaline, & la diſſolution qui en eſt la ſuite : 3°. que le Scorbut froid, après avoir duré un certain tems, dégénere naturellement en Scorbut chaud ; par la raiſon que nos humeurs, & particulierement le ſang, ne peuvent être long-tems arrêtées & demeurer en ſtagnation, ſans ſe décompoſer, ſans ſe pourrir, ſans devenir alkaleſcentes, & ſe fondre : d'où il ſuit que nous devons trouver, dans nos Hôpitaux, les deux eſpéces de Scorbut, l'acide & l'alkalin ; le dernier étant une ſuite preſque inévitable du premier, quand celui-ci n'a pas été traité dans le tems convenable.

Il eſt des Médecins qui ont admis une troiſiéme eſpéce de Scorbut ; ſavoir, le Scorbut *muriatique*, ou ſalé. Il dépend, ſelon eux, de la ſurabondance des ſels *neutres* ou ſels ſalés dans la maſſe des humeurs, & tient un milieu entre le Scorbut acide & l'alkalin. Cette nouvelle eſpéce de Scorbut exiſte-t-elle réellement ? je n'oſerois l'aſſurer. Il me ſemble qu'elle rentre tout ſimplement dans la claſſe des maladies d'acrimonie ordinaire, leſquelles demandent le ſeul uſage des évacuans diaphorétiques & diurétiques, des délayans, des adouciſſans, ſans être obligé d'avoir recours aux médicamens ſpécifiques. D'ailleurs, ce prétendu Scorbut muriatique paroît avoir une grande analogie avec le Scorbut acide ; ce qui me détermine à le rejetter & à n'admettre que les deux eſpéces précédentes, leſquelles ſont bien véritablement diſtinguées.

C'eſt pour n'avoir pas connu ces deux eſpéces de maladies que les Auteurs de matiere médicale ſe ſont trouvés embarraſſés lorſqu'ils ont voulu faire la diſtribution des Plantes Anti-Scorbutiques ; & c'eſt par cette raiſon qu'ils ont placé indiſtinctement les Plantes Acidules à côté des Plantes Alkalines ; erreur dans laquelle notre Auteur eſt tombé lui-même. Ils avoient obſervé que les unes & les autres guériſſoient le Scorbut ; mais il n'avoient pas diſtingué dans quelle eſpéce de Scorbut convenoit l'un ou l'autre genre de Plantes. Il étoit par conſéquent à craindre qu'on ne confondît ces objets, & qu'on ne preſcrivît dans le Scorbut chaud, par exemple, l'uſage des Plantes Cruciferes au lieu des Plantes Acidules. On eut augmenté le mal, puiſqu'on auroit ajoûté à l'alkali volatil, déjà développé dans nos liqueurs, un ſel de

même nature, qui se trouve tout formé dans les Plantes Cruciferes. Le même inconvénient eut existé pour le Scorbut froid, si on eut employé les Plantes Acidules au lieu des Plantes Alkalines. Enfin, de cette confusion résultoit une autre erreur qui, même aujourd'hui, a fréquemment lieu dans la pratique des jeunes Médecins, lesquels ne sachant distinguer ni les espéces de Scorbut, ni celles des Plantes Anti-Scorbutiques, mêlent indifféremment les Acidules avec les Alkalines, & forment par ce mélange monstrueux des Sels neutres Ammoniacaux, qui ne sont plus propres à remplir les indications que présente l'une ou l'autre espéce de maladie existante.

De tout ce que je viens de dire, il est aisé de sentir pourquoi le même reméde qui est salutaire dans une espéce de Scorbut, devient dangereux & même mortel dans l'espéce contraire, & comment on doit, dans le traitement de cette maladie, moins s'occuper de son nom, que de la nature particuliere des différentes espéces, afin de les combattre par les médicaments convenables.

(2) Par le mot de Plantes Anti-Scorbutiques *chaudes*, l'Auteur entend parler de Anti-Scorbutiques proprement dites, ou Plantes *Alkalines*, lesquelles forment un ordre ou classe naturelle, à raison des caractères de ressemblance qu'elles ont entr'elles. Ainsi de même que les Botanistes ont rassemblé les Plantes Labiées, les Ombelliferes, les Malvacées, &c. pour en faire des classes particulieres, ils ont rapproché les Plantes Anti-Scorbutiques chaudes pour en former une classe naturelle, connue sous le nom de Cruciferes de *Tournefort*, de Siliqueuses de *Ray*, de Tétradynamies de *Lineus*.

Ces Plantes ont en effet des caractères de ressemblance si frappants, des rapports si immédiats & si sensibles, qu'il n'a pas été possible de les séparer. Toutes se ressemblent par les parties sexuelles, par leur port extérieur, par leurs propriétés & leurs vertus médicales, par les produits que fournit leur analyse, par la maniere de les employer, par leur saveur acre & piquante, leur odeur vive & pénétrante, dûe à un principe actif & particulier à la seule classe des Plantes Cruciferes. Ce principe est l'*alkali volatil* qui se trouve tout formé dans la Plante; puisqu'il suffit d'en froisser les feuilles pour le faire exhâler, & que dans la distillation il s'éléve au plus léger degré de feu & avant toute autre substance. Ce caractère singulier, qui leur a fait donner par quelques Chymistes le nom de Plantes *Animales*, prouve que l'alkali volatil n'est pas toujours le produit de la fermentation putride, ni celui du feu; mais qu'on le trouve tout fait dans la nature. Ces mêmes Plantes ont une autre propriété bien plus singuliere, qui les rapproche encore du régne animal; c'est celle de donner du phosphore lorsqu'elles sont poussées par la derniere violence du feu dans les vaisseaux fermés.

C'est à l'alkali volatil, contenu dans les Plantes Cruciferes, que sont dûes leurs vertus stimulantes, toniques, atténuantes, incisives, échauffantes. A raison de ces propriétés elles conviennent non-seulement dans le Scorbut froid, mais encore dans les différentes obstructions sanguines des viscères du bas-ventre, dans la cachexie, l'oëdeme, l'hydropisie, l'atonie, le relâchement & la paralysie des fibres nerveuses. A l'extérieur, elles sont résolutives, fondantes, détersives, &c. Leur usage trop

long-tems continué échauffe, desféche, dispose les premieres voies à l'inflammation, fond, dissout les humeurs, les fait tomber dans la colliquation, conséquemment produit la seconde espéce de Scorbut ou Scorbut alkalin : ainsi, elles ne conviennent pas dans les cas d'irritation, de phlogose, d'amaigrissement, de marasme, de maladie de poitrine, d'hémorragies, de plhetore sanguine, de fonte & de dissolution des liqueurs.

(3) Les Plantes Acidules, que l'Auteur rapporte ici à titre d'Anti-Scorbutiques, le sont effectivement; mais dans le sens que j'ai déterminé plus haut. C'est dans le Scorbut chaud ou alkalin qu'elles conviennent, & non dans le Scorbut froid ou acide. Leur usage seroit contraire & dangereux dans cette derniere espéce de maladie : je ne répéterai pas les raisons que j'en ai données dans la note (1) de ce Chapitre. Leur efficacité est telle dans le Scorbut de mer, que l'on a vû, plus d'une fois, tout un équipage de vaisseau attaqué de cette maladie, & presque mourant, guérir comme par miracle dès qu'il touchoit un rivage sur lequel se trouvoit des fruits ou des Plantes Acidules. On trouve dans les descriptions de voyages maritimes un grand nombre d'exemples de semblables guérisons, & notamment dans l'ouvrage du Lord *Anson*



CHAPITRE XVI.

Des Plantes Anti-Epileptiques.

LES Plantes Anti-Epileptiques sont celles que l'on employe préférablement dans les maladies Convulsives & Epileptiques. La convulsion est la contraction constante & involontaire d'une partie, & le mouvement convulsif est la fléxion & l'extension successives de cette même partie.

L'Epilepsie est une maladie qui a des retours périodiques & des rechûtes. Celui qui en est attaqué tombe tout-à-coup sans mouvement ni connoissance, avec une ou plusieurs parties de son corps en convulsion, ou agitées de mouvements convulsifs ; la mâchoire inférieure est spécialement celle où l'on remarque plus de mouvement. Pendant ce tems, le pouls

& la respiration se soutiennent. Ces affections reconnoissent pour cause une distribution inégale des esprits animaux, ou ce qui revient au même, une tension irréguliere des fibres nerveuses & musculaires; laquelle tension dépend d'une compression inégale sur la substance médullaire du cerveau & sur l'origine des nerfs. Les sources de ce dérangement sont infinies & se tirent du mauvais état des solides & des fluides.

Tout ce qu'on peut attendre des Anti-Epileptiques, c'est de corriger l'état des fluides qui se portent au cerveau, de diminuer la viscosité & la grossiereté des parties du sang & de la lymphe, de lever les embarras du cerveau, d'altérer & de changer la mauvaise qualité du chyle, qui, par son mêlange avec le sang, pourroit engorger le cerveau, & par-là occasionner des rechûtes fréquentes d'Epilepsie.

Les Plantes Anti-Epileptiques n'ont pas toujours un heureux ſuccès dans les maladies convulſives, parce qu'on les applique indifféremment dans toutes les maladies de quelque conſéquence qu'elles ſoient. Elles ne ſauroient cependant remédier à des cauſes ſouvent oppoſées, ni lever des obſtacles inſurmontables & au-deſſus de tout ſecours humain : il ne faut donc les appliquer que dans les cas d'Epilepſie ou de convulſion entretenue par l'état du ſang, qui cauſe ce qu'on appelle ordinairement *vapeurs hyſtériques* ou *hypocondriaques*, lorſqu'on a lieu de ſoupçonner le défaut de fluidité des humeurs. Si on ne demande de ces Plantes que de remédier aux Épilepſies qui dépendent de ces cauſes, & d'éloigner le paroxiſme que la quantité & la qualité des humeurs peuvent rendre plus fréquent, on en tirera les avantages que les Praticiens en ont

tiré de tout tems & en tirent encore aujourd'hui. Il ne s'agit donc que de les employer à propos, & dans les circonſtances que nous avons indiquées.

On ſait bien que les Anti-Epileptiques ne peuvent changer la mauvaiſe conformation du crâne, des enveloppes du cerveau & du cerveau même; réformer des vaiſſeaux variqueux, ramollir des vaiſſeaux oſſifiés; relever des parties du crâne enfoncées, emporter des eſquilles d'os ou des éminences pointues qui s'élévent à l'intérieur du crâne, ni prévenir les ſuites fâcheuſes de ſa fracture. Elles ne conviennent pas non plus quand ces maladies ſont ſoutenues & entretenues par la plhétore & la raréfaction du ſang, par l'excès du boire & du manger, par l'uſage immodéré des femmes. On ne peut pas compter de guérir par leur moyen les Epilepſies héréditaires, & celles qui ſont trop invétérées.

Les Plantes Anti-Epileptiques sont ;

L'Apparine,
Le Muguet,
La Digitale,
La Pivoine,
L'Orval,
Le Caille-Lait, blanc & jaune,
Le Dictame blanc, ou Fraxinelle,
La grande & petite Valeriane,
Le Guy de Chêne,
La Mâche,
Le Tilleul,
La Croisette.
La Fleur d'Orange.

NOTES.

(1) La Convulsion est un accident qui accompagne un grand nombre de maladies, & qui dépend ordinairement du spasme considérable, de l'excessive tension & de la grande irritabilité des fibres nerveuses. De cette définition il suit que les Plantes Anti-Convulsives, prises en général, & conséquemment les Anti-Epileptiques dont l'Auteur traite dans ce Chapitre, ne sont à proprement parler que les Plantes *Anti-Spasmodiques.* Considérées sous ce point de vue, les Anti-Epileptiques sont des Plantes qui diminuent, qui calment le mouvement irrégulier des esprits animaux, qui le rendent plus lent, plus égal & mieux ordonné. Elles forment donc une classe de médicaments bien opposée à celle des Plantes Aromatiques, avec lesquelles les Anti-Spasmodiques se trouvent le plus souvent confondues par les Auteurs qui ont écrit sur la matiere médicale. J'ai traité

cet objet précédemment en parlant des Plantes Aromatiques ou Plantes *Labiées* ; ainsi je n'y reviendrai pas.

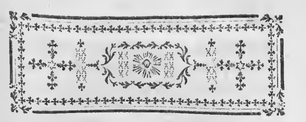
La Convulsion est presque toujours le symptôme d'une maladie préexistante : je doute même qu'il y ait des convulsions qu'on puisse regarder comme véritablement *essentielles*, sans en excepter l'Epilepsie, les convulsions hystériques, le tetanos, &c. Je crois m'être apperçu que l'on regardoit la convulsion comme essentielle toutes les fois qu'on ne pouvoit en découvrir la véritable cause ; ce qui n'arrive que trop souvent. De-là il suivroit que la distinction des convulsions en *essentielles* & en *symptômatiques* est futile & ne peut être admise. Il faut l'avouer, cette matiere est encore environnée des plus épaisses ténébres ; nous ne connoissons rien sur ce qu'on appelle affections *nerveuses*, maladies *convulsives*. Eh ! comment connoîtrions-nous quelque chose sur ces objets ? nous ignorons encore si les nerfs sont des cordons solides ou des tuyaux creux ; s'ils charient un fluide subtil, ou s'ils ne sont que des cordes vibratiles ; nous ne connoissons ni la structure du viscère pulpeux dont ils tirent leur origine, ni les usages des différentes parties de ce viscère : nous ignorons absolument quelle est la derniere distribution des nerfs, & comment ils se terminent dans le tissu de nos organes. En admettant un fluide dans leur cavité, nous ne connoissons ni sa nature, ni ses propriétés, ni ses usages, ni ses altérations ; enfin l'ouverture des cadavres de gens morts dans les plus fortes convulsions ne nous présente, le plus souvent, aucun signe du plus léger dérangement organique auquel on puisse rapporter la cause de la convulsion. Ces sortes de cas ne sont malheureusement que

trop fréquents dans la pratique de Médecine : je puis assurer, avec vérité, que sur un grand nombre d'enfants morts de convulsions, & dont j'ai ouvert les cadavres, je n'ai jamais pû découvrir la cause qui avoit donné lieu à cet accident, lorsqu'il n'a été produit ni par la présence des vers dans le canal intestinal, ni par la sortie des dents.

Si la convulsion n'est qu'un symptôme de maladie, il suit que pour la faire cesser entierement & sans retour, il faut guérir la maladie qui la produit. Ainsi il n'y auroit pas de Plantes proprement dites *Anti-Convulsives*, à moins qu'on ne leur accordât cette vertu en tant qu'elles calment le symptôme, abstraction faite de la cause. Or, même dans ce cas, le méchanisme de leur action est fort obscur : on voit des Plantes qui, ayant des propriétés fort opposées, produisent cependant le même effet, celui de calmer la fougue & le cours irrégulier de l'esprit animal, en admettant pour un moment l'existence de ce fluide. Le Saffran, par exemple, est une Plante Aromatique qui, par son odeur vive & pénétrante, sembleroit devoir irriter & titiller les fibres nerveuses, qui paroîtroit plutôt exciter le spasme des solides que le calmer, qui cependant le modére & le fait tomber. Le *Gallium* ou Caille-Lait, est une Plante d'une autre nature, qui contient un acide surabondant, quoiqu'il ne soit pas développé, & qui est de même un Anti-Spasmodique éprouvé. Voilà deux Plantes qui, en produisant le même effet, n'agissent certainement pas de la même maniere & par les mêmes principes : si la premiere agit comme aromatique, la seconde ne le fait sûrement pas. Peut-on présumer que les Anti-Spasmodiques produisent

leurs effets à titre de Plantes apéritives, en désobstruant & dissipant l'engorgement des nerfs? Engorgement qui doit nécessairement causer de grandes irrégularités dans le cours de l'esprit animal, & dans les fonctions du cerveau. Ou bien il y auroit-il de l'analogie entre l'action des Anti-Spasmodiques & celle des Narcotiques? Les premieres seroient-elles en petit & à la longue ce que les secondes produisent en grand & sur le champ? Enfin, les Plantes Anti-Spasmodiques n'agiroient-elles qu'en humectant, en relâchant, en détendant le tissu des solides, & ne seroient-elles, en conséquence, que de simples émolliens, de simples relâchans? Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de répondre à ces différentes questions; il vaut beaucoup mieux avouer notre ignorance à cet égard; ignorance toujours fondée sur celle où nous sommes relativement à la nature, à l'action & à l'influence des nerfs dans l'exercice de nos fonctions. L'Anatomie peut seule nous fournir des lumieres sur ces objets. Malheureusement nos yeux, armés des meilleurs microscopes, ne nous sont plus d'aucun secours lorsque nous nous obstinons à pousser la dissection des nerfs, soit jusqu'à leur origine, soit jusque dans leurs dernieres distributions; & plus malheureusement encore, il y a beaucoup d'apparence que nous n'en saurons jamais davantage.





TRAITÉ DE L'USAGE ET DES VERTUS DES PLANTES.

SECTION SECONDE. *DES ÉVACUANTES.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Plantes Évacuantes en général.

L'ACTION des Plantes Altérantes ne se borne pas toujours à changer simplement les mauvaises

diſpoſitions des ſolides & des fluides du corps humain. Elles deviennent quelquefois évacuantes. De même les Evacuantes du ſecours deſquelles on doit naturellement eſpérer de procurer quelques évacuations, ſont quelquefois ſimplement altérantes ; ce qui ne doit pas être imputé à l'infidélité de ces Plantes, mais aux circonſtances dans leſquelles on les employe, & quelquefois à la doſe qu'on les donne.

Les Evacuantes ſeront ſimplement altérantes, ou parce que leur action ſera inſuffiſante, ou parce qu'elle ſera trop violente pour produire l'effet qu'on ſe propoſe. Par exemple, un purgatif à petite doſe ne purgera pas. Il animera ſeulement & fera raréfier le ſang, parce qu'il dégagera la ſéroſité. Il peut ainſi devenir ſudorifique.

Lorſqu'on le donnera à trop forte doſe, il augmentera par ſon irritation la tenſion des fibres, au

point d'enflammer les membranes de l'estomach & des intestins : on conçoit pour lors que l'évacuation sera impossible, puisque les fibres sont dans un état de rigidité qui ne leur permet de faire aucune sécrétion.

Il ne suffit pas pour produire une évacuation que les fluides soient décomposés, que l'humeur de la sécrétion soit dégagée, il faut encore augmenter la force qui chasse cette humeur dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires. Or les Evacuantes agiront dans certains cas pour altérer les fluides & n'avoir pas assez de force pour réveiller la contraction des solides autant qu'il est nécessaire pour rendre une évacuation sensible.

Pour procurer une évacuation quelconque, il faut être certain que la matiere de cette sécrétion ne manque pas absolument, mais qu'elle est retenue dans le sang. Il s'agit de la dégager & de lever

les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa filtration : autre circonſtance à laquelle on doit avoir égard pour ne pas ſe tromper ſur l'effet des Evacuants ; car un reméde peut ſouvent produire des effets apparents fort différents, quoique ſon effet intérieur ſoit toujours le même, & que la méchanique par laquelle il agit ſoit conſtante. Les Apéritifs diviſent & altérent conſtamment les humeurs ; les Narcotiques raréfient le ſang & cauſent une ſtupeur ſur les nerfs ; les vomitifs & les purgatifs produiſent une irritation ſur l'eſtomach & les inteſtins pour faire contracter leurs fibres ; les Sudorifiques agitent la maſſe du ſang, dégagent la ſéroſité, diviſent & altérent la lymphe ; les Diurétiques produiſent le même effet, & diſſolvent les ſels lixiviels du ſang ; ainſi des autres. Si l'effet apparent ne ſuit pas le mouvement intérieur, ce n'eſt pas au reméde, mais aux circonſtances où

ſe trouve le corps qu'on doit l'attribuer.

L'action des Evacuantes dépendra, comme celle des Altérantes, de la figure, de la maſſe, de la peſanteur, & du mouvement de leurs parties. Elle differra de celle des Altérantes en ce qu'elle ſera plus vive & de plus longue durée : leurs principaux effets ſont de dégager puiſſamment la matiere des ſécrétions, de donner beaucoup de branle aux ſolides, d'augmenter la vîteſſe du ſang & par conſéquent les ſécrétions, & par une ſuite néceſſaire les excrétions, ou ce qui eſt la même choſe les évacuations; enfin de lever les obſtacles qui s'oppoſent à la filtration de ces mêmes humeurs.

Si nous n'avons pas recours aux principes chimiques qu'on peut retirer des Plantes pour en expliquer les vertus, voici les raiſons ſur leſquelles nous ſommes fondés.

1.° C'eſt qu'il n'eſt pas prouvé

qu'ils y ſoient contenus tels que le feu nous les préſente, & qu'il paroît au contraire que cette eſpéce d'analyſe les décompoſe, & les altére de maniere à leur donner des propriétés qu'ils n'avoient pas dans la Plante (1).

2.° C'eſt qu'il eſt juſte qu'il ſe faſſe dans le corps humain une décompoſition & une réſolution des principes du mixte pour qu'il y opére différents changements. Car ſon effet eſt méchanique ; il ne s'agit que de donner plus ou moins de branle aux ſolides, de rallier ou de diviſer les molécules des fluides. Or il ſeroit ridicule qu'il n'y eût que les ſels & les ſoufres qui en fuſſent ſeuls capables, puiſqu'il ſuffit pour cela que les parties du médicament ſoient ſimplement matérielles, & que d'ailleurs les ſels eux-mêmes n'agiſſent pas en tant qu'ils ſont ſels, mais comme corps & à raiſon de leur mouvement.

3.° L'effet que l'on attribue à

l'action des ſels contenus dans les médicamens peut être produit, & l'eſt en effet par l'application d'un corps dont le ſel ne peut être ſoupçonné l'auteur. Par exemple, l'irritation excitée pendant un certain tems avec la barbe d'une plume ſur la membrane pituitaire, excite un flux de mucus, le vomiſſement, la ſueur, la ſécrétion de l'urine, des excrémens, produit même des convulſions. Les parties des médicamens ſans être ſels, ne peuvent-elles pas, par leur dureté & l'irrégularité de leurs ſurfaces, produire des effets ſemblables?

4.° Quand on conviendroit que les principes du mixte ſont tels que la chimie la plus induſtrieuſe nous les préſente, on n'en conclura rien de poſitif ſur l'effet du mixte: car le ſel que l'on tire du ſéné ne purge pas à la doſe de ce qu'il eſt contenu dans le ſéné. Il y a plus, tous les principes du ſéné remêlés enſemble ne purgeront pas à la

même dose que l'on donne le séné.

5.° Le sel simplement sel ne peut pas produire tous les différens effets que l'on remarque dans l'application des médicamens. On en convient, mais on dit qu'il est différemment modifié ; en quoi consiste cette modification ? si ce n'est que les molécules, qui résultent de ce mêlange des principes, présentent des surfaces différentes, & qu'elles n'aient plus le poids, la masse, les qualités du soufre (2) & du sel, de la terre & de l'eau en particulier ; mais de tous ces principes réunis, pour lors la molécule saline n'agit point uniquement comme sel, mais comme participant des propriétés de tous les autres principes.

6.° Il ne convient nullement d'expliquer des effets cachés par des voies encore plus obscures ; or, il est certain que la différente combinaison des principes chimiques dans les différens individus

des Plantes eſt encore très-peu connue, malgré les différentes tentatives que l'on a faites pour la découvrir. Enfin cette combinaiſon, qui peut monter à l'infini, nous étonne, mais ne nous éclaire pas.

Nous nous en tiendrons donc à l'obſervation des phénomenes & des changemens qui ſuivent l'uſage des médicamens pour établir la maniere dont ils opérent ; & comme ce ne peut être que ſelon les loix de la méchanique, nous y aurons recours & nous ſerons diſpenſés de remonter juſqu'à la compoſition intrinſéque de chaque partie d'un médicament; recherche d'ailleurs inutile, plus ſpéculative que pratique, & qui pourroit même jetter dans des erreurs préjudiciables.

NOTES.

(1) Le reproche que l'auteur fait à la chimie d'altérer & de dénaturer les ſubſtances contenues dans les Plantes en les analyſant, lui a été fait

plus d'une fois. Il est donc juste de l'en disculper, & de prouver que la chimie peut extraire d'un corps quelconque, d'une Plante, par exemple, les différentes substances qui la composent, qu'elle peut les en séparer dans toute leur intégrité, & sans leur avoir fait subir le plus léger degré d'altération. Les preuves que je vais donner ne sont pas du genre des démonstrations raisonnées : l'expérience seule me les fournira.

Les Chimistes ont distingué deux sortes d'Analyses. La premiere se nomme *Dyacrisis* ou Analyse par *décomposition ;* on appelle la seconde *Syncrisis* ou Analyse par *combinaison*. La premiere a lieu lorsqu'on examine un corps en l'exposant à toute l'action du feu dans les vaisseaux distillatoires : dans la seconde espéce d'Analyse, l'examen de ce même corps se fait sans le secours du feu, mais par la voie des combinaisons.

L'Analyse par décomposition peut mériter les reproches que l'on a fait à la chimie, de ne pouvoir séparer les différentes substances d'une Plante sans en altérer quelques-unes, & même sans en former de nouvelles. Il faut en convenir, dès que le degré de chaleur, auquel est exposé un végétal dans les vaisseaux fermés, passe celui de l'eau bouillante, tout s'altére, tout se décompose, tout change de nature. Les principes secondaires de la Plante qu'on desiroit obtenir, se recombinent diversement les uns avec les autres, ou même se décomposent en partie, se réduisent en principes primitifs, qui, formant de nouvelles unions dans la cavité des vaisseaux, donnent naissance à de nouvelles combinaisons, & à de nouveaux corps qui n'existoient pas dans la Plante. C'est à de pareilles altérations qu'est dûe la formation des acides huileux, des huiles empyreumatiques, des alkalis volatils, des alkalis

fixes, &c. qu'on obtient de presque toutes les Plantes. J'en excepte la famille des cruciferes, dans laquelle l'alkali volatil est tout formé.

Ces inconvéniens firent imaginer aux Chimistes d'autres moyens d'analyser les Plantes sans les exposer à la torture du feu. Ces moyens consistent à présenter à la Plante, brisée ou non brisée, des *agens* de diverse nature, capables de se charger des différentes substances qui la composent; & cela sans altérer ces mêmes substances: de là nâquit l'analyse par voie de *combinaison;* c'est-à-dire, cette espéce d'analyse dans laquelle une liqueur *dissolvante*, & de telle ou telle nature, se charge des principes salins, huileux, savoneux, résineux, &c. dans lesquels consistent les vertus & propriétés des Plantes. C'est ainsi, par exemple, que la vertu purgative de la racine de Jalap dépend de la présence & de l'action d'une partie *résineuse* qui entre dans sa composition, conjointement avec une autre partie *extractive:* cette derniere n'est pas purgative comme la résine, mais elle jouit d'autres propriétés & facultés.

Il est essentiel de ne pas confondre ces différentes substances avec le tissu, le parenchime, la partie fibreuse & solide de la Plante. Cette derniere partie est, pour ainsi dire, le canevas, la charpente, le squelette du végétal, mais elle n'est pas le végétal. Elle n'a aucune vertu, aucune propriété: aussi ce n'est pas elle que le Médecin demande au Chimiste-pharmacien; il cherche au contraire à s'en débarrasser, afin de rapprocher sous un moindre volume les parties vraiement actives de la Plante & d'en augmenter l'efficacité. Il est donc question de savoir si la Chimie peut extraire & séparer ces mêmes substances dans toute leur intégrité, & sans leur faire subir la

plus légere altération. Je réponds affirmativement qu'elle le peut ſi l'on met en uſage, pour opérer cette extraction, l'eſpéce d'Analyſe que j'ai appellé *Syncriſis* ou Analyſe par *combinaiſon*. Ainſi lorſque le Médecin demandera la réſine purgative du Jalap, l'extrait fébrifuge du Kinkina, la partie aromatique & antiſpaſmodique de la Fleur d'Orange, l'huile eſſentielle & carminative du Fenouil, l'eſprit volatil & anti-ſcorbutique du Cochlearia, le mucilage relâchant des ſemences de Lin, l'huile par expreſſion des ſemences émulſives, &c. il eſt au pouvoir de l'Artiſte de lui fournir ces différentes ſubſtances dans toute leur intégrité. Il lui ſuffit de jetter les Plantes qui les contiennent dans des liqueurs ou *diſſolvans* appropriés, & capables par leur nature de ſe charger de telle partie ſans toucher à telle autre. Cette voie, qui eſt celle des combinaiſons, ſuppoſe dans l'Artiſte une connoiſſance exacte de ce qu'on appelle en Chimie *rapports* ou *affinités* des corps.

La grande quantité d'expériences faites juſqu'à ce jour, les travaux ſuivis des Chimiſtes, nous ont forcé de reconnoître & d'admettre une loi généralement répandue dans la nature, en vertu de laquelle les différens corps tant *principes* que *compoſés* ont entr'eux un rapport conſtant, une certaine affinité, une convenance réciproque, ou ſi on veut une *attraction* décidée, une *ſympathie* marquée. Cette propriété, cette force, cette loi, qu'on ne peut méconnoître & que l'on retrouve par-tout, fait que certains corps ſont diſpoſés à s'unir, à ſe combiner, tandis qu'ils ne peuvent contracter aucune union avec d'autres: c'eſt ainſi que l'eau diſſout & ſe combine avec les ſels, les mucilages, les gelées, les gommes, avec la partie extractive des végétaux, & qu'elle

ne peut contracter aucune union avec les graisses, les huiles, les résines, avec la fécule des Plantes & la partie colorante de quelque-unes. Quelque soit la cause d'un pareil effet, il existe : cette connoissance suffit au Chimiste-pharmacien pour le mettre en état de fournir à la médecine les médicamens qu'elle lui demande.

Si donc le Médecin desire avoir la partie aromatique d'une Plante odorante, abstraction faite des autres substances qu'elle contient, l'art présente au Pharmacien deux moyens, également sûrs pour la lui donner dans toute son intégrité. Le premier consiste à jetter la Plante odorante dans une quantité d'eau suffisante qui ait la température d'un jour chaud d'été. Une légere infusion suffit pour faire passer dans l'eau la partie aromatique en question. Elle y passe en vertu de son *affinité*, de sa miscibilité avec le fluide aqueux ; affinité plus grande & plus forte que celle qu'elle a avec la Plante dont on l'a extrait. L'autre moyen consiste à distiller la même Plante, en ne donnant au bain-marie que le degré moyen de l'eau bouillante. A ce degré de chaleur la seule partie aromatique monte, mais étendue & noyée dans une partie de l'eau qui a servi à la végétation de la Plante. Cette eau aromatique, bien préparée, jouit des facultés & vertus médecinales qu'avoit la plante, dont on l'a tiré à titre de Plante odorante. Car j'imagine qu'on ne niera pas que l'eau distillée & chargée de la partie aromatique de la Fleur d'Orange, par exemple, est moins antispasmodique, moins analeptique, moins efficace que la Fleur d'Orange même.

L'huile essentielle des mêmes Plantes odorantes devient-elle nécessaire au Médecin, le Chimiste-pharmacien peut aussi-tôt la lui fournir sans qu'elle ait subi la moindre altération. Pour

cet effet il prend la Plante verte dans l'âge & la saison convenable, bien pourvue de sa partie aromatique, il la jette dans la cucurbite d'un alambic, avec une certaine quantité d'eau déjà chargée de l'odeur de la même Plante. Au degré de l'eau bouillante il passe une liqueur laiteuse, qui n'est autre chose que l'huile essentielle de la Plante, mais prodigieusement divisée, & dont les molécules se trouvent dispersées dans l'eau qu'on a ajoutée & qui monte elle-même à ce degré de chaleur. Peu-à-peu ces molécules se rapprochent les unes des autres, forment des masses aggrégatives qui surnagent, si l'huile est plus légere que l'eau, ou qui tombent au fond du récipient, si elle est plus pesante. L'huile essentielle séparée de l'eau, étant examinée avec attention, on se convaincra aisément qu'elle n'a souffert aucune altération dans sa préparation. Il suffit pour cela de la comparer avec celle qu'on aura tirée des mêmes substances par la seule expression: opération qui peut facilement se pratiquer sur l'écorce de certains fruits; telles sont celles du Citron, de l'Orange, du Cédra, de la Bergamote, &c. Les huiles essentielles de ces fruits, soit qu'elles ayent été distillées, soit qu'on les ait obtenues par la simple expression, sont exactement les mêmes, & l'examen le plus scrupuleux n'y trouve pas la plus légere différence.

Le Pharmacien peut encore, par le secours de la chimie, donner au Médecin la partie résineuse des Plantes, sans que cette substance ait été altérée. Ainsi la résine du Turbith, celle du Jalap, ou de telle autre racine purgative lui devient-elle nécessaire, il suffit pour l'obtenir de verser sur la racine, grossiérement pulvérisée, une certaine quantité d'esprit-de-vin bien rectifié, de l'y laisser macérer à une douce chaleur jusqu'à ce

que le diſſolvant ſe ſoit fortement chargé de la partie réſineuſe. On verſe enſuite ſur la diſſolution, à moitié évaporée, une quantité d'eau déterminée : auſſi-tôt le divorce ſe fait, & la réſine diſſoute par l'eſprit-de-vin ſe précipite ; car cette liqueur ſpiritueuſe, ayant plus de rapport avec l'eau qu'avec la réſine qu'elle tient en diſſolution, abandonne cette derniere pour s'unir au fluide aqueux. La liqueur décantée, on lave le précipité pour lui enlever ce qu'il peut encore contenir d'eſprit-de-vin, on le fait ſécher & l'on obtient une réſine auſſi pure, auſſi parfaite qu'il ſoit poſſible, & telle qu'elle exiſtoit dans la Plante dont on l'a tirée.

Si pour l'uſage de la médecine on demande l'extrait d'une Plante Inodore, il eſt encore au pouvoir du Chimiſte de fournir au Médecin cette partie du végétal dans ſa plus parfaite intégrité : il a même deux moyens pour l'obtenir, la décoction & la trituration. Si la Plante n'eſt nullement pourvue de principes volatils, comme ſont la plus grande partie des Plantes ameres, le Pharmacien peut mettre en uſage la décoction dans l'eau. Mais pour peu qu'il craigne la perte de parties aſſez légeres & volatiles pour ſe diſſiper par le mouvement de l'ébulition, il employe la trituration de la Plante hachée, broyée & jettée dans l'eau. On exécute cette opération au moyen de certains moulins ou mouſſoirs imaginés par le Comte de la *Garaye* & perfectionnés par quelques Apothicaires de Paris. Au moyen d'un mouvement rapide, repété & ſoutenu pendant quelques heures, on parvient à faire diſſoudre par l'eau agitée, battue & fouettée dans tous les ſens, la partie extractive qu'on veut obtenir. Cette partie n'eſt, ainſi qu'on le ſait, qu'une combinaiſon du ſel eſſentiel de la

Plante avec une certaine portion d'huile, de terre & d'eau de la même Plante ; ce qui forme un composé savonneux soluble à l'eau. La liqueur ainsi chargée de la partie extractive, évaporée à une très-douce chaleur, donne l'extrait qu'on desiroit avoir. On prouve que cet extrait n'a souffert aucune altération dans sa préparation en le soumettant à la distillation. Il donne, avec la plus grande exactitude, les mêmes produits que la Plante entiere distillée dans d'autres vaisseaux. C'est ainsi que l'extrait de petite Centaurée, par exemple, donne exactement les mêmes substances que la Centaurée entiere. L'un & l'autre fournissent du phlegme, de l'acide d'abord pur, ensuite huileux, de l'huile ténue, légere & limpide, puis noire, empyreumatique & surchargée d'acide ; enfin le charbon de l'un & de l'autre, brûlé à l'air libre, donne de l'alkali fixe & de la terre vitrifiable. Les résultats de l'analyse étant exactement les mêmes, on peut en conclure que l'extrait de la Plante n'a souffert aucune altération dans sa préparation.

Si aux substances dont je viens de parler ; savoir, la partie aromatique, l'huile essentielle, la résine & l'extrait, on ajoute l'alkali volatil des cruciferes, le sel essentiel des Plantes vertes & succulentes, le mucilage des malvacées, l'huile par expression des semences émulsives, on aura toutes celles que la Chimie peut tirer des végétaux sans altérer en aucune maniere ces mêmes substances. Eh ! comment les altéreroit-elle ? Les agents & les moyens que j'ai indiqué pour les obtenir sont-ils en état de produire sur ces substances ou *corps composés* la plus légere mutation ? Non sans doute, puisque leur action ne va pas à les décomposer, mais seulement à les séparer, les tirer, les extraire dans leur entier de

la Plante ou *corps furcompofé* dont ils font partie. C'eft la Plante qui fouffre une décompofition & non les différentes fubftances qui la forment. Ces dernieres ne font que contracter de nouvelles unions, en fe combinant avec les différentes liqueurs ou *diffolvans* qu'on leur préfente. Il faudroit pour les décompofer, ou les altérer, d'autres forces, d'autres agens. La diftillation pouffée à feu nud peut produire cet effet, mais jamais l'analyfe par voie de combinaifon. Il eft donc prouvé que le reproche fait à la Chimie, & tant de fois répété, de ne pouvoir analyfer les Plantes fans dénaturer les fubftances qui entrent dans leur compofition eft injufte, qu'elle peut au contraire extraire ces mêmes fubftances fans les altérer, qu'elle peut, par cette raifon, féparer les excellentes vertus & propriétés que la nature a affignées à chaque Plante, puifque ces *vertus & propriétés* dépendent des *qualités & facultés* dont jouiffent les fubftances qui compofent la Plante.

(2) Lorfque l'Auteur fe fert du mot impropre *foufre*, il entend parler de l'huile contenue dans les végétaux. Il eft bien reconnu aujourd'hui que les Plantes ne renferment pas un atôme de foufre minéral. *Voyez* ce que j'ai dit fur cette erreur des anciens, renouvellée dans la brochure anonime citée à la page 67 de ce traité.



CHAPITRE II.

Des Plantes Sudorifiques.

Les Plantes Sudorifiques sont celles qui procurent la sueur, & les Diaphorétiques celles qui augmentent l'insensible transpiration.

La peau est percée extérieurement d'une infinité de petits trous, & ces trous s'appellent pores. Ce sont l'extrêmité des vaisseaux limphatiques artériels. Il s'échappe continuellement de ces pores une humeur sous la forme d'une vapeur imperceptible : c'est l'insensible transpiration. Si cette transpiration va au point de se rendre sensible, & de former sur la peau des gouttes & de petits ruisseaux d'eau, on l'appelle sueur. La matiere de ces deux excrétions est la sérosité du sang chargée des parties les plus ténues & les plus broyées de la lymphe & du sang.

Cette férosité est nécessaire pour entretenir la fluidité des humeurs, & il est important qu'elle ne se dissipe pas avec excès. Mais si le corps ne transpire pas, la peau devient aride, perd sa souplesse, les vaisseaux cutanés s'oblitérent, la circulation devient difficile dans les capillaires, & il survient pléthore.

Un homme sain doit donc nécessairement transpirer, mais il ne sue qu'à l'occasion de quelque dérangement; car la sueur marque ou la dissolution des fluides, ou l'action trop forte des solides, qui exprime de la masse du sang les parties les plus fluides.

Il ne sera pas difficile d'appercevoir pourquoi le mouvement qui excite les sueurs, tantôt dissout le sang & tantôt l'épaissit. Si la tissure du sang est telle, qu'elle ne résiste pas à sa décomposition, que les globules se divisent & s'atténuent aisément, l'agitation qui

arrive dans la crise des sueurs, en fait la dissolution. Si au contraire les molécules du sang sont d'une telle densité, qu'elle résiste aux efforts de la nature ou à l'action des Sudorifiques, il ne se fera qu'une expression des parties les plus fluides, tandis que les grossieres plus rapprochées se réuniront plus étroitement ; le sang acquérra alors un degré d'épaissement insurmontable. Il suit de-là, que l'on doit être fort circonspect dans l'administration des Sudorifiques, puisqu'on a à craindre deux extrêmités presqu'aussi dangereuses.

L'évacuation qui se fait par le moyen de l'insensible transpiration est la plus considérable du corps humain. Elle excéde toutes les autres évacuations sensibles. Les expériences de *Santorius* de M.rs *Dodart* & *Keil* le prouvent incontestablement. On cessera même d'être étonné, si on fait attention à l'étendue de l'organe secrétoire,

au nombre prodigieux de vaiſſeaux qui ſe vont perdre à la peau, & à la tranſpiration qui ſe fait à la ſurface interne du poumon; tranſpiration qui eſt ſenſible aux yeux pendant l'hyver.

Puiſque cette évacuation eſt ſi conſidérable, on concevra aiſément de quelle utilité il eſt pour la ſanté qu'elle ne ſoit pas ſupprimée, & de quelle conſéquence il eſt de la rétablir; enfin, il ne ſera pas difficile non plus de rendre raiſon pourquoi les malades retirent beaucoup de ſoulagement des ſueurs, procurées avec prudence, à cauſe de l'étendue de l'évacuation: auſſi l'avantage que procurent les ſueurs eſt plus diſtribué, plus prompt, & la liberté de la circulation plus aiſément rétablie; d'ailleurs l'humeur ſe portant vers la peau, laiſſe les parties intérieures & les viſceres plus à l'aiſe. C'eſt auſſi la voie que prend ordinairement la nature pour ſe débarraſſer,

comme la plus ſimple, la plus prompte & la plus avantageuſe; mais la nature ne peut pas toujours ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations, elle a beſoin d'être aidée; il faut alors que l'on diminue, que l'on retranche même ce qui s'oppoſe à ſes efforts: c'eſt pourquoi il eſt ſouvent néceſſaire d'avoir recours aux Sudorifiques & aux Diaphorétiques.

Mais pour que la tranſpiration ſe faſſe, il faut que la peau ſoit nette & ſes pores bien ouverts; qu'il y ait dans le ſang la matiere pour fournir à cette évacuation; que cette matiere puiſſe s'en dégager aiſément; & enfin que l'action des ſolides ſoit en état de la préparer, & de la porter juſque dans les plus petits vaiſſeaux cutanés (1).

Lorſque la ſéroſité qui fait la tranſpiration eſt trop abondante, & que par la diſſolution elle ſe

débarrasse trop aisément, à cause des vives oscillations des solides, cette matiere doit s'échapper de toute part & produire la sueur. Quand au contraire les vaisseaux de la peau sont obstrués, que le tissu en est trop serré, que le sang est trop épais, ses parties trop grossieres, & que les fibres manquent de ressort pour donner assez de mouvement aux fluides, il ne se fait aucune évacution par la peau. C'est pourquoi les Sudorifiques ne produiront leur effet qu'autant que le tissu de la peau prêtera, que les vaisseaux seront libres & que les pores se dilateront. Il est aussi nécessaire que leurs parties actives divisent le sang, atténuent la lymphe, dégagent la sérosité, qu'elles augmentent la tension des solides & hâtent la circulation. Voyons si elles sont capables de produire ces changemens.

Lorsqu'on a pris un Sudorifique

ou un Diaphorétique, car ils ne différent que du plus au moins, on ne s'apperçoit pas ordinairement qu'ils opérent sur l'estomach ni sur les intestins, mais peu-à-peu le pouls s'éléve, le visage devient rouge, la peau est brûlante, on y sent une aridité à laquelle succéde une mollesse, ensuite une moiteur qui s'augmente par degré. On s'apperçoit par le toucher & l'odorat que la transpiration est augmentée; & par les gouttes d'eau répandues sur le corps, par l'humidité des linges, on connoît que la sueur est plus ou moins abondante.

Ces observations nous prouvent que les parties des Diaphorétiques & des Sudorifiques pénétrent aisément les voies de la circulation, qu'elles agitent la masse du sang & la raréfient; c'est pourquoi le pouls s'éléve. En atténuant & divisant les molécules du sang & de la lymphe, en augmentant la force contractile

contractile des vaiſſeaux, les parties du ſang & de la lymphe ſont plus broyées, la couleur du ſang plus vermeille & ſon mouvement plus rapide; ainſi le viſage doit devenir rouge, même enflammé, la peau plus brûlante. Son tiſſu s'amollit enſuite, parce que les humeurs ayant acquis de la fluidité, circulent avec plus de facilité dans les vaiſſeaux capillaires. Enfin la peau devient moîte, la tranſpiration & la ſueur ſe manifeſtent, en vertu de la diviſion & du dégagement de la matiere de cette excrétion, & de la force qui la détermine à enfiler les couloirs de la peau. On peut donc conclure que les parties des Sudorifiques & des Diaphorétiques ſont très-fines, puiſqu'elles pénétrent aiſément les voies de la circulation; qu'elles ſont plus peſantes & plus dures que les globules de la lymphe, puiſqu'elles les décompoſent; enfin qu'elles ont beaucoup plus

de mouvement, puifqu'elles leur en communiquent & qu'elles vainquent la réfiftance des fluides.

Ces Plantes ont de l'analogie avec les Cordiales & les Apéritives qui divifent & agitent la maffe du fang. Mais leur action fe foutient plus long-tems que celle des Cordiales, dont les molécules plus volatiles tombent tout d'un coup. Leurs parties font plus déliées que celles des Apéritives; auffi portent-elles leur action plus loin.

L'effet des Sudorifiques ne procure pas toujours la fueur, furtout quand les pores de la peau font ferrés, que fon tiffu eft trop denfe, que les molécules du fang font trop compactes & la férofité trop embarraffée. D'un autre côté, fi les tuyaux fécrétoires des reins font plus libres, la férofité dégagée par l'action des Sudorifiques fe portera où elle trouvera moins de réfiftance, & l'excrétion de l'urine

fera plus abondante. Car lorſque la ſéroſité s'échappe par les pores de la peau, ce n'eſt pas par choix, mais c'eſt à l'occaſion de la diviſion de la maſſe du ſang, & du peu de réſiſtance que la ſéroſité trouve vers la peau (2).

La matiere de la ſécrétion augmente dans le commencement de l'action des Sudorifiques, parce que la peau y eſt diſpoſée. La ſécrétion qui s'y fait eſt ſi conſidérable, que le ſang s'y porte avec plus de facilité & d'abondance que par-tout ailleurs; l'abondance de cette évacuation fruſtre les autres couloirs de l'abord des liqueurs.

Il faut néceſſairement que les pores de la peau ſoient libres & ouverts, que ſon tiſſu ſoit lâche, ſans quoi on donne en vain les Sudorifiques & les Diaphorétiques; il convient de faire précéder à leur uſage les ſaignées ainſi que les délayans. Il faut auſſi le plus ſouvent attendre que la nature,

par la moiteur de la peau, faſſe connoître par quelle voie elle veut ſe débarraſſer de ce qui la gêne. On peut alors aider la criſe des ſueurs & la ſoutenir par les Sudorifiques & les Diaphorétiques. On recommande auſſi, pendant leur action, de ſe couvrir & de reſpirer un air tempéré, de ne pas s'expoſer à l'air froid, qui, faiſant reſſerrer les fibres, boucheroit les pores de la peau & ſupprimeroit la ſueur. Enfin, on joint les Narcotiques aux Sudorifiques, afin d'aider leur action en relâchant les fibres.

Les Diaphorétiques & Sudorifiques ſont fort d'uſage ſur-tout à la fin des maladies, parce qu'alors les matieres qui altéroient la qualité des humeurs, ont été ſuffiſamment broyées & altérées pour pouvoir s'échapper avec les parties ſéreuſes du ſang : d'ailleurs les Sudorifiques & les Diaphorétiques raniment les forces. On les recommande pour les maladies de la peau,

parce qu'ils atténuent la lymphe & la matiere de la ſueur, qu'ils lévent les obſtructions des vaiſſeaux cutanés; obſtructions qui ſont pour l'ordinaire la cauſe des maladies de la peau.

Si les Sudorifiques & les Diaphorétiques ſont ſouvent d'un grand ſecours, ils ont auſſi un fort mauvais effet, lorſqu'on les donne mal-à-propos, ſur-tout au commencement des maladies aigües. Car ces maladies étant toujours accompagnées d'inflammation, ces remédes ne font que fatiguer, augmenter la raréfaction du ſang, gêner la circulation & allumer d'avantage la fiévre (3).

Les Plantes Diaphorétiques & Sudorifiques ſont :

Le Chardon-bénit,
La Scabieuſe,
La Germandrée, ou *Chamædris.*
La Bourache,
La Saponaire,
Le Chardon-bénit des Pariſiens,
La Bugloſſe,
Le Scordium,
La Bardanne,
Le Gratteron.

NOTES.

(1) On connoit quatre moyens d'augmenter l'insensible transpiration, & d'exciter la sueur. 1.° En mêlant au sang un fluide analogue à la sérosité; car alors il se présentera une plus grande quantité de matiere aux tuyaux sécrétoires. 2.° En diminuant la résistance à la surface de la peau; parce que la force qui pousse l'humeur de l'insensible transpiration dans les vaisseaux cutanés restant la même, la sécrétion & conséquemment l'excrétion deviendront plus considérables. 3°. En augmentant le mouvement du sang; car il se présentera alors, dans un tems donné, plus de matiere vis-à-vis les orifices des tuyaux sécrétoires. 4.° En atténuant la masse des humeurs, & particuliérement la lymphe, parce que les molécules qui ne pouvoient passer par les vaisseaux cutanés à cause de leur grosseur, les traverseront facilement étant atténuées & divisées.

L'action des Diaphorétiques ne se borne presque jamais à l'un de ces effets; elle en produit au contraire plusieurs à la fois. C'est ainsi, par exemple, que le Diaphorétique qui augmente la vîtesse du sang, le divise & l'atténue en même tems; que celui qui ajoute à nos humeurs un fluide analogue à la sérosité, diminue en même tems la résistance de la peau: en sorte que les deux premiers moyens ont beancoup d'analogie; il en est de même des deux derniers.

1.° L'eau est le seul liquide qui puisse donner au sang plus de sérosité, qui, par cette raison, puisse procurer le plus sûrement la diaphorese & la sueur. Si elle est chargée de quelques parties

médicamenteuſes, elle aura plus d'effet. Ce moyen eſt ſouvent préférable à l'uſage des Sudorifiques proprement dits, & aux formules les plus compoſées. D'après le conſeil du célébre *Boerrhaave*, les bons Praticiens d'aujourd'hni le mettent en uſage, ſur-tout dans les fiévres aigües, dans les maladies inflammatoires, lorſque la nature ſe diſpoſe à les juger par la voie des ſueurs.

2.° On diminue la réſiſtance à la ſurface de la peau par l'uſage des bains d'eau tiéde, & des bains de vapeurs, leſquels relâchent les vaiſſeaux cutanés, ouvrent les pores & facilitent l'excrétion de l'humeur tranſpiratoire. J'ai vu des payſans de quelques Provinces de France qui, pour ſe guérir de la fiévre intermittente, excitoient des ſueurs abondantes, en s'enveloppant dans un drap mouillé d'eau froide, & ſe couchant dans un lit bien échauffé. Cet uſage répond à celui des Moſcovites qui, pour remplir le même objet, ſe couchent dans la neige, paſſent enſuite dans une chambre très-chaude, & s'y tiennent immobiles pendant un certain tems: bientôt la ſueur coule de tout leur corps. Il eſt un autre moyen de diminuer la réſiſtance à la peau, qui, quoique peu uſité, eſt excellent. Il conſiſte à raréfier l'air qui environne le malade. L'air ainſi raréfié preſſe moins ſur la ſurface de la peau, offre par conſéquent une réſiſtance moins conſidérable à la ſortie de l'humeur tranſpiratoire. L'étuve ſéche produit cet effet; mais il faut que le malade ſe ſoit inondé d'eau une heure avant que d'y entrer. Ce moyen a le plus grand ſuccès dans les maladies de la peau, dans celles des articulations, dans les rhumatiſmes invétérés, dans les douleurs goutteuſes, les paralyſies commençantes, &c.

3.° Les Diaphorétiques qui donnent plus de mouvement aux fluides, ſont les liqueurs ſpiri-

tueuſes, les Plantes Aromatiques, celles que vulgairement on appelle Cordiales, Alexiteres, Céphaliques. Il faut cependant que le mouvement excité par cette eſpéce de médicament ſoit modéré : s'il eſt trop violent, la chaleur devient trop forte, les molécules de l'humeur tranſpiratoire ne peuvent enfiler les tuyaux cutanés, il ne ſe fait, par cette raiſon, aucune ſécrétion.

4.° Enfin, les Plantes qui provoquent la ſueur en atténuant, en diviſant la maſſe du ſang, ſont les Diaphorétiques proprement dites ; ce ſont celles dont parle l'Auteur dans ce chapitre, & que précédemment j'ai rangées dans la grande claſſe des Plantes Apéritives. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit alors pour juſtifier cette nouvelle diſtribution ; on peut conſulter les notes du chapitre VII. Je ferai ſeulement obſerver, 1.° que quelques-unes de ces Plantes ont la faculté de fondre puiſſamment l'épaiſſiſſement lymphatique : tels ſont les Bois Sudorifiques. 2.° Que d'autres ſont regardées comme d'excellens alexipharmaques : de ce genre ſont les racines acres & aromatiques. 3.° Que certaines ſont réputées pour de bons cordiaux : de ce nombre ſont les écorces Aromatiques étrangeres. Au reſte ces vertus ſecondaires & combinées ſe rencontrent, le plus ſouvent, dans les Plantes qui ſont originairement & primordialement toniques, apéritives & fondantes.

(2) Il eſt eſſentiel d'être prévenu que l'effet des Plantes Diaphorétiques eſt incertain, que ſouvent elles pouſſent par les reins & deviennent accidentellement Diurétiques. Cette variété dépend de la grande analogie qu'il y a entre l'humeur tranſpiratoire & celle de l'urine. On ſait que ces deux évacuations ſe ſuppléent fréquemment ; que pendant l'été les urines coulent en

petite quantité, la tranſpiration étant alors fort abondante ; le contraire arrive pendant l'hiver ; on connoît encore l'odeur urineuſe que prend la ſueur dans les maladies des reins, &c. De cette analogie, il réſulte encore que les Plantes Diurétiques deviennent quelquefois Diaphorétiques. Je le répete, ces variétés, dans l'action des médicamens, ſont eſſentielles à connoître dans la pratique de médecine.

Enfin, il eſt bon de ſavoir que ces Plantes ne réuſſiſſent à produire l'effet attendu que quand la nature eſt diſpoſée à l'une ou l'autre de ces évacuations. D'où il ſuit qu'on doit rejetter leur uſage toutes les fois que cette même nature cherche à ſe ſoulager en excitant toute autre criſe que celle de la ſueur. Cette obſervation eſt importante dans le traitement des fiévres aigües. Si l'on veut exciter la diaphorèſe, dans ces ſortes de cas, il faut avoir recours aux acides végétaux noyés dans une grande quantité d'eau. Ce liquide fournit au ſang un fluide analogue à la ſéroſité qui détend & relâche les fibres, tandis que l'acide végétal calme & tempére le mouvement déſordonné des liqueurs ; mouvement qui s'oppoſe à toute eſpéce d'évacuation du côté de la peau. C'eſt ainſi que les acides deviennent accidentellement de bons Diaphorétiques.

(3) Le conſeil que l'Auteur donne ici eſt aſſurément bon : cependant on a vu quelquefois, dans les inflammations commençantes, un Sudorifique en régle donné à propos, emporter ſur le champ la maladie. Dans ce cas les parties pénétrantes, actives & ſtimulantes du médicament vont frapper avec force les ſolides, les mettent en jeu, & comme dans les premiers inſtans de l'inflammation, la réſiſtance de l'engorgement commençant eſt peu conſidérable, (ne l'empor-

tant pas ſur l'effort du Sudorifique employé) elle céde & la maladie ſe diſſipe. De plus, ces ſortes de médicamens raréfiant nos liqueurs, il arrive une ſueur abondante qui ſauve le malade. Au reſte ce moyen eſt douteux, attendu qu'il ne peut être mis en uſage que dans un ſeul inſtant, lorſque l'érétiſme & l'inflammation ne ſont que commencer. Si l'engorgement inflammatoire & la réſiſtance ſont déja trop conſidérables, il faut décidément le rejetter. La difficulté conſiſte donc à déterminer préciſément cet inſtant: encore, en le ſuppoſant connu, il ne faut employer les Sudorifiques dans ces ſortes de cas, que chez des hommes robuſtes, accoutumés à un fort exercice, & qui ne ſoient pas pléthoriques. Tels ſont les ſoldats, les payſans, les porte-faix.

Quelques Médecins ont voulu faire une régle générale de ce cas particulier. Ils ont conſeillé de traiter, & ont traité les maladies inflammatoires par l'uſage des ſeuls Sudorifiques, dans l'intention d'exciter une évacuation qu'ils regardoient comme la plus ſûre & la plus propre à terminer ces maladies. Mais l'événement a démenti ſi ſouvent leurs promeſſes, que cette méthode a bien-tôt été abandonnée. Elle n'eſt plus ſuivie aujourd'hui que par des empyriques, & par des Moines ignorans, qui, s'écartant de leur Inſtitut, s'ingérent de pratiquer la médecine, qu'ils n'ont jamais étudiée. Le nécrologue des victimes ſacrifiées par cette eſpéce d'être amphibie ſeroit une piéce curieuſe à préſenter au public, & qui pourroit le faire revenir de la ſtupide prévention où il eſt ſur le prétendu mérite de ces nouveaux Docteurs.

CHAPITRE III.

Des Plantes Maſticatoires.

Les Plantes Maſticatoires provoquent une ſécrétion abondante de ſalive. On les nomme auſſi Apophlegmatiſantes, parce qu'elles évacuent les phlegmes (1).

Le Mercure eſt le ſeul remède qui pris intérieurement excite la ſalivation, au lieu que ces Plantes, pour agir, ne demandent que d'être mâchées ou tenues ſimplement dans la bouche.

Il y a autour du col & de la mâchoire un grand nombre de glandes, dont la fonction eſt de filtrer la ſalive. Cette humeur eſt enſuite portée dans la cavité de la bouche par des canaux excrétoires qui s'y ouvrent. La fonction de ces glandes eſt empêchée, ſi leurs filtres ſont relâchés, ſi

la salive épaissie séjourne dans les vaisseaux sécréteurs. La nécessité de la salive pour la dissolution des des alimens, l'engorgement des glandes salivaires, la gêne de la circulation du sang dans l'intérieur de la bouche, & les parties qui en conséquence se ressentent de cet embarras, exigent toute l'attention d'un Médecin, & demandent qu'on excite un flux de salive plus considérable. Pour cet effet, il faut des agents capables de réveiller la force contractile des fibres & des membranes qui forment le tissu des glandes, de diviser & dissoudre la lymphe épaissie & arrêtée dans les vaisseaux excrétoires ou sécrétoires.

Les Plantes Masticatoires sont toutes piquantes : elles excitent dans la bouche une grande chaleur. Leurs parties se développent aisément ; elles sont roides & un peu caustiques ; ainsi lorsqu'elles seront dissoutes & portées çà & là dans la

cavité de la bouche, elles seront en état de fondre & de divifer la falive épaiffie, de piquoter les fibres de la membrane qui revêt l'intérieur de la bouche, d'y exciter des ofcillations & des contractions plus vives, qui fe communiquant bientôt au tiffu même des glandes, y opéreront un dégorgement confidérable de la lymphe qui féjournoit dans leurs vaiffeaux. D'ailleurs, en vertu de cette même irritation, la fécrétion de la nouvelle falive fera beaucoup plus abondante (2).

L'effet des Mafticatoires étant de rétablir la fonction des glandes falivaires, & de détruire la vifcofité de la falive, on remédiera par l'ufage de ces Plantes à l'obftruction de ces mêmes glandes. On pourra auffi les employer pour calmer les maux de dents qui dépendent du féjour de la lymphe dans les gencives ; pour nétoyer la bouche puante des fcorbutiques,

& pour raffermir leurs gencives relâchées.

Les Masticatoires conviendront aussi dans les menaces de paralysie de la langue & dans les extinctions de voix. Car une salive épaissie ramollit le tissu des fibres, leur ôte leur tension nécessaire, & les met hors d'état de se contracter suffisamment pour mouvoir la langue & le larinx. Si le larinx ne peut se contracter, il ne forme aucun son, puisque le son n'est que la collision que l'air souffre au sortir de la trachée-artère par l'ouverture de la glotte. Lorsque les muscles de ces parties sont relâchés, ils ne peuvent mouvoir, ni le larinx, ni la glotte, d'où s'ensuit la perte de la voix.

Les glandes qui filtrent la salive sont très-nombreuses, & la sécrétion qu'elles opérent très-considérable, sur-tout quand elle est aidée par l'action des Masticatoires: ainsi on peut conclure qu'alors les ra-

meaux de la carotide externe qui portent le ſang à toutes les glandes ſalivaires, en recevront beaucoup plus qu'auparavant ; il s'en diſtribuera moins par conſéquent à la carotide interne, & aux autres rameaux de la carotide externe ; on dégagera donc le cerveau, les yeux, les oreilles & les autres parties de la tête, des embarras qui s'y formoient : ainſi les anciens avoient raiſon de penſer qu'au moyen des Maſticatoires, ils purgeoient les humeurs du cerveau ; mais ils ſe trompoient ſur le méchaniſme de cette évacuation, en croyant que ces remédes portoient leur action ſur le cerveau immédiatement.

Les Maſticatoires conviennent dans les affections catharreuſes & pituiteuſes de la tête, dans les vertiges, les foibleſſes de mémoire, les affections ſoporeuſes, dans les fluxions ſur les joues, les yeux & les oreilles.

Les Plantes Maſticatoires ſont ;

Les Racines de Pyréthre,
De Gingembre,
Du Ptarmica,
De pluſieurs eſpéces de Camomille.
Les feuilles & branches de Tabac,
De Moutarde,
Du *Leucanthemum Canarienſe Pyrethri ſopore*, ou de la Pyretre des Canaries.
Les feuilles & racines du *Cochlearia folio cubitali*, ou de Raifort ſauvage,
De Coquelourde,
De Roquette.
Le Poivre de Guinée ;
La Graine de Staphis-aigre,
Le Maron d'Inde,
L'Ellebore.

NOTES.

(1) Le mot *Apophlegmatiſme* eſt un nom générique qui déſigne un médicament propre à évacuer la ſéroſité de la tête : c'eſt ce que les anciens appelloient la *pituite*. On diviſe les Plantes Apophlegmatiſantes en deux claſſes, ſelon la voie par laquelle elles opérent. Les premieres ſont celles qui évacuent par les narines : elles ſe diviſent elles-mêmes en deux eſpéces. Si elles excitent l'éternuement, on les nomme *Sternutatoires* ; & quand elles provoquent la ſécrétion du mucus des narines, ſans faire éternuer, on les appelle *Herrines*.

Les ſecondes Plantes Apophlegmatiſantes ſont celles qui excitent l'excrétion de la ſalive. On les nomme indifféremment *Sialogogues* & *Maſticatoires*. Cependant cette derniere dénomination ne devroit convenir qu'à certains corps plus ou

moins durs que l'on mâche, que l'on écraſe entre les dents afin d'exciter une évacuation plus abondante de ſalive, opérée par les compreſſions de la mâchoire inférieure, miſe en mouvement, ſur les glandes ſalivaires, & par celle des muſcles en contraction ſur qui environnent toutes ces parties. C'eſt ainſi qu'un morceau de cire, de liége, de cuir, de buis, &c. mâchés long-tems excitent l'écoulement de la ſalive. Quant aux Sialogogues proprement dites, ce ſont des Plantes qui, par leurs parties acres & ſtimulantes, irritent fortement les organes ſécrétoires, & qui par cette raiſon excitent puiſſamment la ſalivation : les Maſticatoires ou *Machicatoires* ſont dépourvues de ſemblables parties.

(2) Les Plantes Sternutatoires, Herrines, Sialogogues ont une grande analogie : toutes agiſſent de la même maniere. Ce ſont des molécules acres, ſubtiles, mordantes, légérement cauſtiques, qui s'attachent aux membranes du nez ou de la bouche. Ces parties médicamenteuſes pénétrent & s'inſinuent dans le tiſſu de l'organe ſécrétoire, portent leur action ſur les ſolides & ſur les liquides, en ſtimulant les premiers, en diviſant les ſeconds. Les Sialogogues ſont ſpécialement dans ce cas, parce que reſtant long-tems dans la bouche, elles ont celui de pénétrer la texture des glandes ſalivaires, & d'exciter une abondante ſécrétion de ſalive. Il faut cependant que cette évacuation ne ſoit pas exceſſive, ni trop fréquemment répétée. La ſalive eſt une humeur récrémentitielle, deſtinée à commencer la diſſolution des alimens. Sa perte ne peut que déranger les digeſtions & produire de mauvais effets : C'eſt une obſervation qui n'eſt pas échappée au célébre *Boerrhave*, & qui mérite la plus grande attention.

CHAPITRE IV.

Des Plantes Béchiques.

Les Plantes Béchiques ſont celles qui appaiſent la toux, & facilitent la ſécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale. On les appelle auſſi *pectorales*, *expectorantes*.

Les parties internes de la trachée & des bronches ſont parſemées de glandes qui filtrent ſans ceſſe une humeur lymphatique deſtinée à humecter ces canaux. Pour que l'air entre dans les poulmons avec facilité, qu'il en parcoure tous les détours, & qu'il diſtende chaque véſicule pulmonaire, il faut que cette humeur ne ſoit ni trop épaiſſe, ni trop fluide, ni trop acrimonieuſe. Si elle eſt trop épaiſſe, l'expectoration ſe fait difficilement, l'air ne pouvant l'entraîner dans l'expiration, tant elle eſt ténace & adhérente au parois

des bronches & de la trachée, auxquelles elle reste collée. Elle obstrue par conséquent les vaisseaux excrétoires, les glandes qui la filtrent s'engorgent, se tuméfient; l'entrée de l'air dans les bronches, & les céllules du poumon devient difficile; la circulation du sang dans ce viscere est gênée, & la respiration extrêmement embarrassée. De-là la toux, l'asthme, les obstructions, les phtisies commençantes du poumon.

Lorsqu'il se filtre dans le poulmon une lymphe trop fluide & acrimonieuse, elle irrite continuellement les parties intérieures de la trachée, des bronches & des vésicules: l'irritation se communique aux muscles de la respiration & au diaphragme, & il s'excite des toux violentes & opiniâtres. Comme cette humeur est fort aqueuse, elle n'à pas assez de corps ni de consistance pour donner prise à l'air, elle ne peut être entraînée

& l'expectoration eſt preſque impoſſible. Or, comme elle ſe ramaſſe & s'accumule de plus en plus, les véſicules pulmonaires ſe trouvent inondées; l'entrée & la ſortie de l'air ſont gênées, & le malade éprouve une difficulté de reſpirer avec oppreſſion de poitrine dont il eſt preſque ſuffoqué.

Voilà, comme on le voit, deux cas fort oppoſés. Dans le premier, il faut pour faciliter l'expectoration atténuer la lymphe, la diviſer, & la rendre plus fluide; ce qui ſe fait en donnant plus d'action aux ſolides & plus de mouvement aux fluides: les remédes qui produiſent cet effet, ſont appellés *Béchiques chauds ou fondants*. Dans le ſecond cas, il faut au contraire donner plus de conſiſtance à l'humeur bronchiale, adoucir ſon acrimonie, calmer les oſcillations trop vives des ſolides, & diminuer le mouvement des fluides. On nomme les remédes qui rempliſſent

ces indications, *Béchiques froids ou incrassants* : nous allons les traiter séparément (1).

§. I.

Des Béchiques chauds.

Les Béchiques chauds sont tirés pour la plûpart de la classe des Plantes Apéritives. On choisit celles qui n'excitent pas beaucoup de rarescence dans le sang, & les plus douces.

En effet on ne sauroit prendre trop de précaution quand il s'agit de débarrasser le poumon. Le sang qui revient de toutes les parties du corps doit passer à travers ce viscere, qui est d'ailleurs destiné à recevoir & chasser l'air. Son tissu est fort foible, & il est dans un mouvement continuel.

Les Béchiques chauds agissent en général sur le sang & la lymphe, en les atténuant. A mesure que cette atténuation se fait, la

sécrétion de l'humeur bronchiale devient plus facile plus abondante, & l'humeur elle-même reprend sa fluidité. Les Béchiques chauds peuvent aussi porter leur action immédiatement sur les glandes engorgées du poumon, soit qu'on les avale lentement, qu'on les mâche sous la forme de tablettes, ou qu'on les tienne dans la bouche; parce que quelques-unes de leurs parties pénétreront avec l'air, par lequel elles seront emportées dans la trachée-artère, les bronches & les vésicules pulmonaires. Ces particules médicamenteuses une fois arrivées dans l'intérieur du poumon, porteront leur impression sur le tissu glanduleux, réveilleront la contraction des fibres, exprimeront la lymphe épaissie après lui avoir rendu sa fluidité, faciliteront l'expectoration, & délivreront aussi le poumon des engorgemens dont il étoit affecté.

En général les Béchiques fondants conviennent pour incifer, atténuer & chaffer l'humeur groffiere, vifqueufe & tenace qui s'arrête dans le poumon : ainfi ils doivent foulager dans la toux, l'afthme, le catharre; mais ils ne le feront pas tous avec la même force. Il en eft qui fondent & atténuent efficacement : d'autres font moins puiffants, & enfin il y en a qui font encore moins actifs. Ces derniers n'agitent prefque pas la maffe du fang.

On employe les Béchiques fondants majeurs dans l'afthme humide, dans les fluxions catharreufes. Les médiocres font mis en ufage pour prévenir les fuppurations fourdes du poumon. C'eft ainfi que quand, dans l'obftruction de ce vifcere, on craint que la lymphe épaiffie des glandes bronchiales ne caufe, par fon féjour, une inflammation qui dégénere en fuppuration, on a recours aux Béchiques

fondants moyens. On les employe aussi pour nétoyer & déterger les ulceres du poumon déja formés, & pour faire expectorer le pus trop épaissi. Enfin, les Béchiques fondants foibles ne sont à proprement parler que des délayants; ainsi on peut les donner dans les inflammations en régle de la poitrine, telles que la péripneumonie, la pleurésie, pour procurer plus de fluidité aux crachats & aider l'expectoration.

Les Plantes Béchiques chaudes & majeures sont :

L'Iris de Florence,
L'Iris Nostras,
L'Origan,
Le Maruble blanc,
L'Hyssope,
Le Meum,
Le Pouillot,
Le Botrix ou *Chenopodium Ambrosoïdes*,
Le *Camphorata Monspeliensis*,
L'Aulnée,
La Sauge,
La Melisse.

Les Plantes Béchiques suivantes sont plus douces;

Le Choux rouge,
Le Navet,
Le Rossolis,
Le Tussilage,
Le Pied-de-chat,
L'Eréśimum,
L'Ortie Grieche,
Les Capillaires,
L'Elicrisum,

L'Elicrîſum,
Le Lierre-terreſtre,
Et les différentes eſpéces de Véroniques.

§. II.

Béchiques froids.

Les Béchiques froids ou incraſſants ſont ceux qui ſont en état de donner à la lymphe, qui ſe filtre dans la cavité des bronches, le degré de conſiſtance néceſſaire pour être chaſſée hors de la poitrine, & d'émouſſer l'acrimonie de cette même lymphe. Ils ſont du genre des incraſſants, des aſſoupiſſantes.

Ils agiſſent en inviſquant, en émouſſant les acres par leurs parties ſouples & mucilagineuſes, & donnant plus de conſiſtance aux molécules fluides. Les particules acres, ainſi enveloppées par le mucilage, préſentent aux parois des vaiſſeaux des ſurfaces plus larges, & leurs pointes, ainſi recouvertes, ne ſont plus en état de cauſer d'ébranlement ni d'irritation ſur les fibres du poumon. Ces Plantes par conſé-

quent deviennent calmantes, rafraichiſſantes, anodynes & même aſſoupiſſantes. En relâchant ainſi le tiſſu des fibres & diminuant leur tenſion, elles appaiſent les mouvemens ſpaſmodiques des fibriles nerveuſes & par conſéquent la toux, puiſqu'elle dépend de ces mouvemens convulſifs.

Les Béchiques incraſſants froids agiſſent dans le torrent général de la circulation, ou immédiatement ſur le poumon, par leur mêlange avec le ſang & la lymphe. Ils donnent plus de conſiſtance aux fluides; ainſi la lymphe, qui ſe filtre par la ſuite dans les glandes bronchiales, change de caractere. Il peut auſſi pénétrer de leurs parties par la glotte dans les bronches & les véſicules pulmonaires, & y faire l'office de topiques émollients.

L'uſage des Plantes Béchiques froides ou incraſſantes eſt très-utile dans la phtyſie commençante & confirmée, dans les crache-

mens de ſang, dans l'aſthme catharreux & convulſif, dans la toux opiniâtre & violente; enfin toutes les fois qu'une pituite ſéreuſe & acrimonieuſe irrite les bronches & les véſicules du poumon (3).

Les eſpéces de Béchiques froides incraſſantes ſont;

La Pulmonaire,	Le Riz,
La Bouroche,	L'Orge,
La Bugloſe,	Les Figues,
La Guimauve,	Les Dattes,
La Conſoude,	Les Pignons,
La Régliſſe.	Le Pavôt blanc,
Les Fleurs de Mauve,	L'Herbe-aux-Perles,
De Violette,	Les Piſtaches,
De Roſes rouges,	Les Amandes douces,
De Nénuphar,	Les Jujubes,
De Coquelicot,	Les Zébeſtes,
De Lis blanc.	Les Raiſins ſecs,
Les graines de Lin,	L'Avoine,
De Coin.	Le Gruau.

NOTES.

(1) Les noms de Plantes Béchiques *chaudes* & de Béchiques *froides* n'ont de ſignification propre que par oppoſition l'un à l'autre. Il en eſt de même de celui des Diurétiques chaudes ou froides, des Anti-Scorbutiques chaudes ou froi-

des. La faculté qu'ont ces sortes de médicamens, d'exciter la chaleur ou de la modérer, n'est qu'accidentelle ; & rarement ce qu'on appelle reméde *échauffant* est employé comme tel en médecine. Le plus souvent leur usage a pour but un autre objet ; celui, par exemple, de rendre du ton aux fibres trop relâchées, de les stimuler, de fondre, de diviser les fluides trop épaissis. Cet effet primitif ne peut avoir lieu que le mouvement des liqueurs ne soit accéléré, que les frottemens ne se trouvent multipliés, conséquemment que la chaleur ne devienne plus forte. C'est ainsi que les Plantes Apéritives, Cordiales, Céphaliques, Carminatives, Alexitaires, Emménagogues, &c. d'abord toniques & stimulantes, deviennent ensuite échauffantes, & le deviennent à différens degrés : d'où l'on voit que la propriété d'échauffer est commune à un grand nombre de médicaments, mais aussi qu'elle est toujours accidentelle. Les Plantes qui auront, au contraire, la faculté de modérer le mouvement trop vif des liqueurs, de leur donner plus de consistance, qui auront en même tems celle de relâcher les fibres trop tendues, seront propres à faire tomber la chaleur : elles deviendront secondairement raffraichissantes. Telles sont les Plantes Mucilagineuses, Farineuses, Acidules, les Semences Emulsives, &c. C'est dans ce sens & sous cette signification qu'il faut prendre les noms de Béchiques *chauds* ou *froids*, & des autres médicaments qui portent une pareille distinction dans les Auteurs de matiere médicale.

(2) L'Auteur eut mieux fait de dire que toutes ces Plantes sont tirées de la classe des Apéritives : du moins toutes y devroient rentrer, ainsi que je l'ai dit plus haut. *Voyez* les notes du Chapitre VII. Il est vrai que les Béchiques inci-

ſives ſont les Apéritives les plus douces, celles dont l'effet & l'action ſont proportionnées au tiſſu délicat & irritable du poumon. On les nomme encore Plantes *Expectorantes ;* mais à tort. Aucun médicament n'eſt expectorant, par la raiſon qu'aucun médicament n'a, rigoureuſement parlant, la faculté d'évacuer le poumon : la toux ſeule produit cet effet ; ainſi les remédes qui l'excitent ne deviennent expectorans que d'une maniere indirecte. Les vapeurs & les fumigations médicamenteuſes produiſent cet effet plus ſûrement qu'aucun autre moyen.

(3) S'il eſt le plus ſouvent utile, & quelquefois indifférent de preſcrire l'uſage des Plantes Béchiques inciſives, il n'en eſt pas de même pour celui des Béchiques incraſſantes. Ces dernieres produiſent ordinairement beaucoup plus de mal que de bien. Il eſt une infinité de cas dans leſquels la toux n'eſt pas un accident eſſentiel, & dépendant de l'état actuel du poumon, mais bien de celui de l'eſtomach qui ne fait plus ſes fonctions. De ce nombre ſont ces prétendus rhumes de poitrine, qui, après avoir duré pluſieurs mois & réſiſté aux Béchiques adouciſſans de toute eſpéce, n'en deviennent que plus opiniâtres ; telle eſt encore la coqueluche ſi ordinaire aux enfans. Les mucilagineux, les empâtans, les inviſcans, les huileux dont on les farcit, agravent conſtamment la maladie & le plus ſouvent la rendent incurable, en favoriſant le dérangement de l'eſtomach, & le rendant incapable de digérer. Dans ces ſortes de cas, l'émétique, les purgatifs & les amers ſont les vrais remédes curatifs : l'Hypecacuhanna ſur-tout, donné comme vomitif, puis comme altérant, ou bien le Kinkina, ont guéri plus de rhumes invétérés & de coqueluches, que toutes les pâtes de Guimauve.

Les purgatifs répétés, les Diaphorétiques & les Diurétiques ſont encore des moyens ſûrs & efficaces de donner plus de conſiſtance à l'humeur bronchiale trop ténue, en détournant & portant ſur d'autres couloirs la ſéroſité qui abreuve le poumon. Je le répéte, ces moyens ſont préférables à cet amas de remédes Béchiques incraſſans que le vulgaire prodigue ſous tant de formes & dans tant d'occaſions. Ce ſont les Pharmacies des maiſons Religieuſes qui nous ont inondé de ces diverſes préparations, qui devroient être à jamais expulſées de la pratique de médecine.

Ce n'eſt pas que je rejette l'uſage de toute eſpéce d'adouciſſans, & dans toutes ſortes de cas. Il en eſt dans leſquels il faut aller au plus urgent, ſans s'inquiéter du mauvais effet que produiront les incraſſans ſur l'eſtomach ; d'autant plus que le mal n'eſt que momentané, & ne dure qu'autant que la maladie exiſtante demande leur uſage. Telles ſont les inflammations en régle, par exemple ; encore dans ce cas, peut-on ſe paſſer des inviſcans proprement dits, & leur ſubſtituer avec ſuccès les délayans, les aqueux, les acides végétaux noyés dans une grande quantité d'eau : c'eſt ainſi que ſe conduiſent les bons Praticiens.

Quant aux maladies d'acrimonie qui ſembleroient devoir exiger le plus indiſpenſablement l'uſage des médicamens incraſſans, je penſe encore que l'on peut s'en paſſer. On connoît quatre eſpéces d'acrimonie, l'acide, l'alkaline, la muriatique & l'acrimonie rance ou huileuſe. Mais les huiles ne devenant rances & acres qu'à raiſon du développement des ſels acides qui entrent dans leur combinaiſon, cette derniere eſpéce d'acrimonie rentre naturellement dans la premiere. Pour ce qui eſt des acrimonies acide & alkaline,

elles donnent lieu aux deux espéces de scorbut dont j'ai traité précédemment : elles se détruisent l'une par l'autre, en changeant de nature : ainsi je n'en parlerai pas davantage.

Le vrai moyen de détruire l'acrimonie muriatique ou salée, consiste à chasser les molécules salines qui la forment, à les évacuer par la voie des intestins, par celle des reins, de la peau. Ce moyen est préférable à celui de les adoucir, de les invisquer, de les empâter, si on peut se servir de ce terme : ce dernier n'est que palliatif, puisque l'acrimonie subsiste, le premier guérit radicalement, puisque l'acrimonie est détruite. Ainsi les doux Purgatifs, les légers Diaphorétiques, les Diurétiques, doivent l'emporter sur tous les remédes adoucissans & incrassans. Ces médicamens, en chassant les molécules acres, qui par leur irritation excitoient la chaleur, deviennent rafraichissans par accident. C'est encore dans ces sortes d'occasions que se fait connoître le bon, le vrai Médecin, & qu'il se fait distinguer de l'empyrique & de l'homme à routine.

Reste enfin une derniere espéce d'acrimonie ; celle qu'on peut appeller *corrosive* ou *vénéneuse*. Je veux parler de cette terrible inflammation des premieres voies, excitée par l'action d'un poison métallique ou de tel autre poison corrosif. Il n'y a pas ici de tems à perdre, ni de régles à observer. Si l'estomach en se contractant ne s'est pas encore débarrassé du poison par le vomissement, il faut bien vîte l'exciter : c'est le plus court & le plus sûr moyen de prévenir ses funestes effets ; puis on inonde le malade de liquides les plus gras, les plus onctueux ; on lui ordonne les boissons les plus mucilagineuses, les plus incrassantes. Il n'est pas question ici, d'examiner si ces médicamens gâtent l'estomach ou rétablissent la poitrine : il

faut aller au plus pressé. Ce cas excepté, je n'en vois aucun dans lequel l'usage des remédes invifcans long-tems continué, ne puisse devenir & ne devienne contraire aux fonctions de l'estomach, & par conséquent nuisible à l'économie animale.

Les Plantes Béchiques incrassantes ont beaucoup de rapport avec les Rafraichissantes que nous avons vu précédemment, & avec les Emollientes dont nous traiterons par la suite. Toutes agissent de la même maniere, & ont les mêmes vertus secondaires: c'est-à-dire qu'elles sont anodynes, calmantes, hypnotiques, adoucissantes, anti-phlogistiques & même astringentes, en tant qu'elles donnent plus de consistance aux fluides. Les unes & les autres ne conviennent pas dans les cas de relâchement, d'atonie, d'épaississement, d'œdeme, d'obstruction, &c. On en devine aisément la raison.



CHAPITRE V.

Des Plantes Vomitives.

LES Plantes Vomitives font évacuer par la bouche les matieres contenues dans l'estomach. Avant de rien établir sur les propriétés de ces Plantes, il faut expliquer ce que c'est que le vomissement.

Le vomissement est une action forcée, au moyen de laquelle on jette par le haut les matieres qui fatiguent l'estomach. L'effet des vomitives est bien connu, il n'en est pas de même de l'action & du mouvement intérieur qu'elles produisent. Pendant le vomissement, on voit les muscles abdominaux se contracter fortement, & le ventre s'applanir. Avant de vomir l'on fait une grande inspiration, & sur le champ, par le resserrement de la glotte, on retient cet

air dans le poumon. Dans cet état d'inſpiration, le diaphragme eſt fortement abaiſſé ; il preſſe donc ſur l'eſtomach, qui ſe trouve d'ailleurs comprimé par tous les viſcéres du bas-ventre : en vertu de la contraction des muſcles abdominaux, les matieres contenues dans ce viſcère ſe porteront où elles trouveront moins de réſiſtance, & comme elles ont pour lors plus de facilité à monter par l'œſophage, elles prendront cette voie. Elles y ſeront encore déterminées par les différents plans des fibres charnues dont l'eſtomach eſt garni, leſquels ſe contractant, rétréciront ce viſcère en tout ſens : & comme ces fibres ſe trouvent en beaucoup plus grand nombre vers le pilore, elles fermeront cet orifice, tandis que le cardiac reſtera tout ouvert ; d'où il ſuit que les matieres, pour ſortir de l'eſtomach, prendront cette derniere ouverture.

L'état d'une perſonne qui vomit, eſt convulſif : il faut donc une forte irritation du genre nerveux pour le produire. Or elle ſe fait ſur les fibres nerveuſes de l'eſtomach par la préſence des matieres qui y ſéjournent, ou par l'action d'un vomitif. Cette irritation ſe communique bien-tôt aux différents muſcles qui agiſſent dans le vomiſſement, en vertu de la ſympathie de leurs nerfs, & tous les agents ſe mettent en devoir de comprimer l'eſtomach de façon à le vuider des matieres qui le gênent. La même explication doit avoir lieu pour l'irritation produite artificiellement au fond de la gorge, des coups à la tête, des embarras & des inflammations des différents viſcères du bas-ventre, de l'impreſſion que font ſur nous certains objets dégoutans & déſagréables ; tous accidents qui ſont ordinairement ſuivis de nauſées & de vomiſſements.

On ne peut attribuer tous ces effets qu'à l'ébranlement des nerfs. Les étourdissements qui précédent le vomissement, les efforts & la tension de presque toutes les parties du corps, prouvent sensiblement combien le genre nerveux est ébranlé.

Les vomitifs, pour produire leur effet, doivent donc faire impression sur les houpes nerveuses de l'estomach, y attirer l'esprit animal avec force, d'une maniere irréguliere, & en très-grande quantité, par conséquent mettre l'estomach, ainsi que les parties voisines, dans un état de convulsion, en vertu duquel les matieres seront exprimées & chassées avec force de l'intérieur de ce viscére. Mais dans le même tems les muscles inspirateurs se relâchent, la poitrine s'affaisse, l'air sort des poumons avec plus de promptitude, & accélere la déjection des matieres qui remontent dans l'œsophage.

Il ſuit de ces effets, que les vomitifs ont des parties plus maſſives, plus dures & plus roides que les médicaments ordinaires, puiſqu'elles heurtent & irritent les fibres de l'eſtomach au point de les faire entrer en contraction. Ces Plantes ſeront vomitives ou purgatives ſelon que leurs parties ſe dégageront tôt ou tard, & ſelon qu'elles feront plus d'impreſſion ſur l'eſtomach, ou ſur les inteſtins.

L'uſage des Plantes Vomitives eſt très-fréquent en médecine, parce qu'il n'y a pas de voie plus prompte & plus ſûre que le vomiſſement pour chaſſer au plutôt les matieres qui ſéjournent dans l'eſtomach, qui fatiguent ce viſcère, qui gâtent & interrompent les digeſtions, & qui pourroient, ſi on leur donnoit le tems de pénétrer les voies de la circulation, altérer la maſſe du ſang & donner naiſſance à des maladies fort dangereuſes.

La grande ſympathie des nerfs de l'eſtomach avec ceux des autres parties, fait que l'on doit attendre un bien infini d'un vomitif donné à propos. L'ébranlement du genre nerveux, les ſecouſſes de tant de muſcles qui agiſſent dans le vomiſſement, réveillent le mouvement rallenti du ſang, hâtent la circulation, préviennent l'arrêt des liqueurs, & agitent celles dont le mouvement ſe rallentiſſoit : ainſi les ſécrétions ſe rétabliſſent, les canaux excréteurs ſe débarraſſent, & les fonctions s'exécutent avec facilité. D'ailleurs les ſecouſſes vives, & les contractions qui s'excitent dans le tems du vomiſſement, font ſur les viſcères l'office de preſſoirs, les délivrent des légers embarras, & rétabliſſent la liberté de la circulation. Elles aident l'expulſion du fœtus & de l'arrière-faix, procurent la ſortie des vuidanges, font crever & vuider les abſcès intérieurs.

Les vomitives sont donc d'un grand secours dans les fiévres malignes continues & intermittentes, dans les commencements des maladies où la pourriture des premieres voies est sensible, dans les dégoûts & indigestions causées par des matieres qui ôtent l'énergie au suc gastrique, ou qui empêchent la sécrétion, & dans les diarrhées, dévoiements, dyssenteries; suites ordinaires des mauvaises digestions.

Les vomitives seront encore d'un excellent usage dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'apoplexie, d'épilepsie, de transport, de délire, de paralysie, d'engourdissements; en un mot dans tous les cas où il faut secouer vivement, réveiller le jeu & le ressort des parties, & opérer une révolution prompte & subite.

Nous avons vu que les vomitives agitent extrêmement la masse du sang, & qu'elles causent un ébranlement considérable aux solides,

Il eſt donc de la prudence du Médecin de faire précéder la ſaignée pour peu qu'il craigne les dépôts ſur quelque viſcère (1).

Il ne les mettra pas en uſage lorſque la poitrine des malades eſt reſſerrée, foible & délicate, lorſqu'il y a phtyſie, hémophtyſie, dans la péripneumonie, pleuréſie, dans les inflammations conſidérables des viſcères, les fiévres aigües, dans la diſſolution du ſang, les hémorragies habituelles, dans le cas de hernie étranglée, &c. (2).

Les différentes eſpéces de Plantes Vomitives ſont :

L'Azarum ;	Celles du Houx.
La Gratiolle ;	La Graine d'Ariſtoloche,
Les Pignons d'Inde,	D'Epurge,
La Méliſſe d'Eſpagne,	De Geneſt.
Le Palma Chriſti,	Le ſuc des feuilles & racines de Betoine,
Le Titimale,	De Violette.
Le Timelée,	L'Hypécacuanha.
La Digitale,	L'écorce de Surean.
L'Hellebore blanc ;	L'Euphorbe.
Les Renoncules.	
Les Baies-de-Lierre,	

NOTES.

(1) La ſaignée n'eſt pas la ſeule précaution à prendre lorſqu'il eſt queſtion de faire vomir. Il en eſt pluſieurs autres qu'il faut ſoigneuſement obſerver avant de donner l'émétique, pendant ſon effet & après qu'il a ceſſé d'agir. L'importance de la matiere ne me permet pas de les paſſer ſous ſilence.

Avant que de ſe déterminer à preſcrire les vomitifs, il faut, 1.° s'informer ſi la perſonne vomit aiſément, ſi elle a déja pris l'émétique, de quelle maniere & à quelle doſe. Il eſt des gens qui ne vomiſſent qu'avec la plus exceſſive violence, ou même qui ne vomiſſent jamais, malgré les prodigieux efforts qu'elles font. On ne doit pas donner l'émétique à de pareils ſujets : le mal qui ſuivroit l'emporteroit de beaucoup ſur le bien qu'auroit produit le vomitif. On ſe tourne alors du côté des purgatifs.

2.° Il eſt toujours prudent de ſaigner la perſonne avant cette opération ; il eſt peu de cas ou l'on puiſſe s'en diſpenſer. Les fortes compreſſions qui vont ſe faire ſur l'aorte ventrale, & le reflux du ſang du côté de la tête, font ſentir la néceſſité de vuider les vaiſſeaux. La ſaignée eſt indiſpenſable ſi le ſujet eſt pléthorique, chargé d'embonpoint, s'il a habituellement mal à la tête, aux yeux, à la poitrine, à la gorge, s'il eſt ſujet aux hémorragies, &c. Je ſais que de pareils maux contrindiquent l'uſage des vomitifs ; mais je le ſuppoſe abſolument néceſſaire, relativement aux circonſtances préſentes.

3.° Toujours, dans la vue d'éviter les mauvais effets de la compreſſion ſur les gros vaiſſeaux

abdominaux, il eſt utile de donner un lavement avant de faire prendre l'émétique. Les inteſtins évacués en deviennent plus ſouples & plus flexibles.

4.° Il eſt néceſſaire de délayer pendant un jour ou deux les matieres contenues dans l'eſtomach, par une boiſſon légérement inciſive : une infuſion de feuilles de chicorée ſauvage remplit très-bien cet objet : il en eſt de même du petit lait, de l'eau de poulet, &c.

5.° On examine l'âge, le ſexe, le tempérament du ſujet, par la raiſon qu'on ordonne les vomitifs à plus petite doſe aux femmes, aux enfans, aux conſtitutions foibles & délicates.

6.° Enfin lorſque le cas le permet, que la néceſſité n'eſt pas urgente, il eſt prudent de prendre garde à la ſaiſon ; car il eſt mieux de ne pas faire vomir pendant les grands froids & les fortes chaleurs, à moins qu'il n'y ait néceſſité abſolue. Communément on donne l'émétique le matin, parce que l'eſtomach eſt plus libre & mieux diſpoſé au vomiſſement.

Dans le moment ou l'émétique ſe prend, il faut 1.° toujours le donner en lavage, quelque ſoit l'eſpéce de vomitif; jamais en une ſeule doſe, à plus forte raiſon jamais en bol. En donnant les vomitifs en lavage, on a la facilité de les doſer, & pour ainſi dire, de fracturer à volonté & de nuancer leur action ; parce que l'on s'arrête dès que l'eſtomach ſe ſouléve : au lieu qu'en donnant la même doſe du médicament en une fois, ſi elle ſe trouvoit être trop conſidérable, il pourroit enſuite être fort difficile de modérer le vomiſſement qu'elle auroit excité.

2.° Il eſt fort utile d'ajouter au vomitif deux ou trois gros d'un ſel neutre purgatif quelconque. Par ce moyen on fait une eau minérale artificielle qui procure quelques ſelles après l'effet du vomi-

tif, & qui évacue par l'anus les matieres corrompues de l'estomach qui ont été chassées par le pylore du côté des intestins.

3.° Lorsque la personne a pris les premiers gobelets du vomitif, il est bon qu'elle se promene dans sa chambre, sans s'exposer au froid: le mouvement détermine plutôt l'effet du remède.

4.° Dès que l'estomach se souléve, le malade doit se coucher à plat sur le ventre. Cette position horizontale du tronc & de l'œsophage favorise singuliérement le vomissement, par la raison que la colonne du liquide n'a plus sa propre pesanteur à vaincre.

5.° Lorsque la personne a vomi une ou deux fois, on lui fournit de l'eau tiéde en abondance, afin de tenir l'estomach dans une sorte de plénitude qui puisse favoriser le vomissement, qui seroit fort douloureux sans cette précaution, & même infructueux: car l'estomach, presque vuide, est obligé de se contracter vigoureusement, & de revenir avec force sur lui-même pour chasser le peu de liquide qu'il contient; au lieu que se trouvant à moitié rempli, il trouve un point d'appui fixe pour peu qu'il se contracte, & par cette raison il chasse avec efficacité les matieres contenues dans sa cavité.

6.° S'il arrivoit que le vomissement fût opiniâtre & qu'il dégenerât en une convulsion soutenue de l'estomach, il faudroit l'arrêter: la chose est quelquefois difficile. Cependant on y parvient communément en donnant un léger cordial, tel qu'une potion faite avec un mêlange d'eau de menthe & de mélisse simples, auquel on ajoute demi-gros de thériaque; ou tout simplement un bol de thériaque, par-dessus lequel on fait boire une tasse d'infusion de fleurs d'oranges.

Les Narcotiques donnés à petite dose arrêtent

encore le vomissement trop long-tems soutenu. Il est même quelquefois nécessaire de les allier avec l'émétique ; quand, par exemple, on est forcé par les circonstances, de le donner aux hommes vaporeux, aux femmes histériques, aux personnes dont le genre nerveux est très-susceptible d'irritation. Quelques gouttes de laudanum, ajoutées à l'eau émétisée, calment les douleurs du vomissement, font promptement tomber le spasme qui en est une suite inévitable, & consolent, si je puis me servir de ce terme, les membranes irritées de l'estomach & des intestins.

Après l'effet des vomitifs, la personne fatiguée par les secousses du vomissement, a besoin de repos. Un sommeil de quelques heures est ce qui lui convient le mieux : il faut donc le favoriser en la laissant tranquille. A son réveil on lui donne un bouillon ou quelques cueillerées de vin d'Espagne. Il faut la priver pendant la journée d'aliments solides que l'estomach ne pourroit digérer : on s'en tient aux potages.

(2) Je suis bien éloigné de penser qu'il faille rejetter l'usage des vomitifs dans le traitement des fièvres aigües & des maladies inflammatoires. Le Médecin qui suivroit rigoureusement le conseil donné par l'auteur, se priveroit d'un des plus grands secours de son art ; & quant à moi particuliérement, j'abandonnerois la pratique de médecine, si j'étois privé de ce puissant moyen de guérison.

Les Plantes Vomitives & l'Emétique en général sont de la plus grande efficacité dans les fièvres aigües, les putrides, les malignes, les fièvres éruptives, les maladies inflammatoires ; j'en excepte les seules inflammations des premieres voies, telles que le *Gastritis* & l'inflammation de bas-ventre. Il faut, il est vrai, avoir eu la pré-

caution de désemplir les vaisseaux par des saignées suffisantes, de relâcher les fibres par les délayans, les aqueux, &c. Pour lors l'émétique, se trouvant placé à propos & dans le tems convenable, évacue l'estomach & chasse au-dehors des saburres corrompues, des matieres altérées qui auroient immanquablement passé dans les secondes voies, & singuliérement augmenté le danger de la maladie existante.

Ce même médicament, donné à petite dose dans les apozémes, les ptisannes, les boissons appropriées, devient un laxatif sûr, qui entretient la liberté du ventre si nécessaire dans ces sortes de cas; & cela sans porter du feu, ni de l'irritation. Souvent on le voit devenir un excellent Diaphorétique qui pousse au-dehors les éruptions critiques, ou qui détermine des sueurs favorables. Enfin, en passant dans les voies de la circulation & dans les derniers replis du systême vasculaire, il fond, atténue les liqueurs, les divise, détruit les engorgements, corrige le vice des humeurs, & les dispose à se porter dans leurs couloirs naturels. C'est ainsi qu'un Médecin instruit sait tirer de ce divin remède le plus grand parti, & qu'il lui fait produire des effets variés & miraculeux dans les maladies dont je parle.



CHAPITRE VI.

Des Plantes Purgatives.

Les Plantes Purgatives sont celles qui font évacuer par en bas les matieres qui croupissent tant dans l'estomach que dans les intestins. Il se fait d'abord une évacuation des matieres les plus grossieres, après quoi les selles sont plus fréquentes, plus liquides, écumeuses, mousseuses, jaunâtres, &c.

Pendant l'effet des purgatifs le pouls s'éléve, devient plus fort & plus fréquent ; la peau est aride, la transpiration diminue de même que la sécrétion de l'urine, la soif & la sécheresse augmentent ; les eaux des hydropiques se vuident, la tête des malades attaqués d'étourdissements se dégage, & enfin après leur opération le ventre se resserre. Nous pouvons donc inférer de ces observations, que les

Purgatifs dégagent, divisent, & rendent plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & qu'ils agissent en irritant les membranes de l'estomach & des intestins.

On employe les Plantes Purgatives sous la forme solide ou liquide. Dans le dernier cas, leurs parties sont déja toutes développées. Elles se trouvent en état de produire leur effet, au lieu que sous la forme solide elles ont besoin d'être détrempées par la salive & le suc gastrique avant de pouvoir agir: aussi les purgatifs en boisson purgent-ils plus doucement & plus sûrement.

Les parties des Plantes Purgatives agissent en divisant & détrempant les matieres visqueuses qui enduisent les parois des intestins. Elles portent leur action immédiatement sur les houpes nerveuses de leur membrane intérieure. L'irritation qu'elles y causent, fait

froncer les fibres tendineuſes du tiſſu des glandes qui filtrent le ſuc ſtomachal & inteſtinal, & obligent les fibres muſculaires à ſe contracter avec plus de force & de promptitude. De-là, le mouvement périſtaltique eſt plus vif, la circulation du ſang dans le tiſſu des inteſtins plus rapide, & le dégorgement que font les glandes inteſtinales plus abondant & plus coulant.

Le canal cholédoque & le pancréatique, qui s'ouvrent dans le commencement du duodenum, reçoivent auſſi l'impreſſion des particules purgatives; l'irritation qui ſe fait à l'extrêmité de ces tuyaux ſe communique bien-tôt, ſoit par la continuité des fibres, ſoit par la ſympathie des nerfs, au foie & au pancréas, dont ils ſont les tuyaux excréteurs. En conſéquence de cet ébranlement, le ton & l'oſcillation des fibres de ces deux viſcéres deviennent plus forts, la circulation

y eſt plus prompte, & par conſéquent la ſécrétion qu'ils font plus abondante. Ainſi la bile & le ſuc pancréatique coulent en plus grande quantité dans les inteſtins, & vont y faire l'office d'un nouveau purgatif, en excitant dans ce canal de nouvelles contractions.

On ne peut douter que les parties des purgatifs ne pénétrent dans les vaiſſeaux ſanguins, puiſque le lait des nourrices, qui ont pris médecine, purge les enfants qu'elles allaitent. Or ces parties paſſant dans le ſang, l'agitent, le diviſent & le raréfient : le pouls doit donc s'élever, & devenir plus fréquent pendant l'action des purgatifs. Dans ce même tems la peau eſt ſéche, aride, les malades ſont altérés, parce que l'évacuation qui ſe fait par les inteſtins, détourne la ſéroſité, & diminue d'autant les autres ſécrétions : il s'en porte donc moins à la peau, au goſier, aux reins. Delà la bouche eſt ſé-

che, la peau aride, & les urines peu abondantes.

Les Purgatifs font auſſi vuider les eaux des hydropiques. Car par leur action le ſang eſt rendu plus fluide, le volume des humeurs diminue, la circulation eſt plus libre dans les vaiſſeaux capillaires ſanguins, & les limphatiques ſont moins comprimés : par conſéquent les vaiſſeaux abſorbants ſont en état de reprendre la ſérofité épanchée dans la cavité du bas-ventre, & de la ramener dans les voies de la circulation. Cette ſéroſité prendra enſuite ſon cours vers les glandes inteſtinales, où elle trouve moins de réſiſtance, puiſqu'il s'y fait un abord & une ſécrétion d'humeur continuelle.

Enfin, la tête ſe trouve dégagée par l'uſage des Purgatifs, & les étourdiſſements ſe diſſipent. C'eſt que pendant leur action le ſang ſe porte en plus grande quantité dans les viſcères du bas-ventre, il en

va moins à la tête, & en conséquence les légers embarras du cerveau doivent se dissiper.

Les parties des Plantes Purgatives ne sont ni si développées, ni si massives que celles des émétiques; c'est pourquoi elles ne font point vomir. Quand elles produisent cet effet, c'est qu'on les a données en trop grande quantité & à trop forte dose. Ainsi les Purgatifs agissent peu-à-peu; leur action commence sur l'estomach & se continue sur les intestins. Elle finit même dans les voies de la circulation.

L'usage des Purgatifs est immense dans la Médecine, puisque la plûpart des maladies sont causées & entretenues par les crudités des premieres voies, qui passant dans les secondes, & se mêlant au sang, y produisent des changemens considérables. Ces maladies elles-mêmes produisent les vices de digestion. Car dans cet état l'esto-

mach est lésé, les sucs digestifs manquent d'énergie. D'ailleurs, quel est l'organe plus susceptible d'être altéré que celui qui reçoit des aliments, si différents par leur qualité & par leur quantité, ou pris souvent à contre-tems?

On jugera aisément de la nécessité de rétablir les premieres voies, de faciliter la sécrétion du suc intestinal, si on fait attention que l'effet des Purgatifs ne se borne pas sur les intestins, mais qu'en occasionnant le dégorgement de la bile & du suc pancréatique, on débarrasse non-seulement le foie & le pancréas, mais aussi tous les autres viscères du bas-ventre.

De ce que nous avons dit jusqu'ici, on peut conclure en général que les Purgatifs rétablissent les digestions, remédient à toutes les maladies des premieres voies, soutiennent les fonctions des viscères du bas-ventre, procurent des révulsions utiles qui dégagent

la tête, diminuent considérablement le volume des humeurs, & en même tems les rendent plus fluides & plus coulantes. Delà on sent la nécessité d'y recourir souvent.

Si les Purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages, ils produisent aussi de très-fâcheux accidents, la mort même si on les donne à contre-tems. Car il ne faut pas s'imaginer qu'ils n'évacuent que ce qui est nuisible, mais indifféremment tout ce qui est porté aux glandes intestinales pendant leur action. Ainsi lorsqu'il n'y a rien dans l'estomach, ni les intestins qui demande à être évacué, ils agissent immédiatement sur les fibres nerveuses, excitent de fortes oscillations dans le tissu des glandes, procurent une abondante sécrétion de sérosité pure, & par-là privent le sang de ce qu'il a de plus séreux & de plus balsamique. Le sang ainsi mis

à ſec, il ſe manifeſte de terribles accidents, tels que les vives inflammations, des épuiſements conſidérables, des inquiétudes fatiguantes, des convulſions, le délire, & même la mort.

Les anciens reconnoiſſoient dans le corps quatre humeurs différentes à purger ; ils diviſoient donc leurs Purgatifs en quatre claſſes, & chaque claſſe portoit le nom de l'humeur particuliere qui devoit être évacuée. Ainſi les *Phlemagogues*, ſelon eux, évacuoient le phlegme ; les *Hydragogues*, la ſéroſité ; les *Cholagogues*, la bile ; & les *Mélanagogues* diſſipoient la mélancolie, la bile noire ou atrabile. Ils appuyoient leur ſentiment ſur l'effet & l'opération de certains Purgatifs, & ſur les couleurs des ſelles qui leur paroiſſoient participer de la nature de ces humeurs. Mais ces humeurs n'exiſtent pas dans le ſang d'une maniere auſſi diſtincte qu'ils le prétendoient, &

les Purgatifs n'ont pas la faculté de choisir dans leur opération telle humeur plutôt que telle autre. A l'égard des selles, elles empruntent plutôt leur couleur des parties des Purgatifs, que de l'humeur évacuée. La Rhubarbe, par exemple, donne une couleur jaune & saffranée aux selles, la Casse une couleur noire, &c. Les urines mêmes participent de ces couleurs différentes.

La division des Purgatifs doit plutôt dépendre de leur plus ou moins d'énergie. Aussi les Médecins modernes les ont-t'il divisés en trois classes; en Purgatifs minoratifs, en moyens ou médiocres, & en violents ou drastiques (1).

§ I.

Des Purgatifs Minoratifs.

Les Plantes Minoratives Purgatives sont celles dont l'action est la

plus douce. Elles ne font qu'aider à l'expulſion des matieres, ſans irriter beaucoup les fibres de l'eſtomach & des inteſtins, & ſans exciter des ſelles copieuſes, ni ſi fréquentes que les autres Purgatifs. C'eſt ce qui les a fait appeller laxatives douces, bénignes ou lénitives. En effet elles échauffent & raréfient moins le ſang, & après leur uſage le ventre ne ſe reſſerre pas comme après celui des autres Purgatifs.

Les Minoratives détrempent & ramolliſſent les matieres endurcies; elles lubréfient les parois du canal inteſtinal, elles irritent légérement les fibres de l'eſtomach & des inteſtins, pour les obliger à ſe contracter plus fortement qu'à l'ordinaire.

Les occaſions où il convient de les employer ſont lorſqu'il faut purger ſans échauffer, & qu'il faut plutôt entretenir la liberté du ventre que purger en régle, comme dans

les constipations, dans les chaleurs d'entrailles. On ne purge les mélancoliques, les atrabilaires & les hypocondriaques qu'avec ces sortes de Plantes; parce qu'il est dangereux de mettre trop en mouvement les humeurs, de raréfier le sang & de trop échauffer ces personnes, qui sont déjà par elles-mêmes toutes en feu. D'ailleurs on agaceroit leurs fibres qui ne sont que trop tendues, & on augmenteroit l'acrimonie de leurs humeurs.

On choisira encore les Purgatifs Minoratifs lorsqu'il faudra purger dans les inflammations du poumon & des viscères du basventre, dans le cholera-morbus, dans le cours de ventrre dyssenterique, dans les fiévres aigües (2).

Ils sont trop foibles lorsqu'il convient d'agacer fortement, de produire de grandes évacuations, comme dans les engorgements du cerveau. Il faut alors réveiller la force languissante des solides, dé-

gager les premieres voies & procurer une révulſion compléte. Ils ſont de même inutiles dans l'hydropiſie, l'œdéme, l'anaſarque, où il faut évacuer fortement.

Les eſpéces de Plantes Purgatives Minoratives ſont :

La Poirée,
Le Choux,
La Cuſcute,
Le Baguenaudier,
L'Emerus,
Le petit Lin des Prés ou le *Linum Catharticum*,
La Patience,
Le Taliſtrum.
Les fleurs de Pêcher,
De Roſes pâles.
Les ſemences de Violette & de Carthame.
Les racines de Polipode.
Le Sureau,
L'Hieble, & quelques Mucilagineux.

§ II.

Des Purgatifs médiocres.

Les Plantes médiocrement purgatives purgent plus fortement que les Minoratives. Elles produiſent une irritation plus forte & plus marquée ſur les fibres de l'eſtomach & des inteſtins. Elles ſont

dégager leurs glandes abondamment, provoquent un ſécrétion plus conſidérable de la bile & du ſuc pancréatique, & elles agiſſent ſenſiblement ſur la maſſe du ſang, ſur laquelle les Purgatifs Minoratifs font à peine impreſſion. L'action des Purgatifs médiocres dépend de leurs parties qui ſont plus aigües, plus dures, plus maſſives que celles des Minoratifs, & par conſéquent plus en état de produire une irritation plus marquée & une évacuation plus abondante.

Mais les parties des Purgatives médiocres paſſant dans le ſang, écarteront les molécules de ce fluide, le raréfieront, augmenteront ſon mouvement : de-là le pouls s'élevera, la peau ſera chaude & ſéche & la ſoif ſe fera ſentir : effets qui n'ont pas lieu dans l'action des Purgatifs Minoratifs, ou du moins qui ſont peu marqués. Ainſi il ſera bon de faire précéder leur uſage de quelques ſaignées, pour pré-

venir l'inflammation ou le défaut d'action que l'agitation, excitée par ces Purgatifs dans la circulation, pourroient occasionner.

Leur usage convient quand il faut purger plus sûrement & plus efficacement, & lorsqu'on ne craint point d'agiter la masse du sang. On les donne aussi dans l'intention de la diviser & d'augmenter son mouvement; afin que les canaux & les vaisseaux obstrués l'emportent sur la résistance qu'ils opposent à la liberté de la circulation. On les employe dans les fiévres putrides, malignes & intermittentes, causées par la pourriture des premieres voies, & entretenues par le transport qui s'en fait dans la masse du sang. Enfin on les administre dans les maladies chroniques, dans les hydropisies naissantes & confirmées, dans les rhumatismes, les embarras du cerveau, le relâchement de son tissu & des nerfs par une sérosité trop abon-

dante. Ces Purgatifs ne conviennent pas dans les tempéraments vifs & mélancoliques ou hypocondriaques, dans les indigeſtions, dans la fiévre éphémere, le cauſos, dans la colique dyſſenterique, le flux de ſang, &c. (3).

Les eſpéces de Plantes Purgatives médiocres ſont:

Les feuilles de Scammonée de Montpellier,
De Pêcher,
De Prunier.
Les racines de Piſtolochia,
De la Belle-de-nuit,
Du Jalap,
D'Hermodactes.
Le Sureau,
L'Hieble.

§. III.

Des Purgatifs majeurs & violents.

Les Purgatifs majeurs ſe diſtinguent de tous les autres par la violence avec laquelle ils agiſſent. Ils irritent puiſſamment les membranes de l'eſtomach & des inteſtins, produiſent des évacuations très-

copieuſes, diviſent & atténuent beaucoup la maſſe du ſang, cauſent des chaleurs d'entrailles & des tranchées aſſez vives, & enfin vuident copieuſement les eaux des hydropiques.

Leur effet eſt plus lent que celui des Purgatifs précédents, mais auſſi il eſt plus ſujet à dégénérer en ſuperpurgation. Il eſt de ces Plantes qui purgent juſqu'au ſang, qui enflamment & excorient les membrânes des inteſtins, qui raréfient au dernier point la maſſe du ſang, & qui, ſous ces points de vue, peuvent être regardées comme de véritables poiſons.

En conſéquence, nous pouvons penſer que les parties des Plantes Purgatives majeures ſont plus pointues, plus dures & plus peſantes que celles des Purgatives ordinaires : mais nous devons en même tems préſumer que ces parties ſont embarraſſées dans une matiere qui empêche leur prompt dé-

velopement, puiſque leur effet eſt ſi lent en comparaiſon des autres. Auſſi remarquons-nous que preſque toutes ces Plantes ſont réſineuſes.

Ces obſervations faites, il ne ſera pas difficile d'expliquer comment ces ſortes de Purgatifs vuident ſi abondamment la ſéroſité. Il faut ſe rappeller que les membranes des inteſtins ſont parſemées d'un grand nombre de glandes deſtinées à filtrer une humeur ſéreuſe limphatique. Les parties réſineuſes des Purgatives majeures s'attachent aux parois des inteſtins, & ne ſe diſſolvent que difficilement : ainſi l'adhérence de ces parties réſineuſes favoriſe l'action conſtante de leurs particules irritantes qui ſe dégagent peu-à-peu : ce n'eſt que ſucceſſivement qu'elles heurtent les fibres nerveuſes des inteſtins & des glandes ; mais comme l'irritation eſt vive, la contraction l'eſt de même. Les glandes

expriment donc par secousses l'humeur qu'elles filtrent, & la versent dans les intestins. Plus les vaisseaux de ces glandes se vuident, plus aussi le sang s'y détermine en plus grande quantité & y fournit abondamment la matiere d'une nouvelle sécrétion, & cela d'autant plus facilement qu'il est très-divisé, qu'il est rendu plus fluide, & que son mouvement est augmenté, en vertu de l'action de ces mêmes Purgatifs majeurs. La sécrétion qui se fait par les glandes des intestins sera donc très-abondante & durera autant que l'irritation se fera sentir, puisqu'elle en est la cause. Mais après leur opération, le ventre restera un certain tems opiniâtrement serré, à cause de la crispation qu'on aura excitée dans tous les vaisseaux excréteurs, & parce que la matiere de la sécrétion aura été, pour ainsi dire, épuisée.

Si l'irritation que produit ces

Plantes va jusqu'à corroder les vaiſſeaux & à les déchirer en y excitant inflammation, elle produira des flux de ſang. Les convulſions qui paroîtront, dépendront de l'évacuation trop abondante des parties fluides & ſéreuſes du ſang qui reſtera à ſec, & de la grande perte d'eſprit animal, mais ſur-tout du trop grand ébranlement du genre nerveux.

Si donc il eſt important de recourir aux Purgatifs majeurs, dans le cas où les autres Purgatifs ſont ſans effet, il faut prendre garde aux méchants accidents qui ſuivent aſſez ſouvent leur uſage.

On les donne lorſqu'on ne craint pas d'ébranler trop fortement le genre nerveux, & de cauſer des accidents en vertu de cet ébranlement; quand il s'agit de vuider promptement & abondamment la ſéroſité épanchée dans quelque cavité, comme dans l'hydropiſie appellée *aſcite*, dans les affections

du cerveau, comme léthargie, paralysies, dépendantes d'un amas de sérosité dans les ventricules de ce viscère, &c. On les employe encore dans le cas ou le relâchement de la fibre est général, & où sa sensibilité est presque perdue, comme dans l'anasarque, la leucophlegmatie. Ils sont aussi recommandables dans les maladies chroniques entretenues par des matieres épaisses, gluantes & visqueuses, qui farcissent les premieres voies, qui ôtent aux sucs digestifs leur énergie, qui relâchent les fibres de l'estomach & des intestins, & qui altérent le chyle. Ces matieres passant dans les voies de la circulation se mêlent avec le sang, le rendent épais, visqueux, accélerent les engorgements, produisent les rhumatismes, la goutte & les obstructions de toutes espéces, donnent lieu à la cachéxie, à la cacochimie, au scorbut, à l'hydropisie, (4).

Les espéces des Plantes Purgatives majeures sont :

Les Titimales,	Les Iris,
La Gratiole,	La Couleuvrée,
Le Choux Marin ou Soldanelle,	L'Aloës,
Les Liserons,	La Scammonée,
Le Concombre sauvage,	L'Euphorbe,
Le Cabaret,	La Brionne,
La Coloquinte,	L'Epurge,
L'Ellébore noir,	La Rhubarbe,
Le Ricin ou *Palma-Christi*,	Le Rhapontic.
	Les écorces de Sureau,
	De Frangula.

NOTES.

(1) Il est une autre espéce de purgatifs qu'on appelle purgatifs *topiques*. Ces derniers n'agissent pas immédiatement sur les intestins, mais au contraire d'une maniere très-médiate. Tels sont les suppositoires qu'on introduit dans le fondement des enfans, les emplâtres qu'on applique sur la région ombilicale, & les fumigations qui pénétrant par les pores de la peau, parviennent à purger les personnes délicates, & dont les intestins sont de la plus grande sensibilité. Il n'est pas rare de trouver des gens qui, pour être resté peu de tems dans la boutique d'un Droguiste, sont purgés quelques heures après. Au reste ces moyens ont généralement peu d'efficacité : on peut les permettre chez les enfans, dont les

téguments & les muscles ayant peu d'épaisseur, laissent pénétrer les molécules purgatives du topique jusque dans le canal intestinal. L'irritation que le suppositoire excite sur l'extrêmité du rectum, peut encore déterminer quelques selles chez un enfant constipé.

(2) Les anciens défendoient soigneusement de purger dans le commencement des fiévres aigües, des inflammations : ils avoient certainement tort. Ils se fondoient sur l'aphorisme d'Hypocrate *concocta purgare & movere oportet non cruda, neque in principiis*, &c. Aphor. XXII. sect. I. c'est une erreur de laquelle on est revenu aujourd'hui. Il est vrai que les anciens manquoient, dans ces sortes de cas, de nos purgatifs minoratifs, tels que la casse, les tamarins, la manne, la crême de tartre & nos différents sels neutres ; ils ne connoissoient que les purgatifs drastiques. De pareils évacuans devoient effectivement produire les plus grands désordres dans les maladies dont je parle. Mais la médecine, se trouvant aujourd'hui enrichie de purgatifs aussi doux, il faut sans balancer purger dès le commencement des aigües & des inflammatoires, après avoir désempli les vaisseaux & relâché suffisamment les solides : il y a mieux, il faut hardiment exciter le vomissement lorsque l'état de l'estomach en indique la nécessité. *Voyez* les Notes du Chapitre précédent, pag. 284.

Quant au précepte renfermé dans l'aphorisme cité, il paroît, d'après une partie des Commentateurs d'Hypocrate, que ce prince de la médecine entend moins parler des matieres contenues dans les premieres voies, que des humeurs altérées qui se trouvent croupir dans les secondes. Il est certain qu'on ne peut déterminer l'expectoration dans les péripneumonies vraies ou fausses,

que quand la nature a disposé cette évacuation en atténuant, en divisant, en un mot en faisant la *coction* des matieres qui farcissent le poumon. Il en est de même des sueurs & des urines critiques qui, la plûpart du tems, jugent les fiévres aigües, les putrides, & du dévoyement puriforme & bilieux qui termine ces mêmes maladies. Il est essentiel d'observer qu'un pareil dévoyement n'est point produit par les matieres contenues dans les premieres voies, qui ont dû être évacuées dès le commencement de la maladie, mais par celles qui, ayant déja passé dans les secondes, ont excité la fiévre, puis ont été préparées, elaborées, *cuites*, pour me servir du terme consacré, & portées ensuite du côté des intestins, comme la voie qui a paru la plus favorable & la plus sûre à la nature.

C'est dans ces sortes d'occasions que les jeunes Médecins doivent bien se garder de troubler cette nature sage & prudente, en s'obstinant à exciter d'autres évacuations que celle qu'elle va bientôt déterminer. Que faire alors? rien; mais attendre tranquillement, épier sa marche & pousser du côté qu'elle indique; en un mot favoriser son ouvrage & ne pas le détruire. C'est encore un précepte qui nous est donné par Hypocrate dans l'aphorisme qui précéde celui que je viens de citer. *Quæ ducere oportet, quo maximè natura vergit per loca conferentia eo ducere.*

Quand j'ai dit qu'il falloit purger dès le commencement des fiévres aigües, je n'ai fait qu'exposer la régle de conduite généralement admise aujourd'hui. Qu'attendroit-on en effet? la coction des matieres contenues dans les premieres voies: elle ne se feroit jamais. Cette opération s'exécute dans les secondes voies seulement; elle est le résultat du travail de tout le systême

vasculaire sur les liqueurs dépravées qui, infectant la masse des humeurs, produisent la maladie, & non celui du mouvement péristaltique du canal intestinal sur les matieres corrompues qu'il contient. Ce mouvement ne va qu'à leur faire changer de place, à les porter de côté & d'autre, à favoriser leur entrée dans les vaisseaux lactés. Pendant leur séjour, ces matieres qu'on a négligé d'évacuer, s'altérent de plus en plus, se dépravent, se corrompent, se putréfient; puis en passant dans les secondes voies, elles vont porter l'infection & la mort jusques sur les principes de la vie : la maladie n'eut été qu'une sinoque simple, elle devient une sinoque putride, ou une fiévre maligne pour avoir négligé d'évacuer les premieres voies dès son commencement.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le précepte de purger dans le commencement des fiévres aigües soit indiqué par *Hypocrate* même, & que les anciens n'y ayent pas fait attention : il est renfermé dans le même aphorisme qu'ils ont cité tant de fois, & que voici dans son entier. *Concocta purgare & movere oportet non cruda, neque in principiis nisi turgeant.* En supposant donc qu'Hypocrate veuille parler des matieres contenues dans les premieres voies, il veut qu'on les évacue même dans le cas où elles sont encore *crues*, avec la condition *si turgeant.* N'est-ce pas indiquer clairement le cas de nécessité ; c'est-à-dire, celui ou les saburres des premieres voies fermentent, se boursouflent, tuméfient le ventre, excitent les rapports, les nausées, & fatiguent si cruellement les malades. Il est, je le répéte, bien surprenant que les anciens ayent fait si peu d'attention à la fin de cet aphorisme.

Non-seulement il est nécessaire de purger au

commencement des maladies inflammatoires, des fiévres aigües, mais il est encore utile de soutenir ces évacuations pendant le cours de ces maladies. Il faut, à la vérité, le faire d'une maniere insensible : c'est-à-dire qu'il faut tenir le ventre libre, & ne point purger en régle. C'est alors que la nature dispose son œuvre & se prépare un moyen de guérison qu'il ne faut pas troubler.

Enfin, il est encore essentiel de purger lorsque la crise est opérée, dans le tems de la convalescence, si on veut prévenir les rechûtes. Il faut ne point perdre de vue l'état de l'estomach, qui, à la fin de pareilles maladies, est tellement affoibli par la diéte austére qui a précédé, par les boissons abondantes qu'il a reçu, par l'impression même de la maladie, qu'il ne peut plus faire ses fonctions. Lorsque le malade commence à prendre des aliments, il s'accumule des saburres qui le jetteroient dans de nouveaux accidents, s'il elles n'étoient évacuées.

(3) Dans les cas de vomissements, de dévoyements, de dyssenteries, de flux de sang, les Plantes Purgatives deviennent de bons Astringents; parce que, chassant au-dehors les saburres acres qui, par leur irritation sur les membranes du canal intestinal, donnent lieu à ces maladies, elles enlévent complétement la cause. Leur efficacité, dans ces sortes de cas, est même plus assurée que ne l'est celle des Plantes proprement dites Astringentes. Ces dernieres froncent, crispent les vaisseaux excrétoires, suspendent le dévoyement pour un tems; mais laissant subsister la cause, on voit bientôt la maladie reparoître avec plus de force. Dans ces cas on choisit les Purgatifs qui ont un caractère d'astriction, après qu'il ont évacué. Tels sont

le Rapontic, la Rhubarbe, les Tamarins, le Noirprun, les Myrobolan, l'Agaric, &c.

C'eſt en conſidérant les Plantes Purgatives de cette maniere, que l'on comprend comment elles peuvent devenir des médicaments rafraîchiſſants. Elles évacuent des matieres acres & ſtimulantes qui irritent les fibres nerveuſes des inteſtins, qui excitent l'oſcillation des vaiſſeaux, accélerent le mouvement des liqueurs, multiplient les frottements, & par une ſuite néceſſaire, augmentent la chaleur, excitent la fiévre & produiſent ſouvent les douleurs de coliques. En chaſſant au-dehors de pareilles matieres, le Purgatif dévient un moyen qui tempére la chaleur, qui calme la douleur & fait diſparoître la fiévre : en un mot il ſe transforme en un médicament rafraîchiſſant, anodyn & adouciſſant. Au reſte, il eſt des Purgatifs plus propres à produire cet effet que d'autres; tels ſont les Tamarins, la Caſſe cuite dans le petit lait, les Semences de Violettes, la Crême de Tartre, &c.

Les vertus ſecondaires des Purgatifs ſont en général celles d'être ſtimulantes, toniques, fondantes, apéritives, échauffantes, carminatives, anthelmentiques & ſtomachiques. Donnés à petite doſe on les voit devenir diaphoretiques, diurétiques, emmenagogues. Au reſte, il eſt des Plantes Purgatives qui ont ces différentes vertus, ſéparées ou réunies, à un plus haut degré que d'autres.

(4) L'uſag des purgatifs exige des précautions dont l'autur ne parle pas & que je ne puis paſſer ſous ſilence, avec d'autant plus de raiſon que de tous les médicaments, les purgatifs ſont le plus fréquemment employés. Comme dans l'uſage des vomitifs ces précautions ſe prennent avant de

de donner les purgatifs, pendant leur effet & après leur action.

Avant de purger il faut 1.° préparer la personne. 2.°. Déterminer l'espéce de purgatif, le tems & la maniere de l'administrer. La préparation est également nécessaire, soit que la personne, étant simplement incommodée, prenne ce qu'on appelle une médecine de précaution, soit qu'étant malade elle ait besoin de purgatifs répetés.

Elle consiste à faire une saignée s'il y a des signes évidents de pléthore, à délayer les humeurs par une boisson copieuse & légérement incisive; telle qu'une eau de chicorée sauvage, de petit lait altéré de cerfeuil, les bouillons vulgairement appellés rafraichissans, l'eau de veau, de poulet, &c. On observe pendant quelques jours un régime humectant & reláchant. La veille de la purgation la personne doit manger fort peu, ne point souper si ce n'est avec un potage ou un bouillon. Elle prend un ou deux lavements pour évacuer les gros intestins: enfin il est utile chez les gens qui sont difficiles à purger, chez les tempéraments secs & bilieux, chez les personnes naturellement échauffées, de donner un bol de casse ou tel autre bol laxatif qui assouplit les intestins, ouvre le ventre & prépare les voies à la médecine du lendemain.

Quant à l'espéce de purgatif, le Médecin se détermine d'après la connoissance qu'il a du tempérament, des forces, de l'âge & du sexe de la personne qu'il veut purger; ou d'après les informations qu'il prend, s'il ne la connoit pas. Généralement il est mieux d'employer les purgatifs moyens que les drastiques : si la médecine purge peu, on en est quitte pour y revenir. Cet inconvénient est moindre que celui d'exciter une surper-

O

purgation, de produire l'inflammation & l'ulcération des inteſtins qui en ſont la ſuite.

C'eſt pour cette raiſon qu'il vaut beaucoup mieux purger ſous forme liquide que ſous forme ſéche. Les purgatifs étendus dans un liquide ſe diſtribuent mieux ſur la ſurface des inteſtins, & par cela même les fatiguent moins; au lieu que les bols, tombant ſur un point de l'eſtomach ou des inteſtins, s'attachent à cet endroit, y portent toute leur action & ſouvent excorient leurs membranes. De-là les violentes douleurs de colique, de tranchées; de-là les ſpaſmes conſidérables, l'inflammation & la gangrene qui ont ſuivi quelquefois l'uſage des purgatifs en bols chez des perſonnes délicates. Ces dangereux effets ont d'autant plus lieu que les bols ſont toujours compoſés de purgatifs qui ont beaucoup d'action ſous peu de volume, de ſubſtances réſineuſes priſes dans la claſſe des purgatifs draſtiques, leſquels ne conviennent qu'aux perſonnes d'un tempérament pituiteux, relâché, diſpoſé à l'hydropiſie; ou lorſqu'il eſt queſtion de vuider promptement & puiſſamment les eaux déja épanchées.

Lorſque la perſonne eſt attaquée d'une maladie grave, & que l'indication d'évacuer par les ſelles exiſte, on purge en tout tems & en toute ſaiſon; ſeulement il faut examiner ſi la nature ne diſpoſeroit pas quelqu'autre évacuation propre à terminer la maladie. Dans ce cas on favoriſeroit ſon ouvrage; &, dans la crainte de le détruire, on ſuſpendroit la purgation. Si on peut choiſir le tems, il eſt mieux de purger le printems & l'automne. Il faut éviter de le faire l'hiver pendant les grands froids & dans les fortes chaleurs. La fibre eſt alors trop roide, trop tendue, & les organes ne ſont nullement diſpoſés aux éva-

cuations. De préférence on purge le matin ; parce que la perſonne eſt plus forte, mieux repoſée, que l'eſtomach & les inteſtins ſe trouvent dans un état de vacuité favorable à la purgation.

Enfin, ſi la perſonne eſt fort délicate, il eſt prudent de preſcrire la médecine en deux ou trois doſes, données à la diſtance d'une ou deux heures. Par ce moyen on a la facilité de s'arrêter ſi les premieres doſes purgent ſuffiſamment, & l'on eſt ſûr d'éviter la ſuperpurgation.

Les purgatifs peuvent & même doivent s'allier avec d'autres médicaments dans certaines circonſtances. C'eſt ainſi que dans les fiévres intermittentes on leur combine les fébrifuges, & que l'on preſcrit le purgatif dans une décoction de kinkina ou de petite centaurée ; que dans les cas d'obſtructions on leur ajoute les fondants, & les apéritifs tels que les alkalis fixes, les ſels neutres, les préparations de mars, de mercure, le ſel d'abſynthe, &c. On leur aſſocie les aſtringents dans les dévoyements, le cours-de-ventre, le vomiſſement, en ordonnant la médecine dans une décoction de renouée, de pervenche, de plantin, de mille-feuilles, &c. en y ajoutant les abſorbants tels que les yeux d'écreviſſes, ou les acides végétaux, comme le ſuc de limon, de citron, de grenades, la crême de tartre, &c.

On combine encore les purgatifs avec les Stomachiques, quand on craint de trop fatiguer un eſtomach déja languiſſant & dérangé. On preſcrit alors le purgatif dans une décoction amere, & l'on choiſit de préférence ceux des purgatifs qui ſont en même tems Stomachiques, tels que la Rhubarbe, l'Aloes, l'Agaric, le Sel de Glaubert, de Saignette, &c.

On allie les Narcotiques aux Purgatifs, dans les cas où l'on craint l'irritation & l'inflammation

des intestins chez les personnes vaporeuses, hypocondriaques, chez celles qui ont le genre nerveux très-irritable. L'opium, ajouté à petite dose, a les mêmes avantages ici que quand on l'associe aux vomitifs. Si la personne est travaillée d'une toux séche & habituelle, il est utile de prescrire le purgatif dans une décoction d'orge, dans le petit lait, ou tel autre liquide adoucissant. La pulpe de casse, dissoute dans le petit lait, convient fort dans ces sortes de cas.

On associe assez fréquemment les Sudorifiques aux purgatifs. Cette espéce de combinaison porte le nom vulgaire de *Ptisannes Royales.* On les ordonne en lavage à la dose d'une bouteille de pinte pendant deux ou trois jours de suite, dans les cas de maladies vénériennes, de douleurs rhumatismales, d'affections gouteuses, de maladies cutanées, de cachexie, de dispositions aux obstructions, &c.

Enfin, il arrive fréquemment que l'on combine l'émétique avec les purgatifs, pour faire ce qu'on appelle un *Emeto-cathartique.* L'art consiste à faire cette combinaison, de maniere que la purgation ne soit pas manquée par l'effet de l'émétique, qui tend à chasser hors de l'estomach le purgatif. On y parvient sûrement, si on ne fait l'addition d'un grain ou d'un demi-grain de tartre stibié, que dans le second ou troisieme verre d'une médecine divisée en plusieurs doses, & dont les premieres auront déja passé par le bas. Par cette combinaison, on obtient un médicament évacuant qui vuide complétement l'estomach & les intestins, en excitant le vomissement & les selles. Mais comme il fatigue beaucoup le malade, on ne peut le donner qu'aux personnes fortes & robustes.

Pendant l'action des purgatifs, les précautions à

prendre se réduisent à peu de chose. La personne doit se garantir du froid avec soin, si elle veut éviter les coliques qui auroient immanquablement lieu. Elle ne doit cependant pas avoir trop chaud ; car il ne seroit pas surprenant, dans ce cas, de voir le Purgatif devenir Diaphorétique, & procurer des sueurs au lieu d'exciter l'évacuation du ventre.

On demande souvent aux Médecins si la personne peut dormir immédiatement après avoir pris sa médecine ; si, au contraire, elle doit se tenir éveillée, mais couchée dans son lit ; enfin, si elle peut en sortir & se promener dans sa chambre. On ne peut répondre affirmativement à ces différentes questions ; par la raison qu'il est des personnes chez lesquelles la purgation ne réussit jamais mieux que quand elles ont un sommeil d'une heure ou deux. Pendant ce tems de repos, le purgatif parcourt la longueur du canal intestinal, porte son action sur toute la surface de ses membranes ; de sorte que la personne se réveillant, elle fait successivement sept ou huit selles, sans coliques, sans tranchées, & tout est fini. Il en est d'autres, au contraire, qui ne seroient jamais purgées, si elles ne se donnoient du mouvement en se promenant dans leur chambre. Il faut consulter l'expérience, sur ces sortes de choses & s'en tenir, pour la suite, à ce qu'elle aura décidé les premieres fois. En général j'ai remarqué qu'un purgatif fort doux & qui n'est que laxatif, demande que la personne soit éveillée : son action paroît être nulle pendant le repos, & l'espéce d'engourdissement qui accompagne le sommeil. Un purgatif plus actif permettra le sommeil par la raison contraire.

S'il arrivoit cependant que la personne ne fût pas purgée, il faudroit, au bout de quelques

heures, lui faire avaler dans une tasse d'eau de veau deux ou trois gros de sel de glaubert, de saignette, ou de tel autre sel neutre purgatif. On peut encore donner une once de manne dans un verre de petit lait : enfin il est utile de déterminer les selles par un lavement émollient, rendu laxatif en y ajoutant le miel mercuriel, le catholicum double, ou même les feuilles de senné.

Chaque fois que la personne va à la selle, elle doit boire une tasse de thé léger, d'eau de veau, de poulet, de petit lait ou de tel autre liqueur qui puisse, en balayant le canal intestinal, entraîner les matieres de la purgation. Souvent on manque l'effet des purgatifs pour avoir négligé cette précaution.

Après l'effet de la purgation, le régime de ce jour doit être exact. La personne ne peut manger d'aliments solides, sans s'exposer à des accidents. L'estomach & les intestins sont fatigués & malades : ils viennent d'éprouver une sorte d'indigestion ; d'ailleurs il reste dans leur cavité une derniere portion du purgatif qui peut encore procurer quelques selles & troubler la digestion. Il est donc prudent de s'en tenir aux potages, aux crêmes de riz, d'orge, aux bouillons, le jour de la purgation. La médecine aura produit l'effet desiré si la personne est plus gaie, plus leste, plus forte après son effet qu'avant. Elle doit avoir du repos & prendre quelques légers cordiaux, ou mieux encore quelques cueillerées de vin d'Espagne.

Si, malgré les précautions prises, il arrivoit superpurgation, on doit avant tout examiner la nature du purgatif employé. Les résineux produisent, le plus ordinairement, un pareil accident. Dans ce cas, il faut avoir recours aux acides végétaux donnés en lavages & en grande quantité.

Ils ont la propriété de *chatrer* & de couper ſur le champ la trop forte action des purgatifs de ce genre : c'eſt ainſi que la limonade, le ſyrop de vinaigre, l'orangeade, arrêtent ſûrement l'évacuation immodérée des purgatifs réſineux. Un bol de Thériaque, une potion cordiale produiſent encore de bons effets ; les lavements très-émollients & fort adouciſſants conviennent auſſi. Si la ſuperpurgation eſt produite par quelque ſel neutre, ce qui eſt rare, il faut alors inſiſter ſur les lavages aqueux, ſur les boiſſons adouciſſantes, qui étendent les ſels, & conſéquemment affoibliſſent leur action. La diette, dans ce cas, doit être exacte & ſévere, parce qu'il y a communément de la fiévre.

Les jours ſuivans, la perſonne fera uſage des bouillons gras, des décoctions farineuſes édulcorées avec le ſyrop de grande conſoude, mais ſur-tout du lait, comme aliment. C'eſt le plus ſûr moyen de prévenir les mauvaiſes ſuites de la ſuperpurgation, qui ſont l'inflammation & l'ulcération des membranes du canal inteſtinal. Les gruaux, les pâtes, les crêmes de riz, d'orge, conviennent auſſi, dans ces ſortes de cas, comme aliments.



CHAPITRE VII.

Des Plantes Diurétiques.

LES Plantes Diurétiques sont celles qui provoquent la sécrétion de l'urine: c'est par la voie des reins que le sang se décharge de la sérosité superflue. Cette sérosité entraîne avec elle les parties salines & tartreuses qu'elle tient en dissolution. Elle est filtrée dans les reins & ensuite portée dans la vessie par les uretéres.

La situation des reins, leur organisation particuliere, la capacité des vaisseaux sécréteurs plus lâches & plus ouverts, la disposition de l'artère émulgente, rendent ce viscère plus propre qu'aucun autre à admettre & à filtrer cette humeur. La sécrétion en sera empêchée, si les vaisseaux sécrétoires sont engorgés ou obstrués par le

dépôt des matieres salines, tartreuses, grossieres, que l'urine y aura chariées ; ou si ces canaux sont comprimés, ce qui arrive dans l'inflammation des reins & lorsque le sang est extrêmement raréfié. Dans cet état il distend considérablement les vaisseaux artériels sanguins ; ces vaisseaux ainsi distendus compriment les tuyaux sécrétoires & interrompent la sécrétion de l'urine.

Cette sécrétion elle-même dépend du dégagement de la matiere qui doit être filtrée, & de la force impulsive qui la détermine vers les couloirs où se doit faire la séparation. Si donc le sang est épais & visqueux, la sérosité s'en sépare difficilement ; il circule avec peine dans les vaisseaux capillaires sanguins, son mouvement est rallenti, & la sécrétion de l'urine diminue, à raison de l'épaississement & de la perte de vélocité.

Pour augmenter la sécrétion de

l'urine, il faut par conséquent rétablir le mouvement des fluides. Mais il est un autre cas, c'est celui où ce mouvement étant trop fort & trop vif, il ne se fait encore aucune sécrétion. Car alors le sang circule avec trop de vélocité pour que les molécules d'urine puissent enfiler l'orifice des tuyaux sécrétoires. Elles passent devant sans pouvoir s'y insinuer, étant emportées par le mouvement rapide du sang, selon la direction de l'axe des vaisseaux sanguins. Tel est l'état d'un homme qui a un accès de fiévre: dans cet instant il ne se fait aucune sécrétion.

Il est évident que ces deux cas sont différents. Dans le premier il faut des Diurétiques qui divisent la masse du sang & qui augmentent son mouvement : dans le second, au contraire, il faut calmer ce mouvement & donner un peu plus de consistence au sang pour en exprimer la sérosité, en vertu du

rapprochement des principes de ce fluide. Les Diurétiques qui augmentent le mouvement du ſang, ſe nomment Diurétiques *chauds* ; ceux, au contraire, qui le diminuent, s'appellent Diurétiques *froids* (1).

§ I.

Des Diurétiques chaudes.

Les Plantes Diurétiques chaudes ſont celles qui atténuent la maſſe du ſang, qui en dégagent la ſéroſité & qui diviſent les matieres viſqueuſes, tartreuſes ou ſalines, arrêtées dans les vaiſſeaux des reins.

Ces Diurétiques, dans leur action, augmentent l'oſcillation des ſolides, ainſi leur force contractile devient plus conſidérable, la vélocité du ſang augmente, & la force impulſive du fluide ſe trouve ſupérieure à la réſiſtance qui ſe fait

ſentir dans les vaiſſeaux ſécrétoires de l'urine. Les matieres, qui peuvent ſéjourner dans les reins, ſont donc broyées & rendues plus fluides, l'embarras diſſipé & la ſécrétion de l'urine rétablie.

Les Diurétiques chaudes paſſent dans l'eſtomach & les inteſtins ſans y faire aucune impreſſion ; il faut donc que leurs parties ne ſoient ni ſi dures, ni ſi maſſives, ni ſi acres que dans les Purgatives. Elles ont beaucoup de rapport avec les Apéritives, puiſqu'elles lévent les embarras & les obſtructions des viſcères. Ce que nous avons dit des Apéritives peut s'appliquer aux Diurétiques (2).

On appelle encore les Diurétiques chaudes *Néphrétiques*, parce qu'elles dégagent les vaiſſeaux des reins des matieres viſqueuſes, tartreuſes qui y ſéjournent, & qui, par leur irritation ſur les fibres nerveuſes du rein, occaſionnent les coliques néphrétiques.

Il y a des Plantes parmi les Diurétiques chaudes que l'on a regardées comme lithontriptiques, parce que l'on a cru qu'elles avoient la faculté de diſſoudre la pierre; mais il s'en faut bien qu'elles aient cette propriété, & l'on n'a pas encore trouvé de remédes qui, pris intérieurement ou injectés dans la veſſie, puſſent fondre le calcul, ſans faire aucune impreſſion ſur les reins ou ſur la membrane de la veſſie. Si les urines deviennent troubles & bourbeuſes, ſi elles dépoſent beaucoup de ſédiment ſabloneux ou tartreux, on ne doit attribuer cet effet des Diurétiques chaudes, qu'à l'atténuation des molécules du ſang & de la diſſolution de ces matieres tartreuſes, viſqueuſes, qui s'étoient arrêtées dans les vaiſſeaux du rein; diſſolution qu'elles opérent lorſque ces ſubſtances ſalines, ſabloneuſes, qui ſont les principes du calcul, n'ont point encore acquis le degré de dureté, & d'u-

nion capable de résister à l'action des Diurétiques, & qu'elles ne sont pas encore tellement engagées dans les vaisseaux sécrétoires des reins, que par l'impulsion des liqueurs & la force contractile des fibres elles ne puissent être obligées de continuer leur route, & de se laisser entraîner pour être ensuite chassées avec l'urine (3).

Les Diurétiques chaudes deviennent Sudorifiques, & les Sudorifiques se changent en Diurétiques, selon le plus ou le moins de liberté des tuyaux sécrétoires de la peau ou du rein (*a*).

L'urine, comme nous l'avons dit, est la partie séreuse du sang, chargée des sels tartreux, grossiers & lixivieux dont elle fait la dissolution. On peut donc tirer un grand avantage des Diurétiques chaudes pour édulcorer la masse du sang, & pour briser la tissure trop

(*a*) Voyez ce que j'ai dit sur cet objet dans les notes sur les Diaphorétiques, *pag.* 248.

compacte des globules sanguins. Aussi les Plantes que l'on regarde comme spécifiques pour le scorbut, sont tirées de cette classe, comme nous l'avons vû.

On peut avoir recours aux Diurétiques chaudes, toutes les fois qu'il faut inciser & atténuer les fluides, pour augmenter le mouvement du sang, comme dans les embarras & obstructions des viscères. On s'en servira aussi utilement dans les hydropisies, qui ne proviennent souvent que de l'épaississement de la partie fibreuse du sang, qui en se condensant exprime la sérosité. Cette sérosité ne sauroit se mouvoir, ni circuler aussi librement, tant à cause de l'embarras qu'elle rencontre dans les vaisseaux, qu'à cause du mouvement qui est considérablement diminué. Elle doit donc s'extravaser & s'épancher dans les différentes cavités.

Les Diurétiques chaudes ne sont pas toutes d'une égale efficacité.

Il y en a qui ont une vertu apéritive marquée ; d'autres ſont plus anti-ſcorbutiques. Elles entraînent avec plus de facilité les matieres ſalines, tartreuſes & viſqueuſes, & rendent les urines troubles. Quelques-unes lui communiquent leur couleur & leur odeur.

Les eſpéces de Plantes Diurétiques chaudes ſont :

L'Abſynthe,
La Fumetere,
Le Calament,
La Chicorée,
Le Creſſon d'eau,
Le Cochlearia,
Le petit Houx,
L'Ache,
L'Aſperge,
Le Houblon,
Le Perſil,
Le Cerfeuil,
La Bardanne,
Le Raiffort,
La Paſſerage,
La Sariette,
L'Erniolle ou Turquette,
La Chelidoine,
Le Panais,
La Carotte,
La Dent-de-lion,
Le Souchet,
La Scorſonaire,
La Gaude,
L'Heupatoire,
L'Alkekenge,
L'Helianthemum,
Le Tamaris,
Le Gremil ou Herbe-aux-Perles.
Les racines de Calcitrape,
De Chardon-Bénit,
De Roſeau.
Les cendres de Genet,
De Sarments de Vigne,
De Gratteron.
Les Baies de Geniévre,
Les Pois Chiches, rou-

ges & blancs,	d'Orme,
Les petites branches	Le Fraisier.

Les 4 Semences chaudes mineures qui sont celles

D'Anis,	De Carotte,
De Persil,	De *Sium Aromaticum.*

Les 5 Racines Apéritives majeures qui sont celles

D'Asperge,	De Persil,
D'Ache,	De petit Houx.
De Fenouil,	

Les 5 Racines Apéritives mineures qui sont celles,

De Caprier,	D'Arrête-Bœuf,
De Chardon-Roland,	De Garence.
De Chiendent,	

§. II.

Des Diurétiques froides.

Les Plantes Diurétiques froides procurent une abondante sécré-

tion d'urine par un méchaniſme tout contraire à celui des Diurétiques chaudes ; car elles agiſſent en diminuant la rareſcence & le mouvement du ſang.

Les Diurétiques froides, dans leur action, rallentiſſent donc le mouvement des fluides ; c'eſt-à-dire qu'elles étendent les principes du ſang de la même façon que les Rafraîchiſſantes.

1° Elles délayent les fluides, c'eſt-à-dire qu'elles étendent les principes du ſang ſans changer ſa nature. Elles produiſent cet effet en interpoſant un véhicule plus fin & plus aqueux entre les molécules ſanguines. Par-là elles empêchent leur union & les font rouler les uns ſur les autres avec plus de facilité. D'ailleurs, par le même moyen, on donne plus de ſoupleſſe aux ſolides tendus, deſſéchés, qui pour lors ſe contracteront avec moins de force. Enfin, en fourniſſant une humidité capable de

détremper les fluides, on fournit au ſang la matiere de la ſécrétion; c'eſt-à-dire la ſéroſité, & en même tems on procure la diſſolution des ſels & des matieres tartreuſes.

2°. Les Diurétqiues froides, par ce même mucilage fin, embarraſſent les parties des fluides qui ſont trop dégagées & qui ont trop de mouvement : on ſait qu'un corps perd de ſon mouvement autant qu'il en communique à un autre : ainſi comme les parties mucilagineuſes ſe meuvent difficilement, les ſolides, dont elles reçoivent le mouvement, en perdront autant qu'ils leur en auront communiqué. L'oſcillation des ſolides & le mouvement des fluides doivent donc diminuer, & la ſécrétion de l'urine ſe faire plus adondamment.

3.° Les Diurétiques froides agiſſent encore par voie de coagulation. Elles rapprochent les molécules du ſang trop écartées, l'union des globules devient plus

compacte & la férofité eft exprimée. Mais la maffe du fang étant plus condenfée, elle occupe moins de place, les vaiffeaux font moins diftendus, & la compreffion fur les vaiffeaux fécréteurs s'évanouit. Donc la matiere de la fécrétion y abordera avec abondance.

Les Diurétiques froides conviennent dans les grandes féchereffes, dans les foifs brûlantes, dans les fiévres ardentes, lorfqu'il y aura inflammation dans les vifcères, fpécialement aux reins, dans la veffie, aux proftates, aux véficules féminales, aux uretères, &c. Elles ne conviennent pas quand le fang eft épais, vifqueux, & qu'il fe meut lentement.

Les efpéces de Plantes Diurétiques froides font:

La Laitue,	La Guimauve,
L'Ofeille,	Le Fraifier,
Le Pourpier,	Le Nénuphar,
La Pimprenelle,	La Mauve.

Les cinq Capillaires, Savoir:

La Scolopendre,	Le Céterac,
Le Capillaire de Canada,	Le Politric,
	Le Ruta-muraria.

Les quatre Semences froides majeures

De Citrouille,	De Concombre,
De Melon,	De Courge.

Les 4 Semences froides mineures

De Chicorée,	De Laitue,
D'Endive,	De Pourpier.

Les fruits de Limon & de Grenade,	D'Orange,
	De Bergamotte.

NOTES.

(1) On peut augmenter la ſécrétion de l'urine de quatre manieres, 1.° en donnant au ſang une plus grande quantité de *ſerum*; ce qui ſe fait abſolument ou relativement. Abſolument, en ajoutant au ſang un liquide analogue à la ſéroſité; l'eau, par exemple. Relativement, en rapprochant la partie rouge du ſang: pour lors la ſéroſité exprimée s'en ſépare, s'en écarte, & ſe préſente aux vaiſſeaux ſécrétoires des reins en plus grande quantité. Les acides, qui rapprochent la partie rouge, produiſent cet effet & deviennent Diurétiques par cette raiſon.

2.° En diminuant la résistance vers les reins ; car la force qui pousse restant la même, la sécrétion devient plus considérable dans un tems donné. Les bains, les demi-bains, les douches & sur-tout les lavements, remplissent cette indication. Ces derniers sont d'un excellent usage pour relâcher le tissu des reins, parce que les courbures du colon sont exactement appliquées sur la face antérieure de ces deux viscères, & qu'elles forment comme deux vessies remplies d'un liquide humectant & relâchant, dont les molécules doivent nécessairement pénétrer les vaisseaux du rein.

3.° En augmentant le mouvement du sang & le déterminant du côté des reins : les liqueurs spiritueuses produisent cet effet. C'est pour cette raison que les vins de France, de Moselle, du Rhin, & sur-tout les vins blancs, augmentent la sécrétion de l'urine. Les eaux minérales froides deviennent Diurétiques par le même méchanisme : d'ailleurs elles fournissent une grande quantité de serum.

4.° En broyant, en divisant, en atténuant les matieres tenaces & visqueuses qui peuvent obstruer les vaisseaux sécrétoires & suspendre la filtration de l'urine. Cette derniere classe renferme les Plantes Diurétiques, proprement dites, celles dont l'Auteur traite dans ce Chapitre, qu'il appelle Diurétiques *chaudes*, & dont il explique l'action.

De ce que je viens de dire, il résulte qu'il y a quatre moyens de procurer la Diurèse, semblables à ceux qui excitent la Diaphorèse : j'en ai parlé précédemment. Comme les Diaphorétiques, les Diurétiques n'agissent jamais d'une seule maniere. Ceux, par exemple, qui augmentent la sérosité diminuent en même tems la résistance du côté des reins ; ceux qui divisent les molé-

cules visqueuses, glutineuses & trop grossieres, augmentent en même tems le mouvement des liqueurs, *& vice versa.* Les deux premieres classes renferment les Diurétiques *froids ;* dans les deux dernieres se trouvent les Diurétiques *chauds :* on sent la raison d'une pareille dénomination.

(2) L'Auteur eut mieux fait de dire que les Plantes Diurétiques *chaudes* sont de véritables Apéritives, de vraies Plantes fondantes & désopulatives. Nulle différence, absolument, entre le méchanisme de leur action, & celui des Plantes Apéritives dont j'ai parlé dans le Chapitre VII de la premiere section de ce Traité. Si elles rétablissent le cours des urines dans les cas d'obstructions des reins, ce n'est qu'en fondant, en atténuant, en divisant les matieres épaissies qui forment l'engorgement de ce viscère, par leur arrêt dans les vaisseaux dont il est composé.

Enfin les Plantes Diurétiques chaudes sont tellement apéritives, qu'on les employe universellement dans les différentes obstructions des viscères du bas-ventre, dans la jaunisse, l'hydropisie, les maladies cutanées, &c. On peut recourir aux preuves que j'ai rapportées dans les notes (2) & (3) du Chapitre des Plantes Apéritives, pages 89 & suivantes.

L'usage des Diurétiques chaudes n'est pas indifférent, & demande qu'on distingue bien exactement la nature du vice qui arrête la sécrétion des urines. Il ne faudroit pas les employer lorsque l'érétisme, le spasme ou l'inflammation du rein sont la cause de la maladie. Il seroit aussi dangereux de confondre la cessation de la sécrétion dans ce viscère, sa suspension, sa *suppression*, avec la *rétention* d'urine dans la vessie. Ce dernier cas forme un accident particulier pour lequel l'usage des Diurétiques chaudes ne feroit rien :

il feroit au contraire fort nuifible, en ce qu'il augmenteroit la fécrétion de la férofité, & par conféquent l'hydropifie de la veffie urinaire, ainfi que les accidents qui en font la fuite. La fonde eft fouvent le feul moyen de vuider la veffie & de prévenir la gangréne dont elle eft menacée. En un mot, il faut être bien prévenu que les Diurétiques chaudes ne font efficaces, & ne doivent s'employer que dans le cas où les vaiffeaux des reins font farcis & englués d'une matiere vifqueufe, tenace, glaireufe, qui veut être atténuée & divifée : encore faut-il que le tiffu des reins foit exempt de toute inflammation, qu'il n'y ait point de fiévre, point d'hémorragie par les tuyaux urinaires, point de calcul actuellement formé dans ce vifcère, & fur-tout point d'ulcérations, de déchirements, d'excoriations dans les voies urinaires ; d'où l'on voit que l'ufage des Diurétiques chaudes fe réduit à peu de chofe, relativement aux maladies des reins.

Lorfque les Plantes Diurétiques chaudes font bien réellement indiquées, il eft des précautions à prendre avant, & pendant leur ufage, dont l'Auteur ne parle pas. Elles confiftent à défemplir les vaiffeaux par la faignée, à nétoyer les premieres voies par la purgation, à relâcher les fibres par les délayans, à affouplir le tiffu des vifcères & particuliérement celui des reins par les bains, les demi-bains, les lavements. Ces chofes faites, on commence par les plus douces & les moins actives de ces Plantes, pour paffer enfuite à celles qui ont plus d'énergie. S'il arrive quelque accident, on les fufpend pour un tems, & l'on a recours aux tempérants, aux délayants. D'ailleurs on a eu l'attention de préférer la faifon du printems & de l'automne lorfque la chofe eft poffible : enfin on fe conduit avec les mêmes précautions que

que demande l'usage des Plantes Apéritives proprement dites.

(3) Jusqu'à présent on ne connoît aucune Plante qui soit véritablement lithontriptique, c'est-à-dire, qui puisse fondre la pierre parvenue dans la vessie. Un pareil médicament seroit le plus précieux reméde dont on pût enrichir la médecine, & l'homme qui le découvriroit deviendroit le bienfaiteur de l'humanité. Je ne désespere pas qu'on y parvienne enfin : mais j'ose assûrer que ce ne sera jamais un médicament pris par la bouche, & porté dans le tissu des reins par les voies de la circulation. Il arrive une trop petite quantité d'un pareil reméde dans les vaisseaux rénaux ; la plus grande partie se trouvant distribuée & comme noyée dans la masse des humeurs. Ce moyen est donc insuffisant, & ne peut au plus que lever les embarras de ce viscère, détruire ses engorgements, & faire couler le sable non agglutiné ; ainsi que le remarque très-bien l'Auteur. Le reméde de M.[lle] *Stephens*, qui a eu tant de réputation, n'a pas d'autres propriétés, & n'a jamais fondu le calcul décidément formé.

Je pense donc que, si on parvient à découvrir un lithontriptique assuré, ce sera une liqueur qui, injectée dans la vessie, aura la faculté d'y fondre la pierre : je pense encore que tout homme, qui cherchera ce précieux dissolvant, doit tourner ses vûes du côté du lien, du gluten du *medium junctionis* qui colle, qui agglutine, qui fait l'adhésion des sables graveleux, lesquels forment la pierre par leur réunion. Peu importe de quelle nature soient les grains sabloneux : ce n'est pas eux qu'il faut attaquer, mais le lien qui les tient réunis les uns aux autres. Une fois désunis, ils couleront avec facilité par le canal de l'urètre & s'évacueront avec l'urine.

Par les recherches que j'ai eu occaſion de faire ſur ces objets, je me ſuis aſſûré que ce lien eſt de différente nature, de différente ténacité & de différente couleur. De ces différences réſultent celles des pierres qui ſont, dures ou molles, brunes ou griſes, crétacées ou murales, &c. J'ai de plus obſervé que ces différences étoient relatives à celles du tempérament des perſonnes attaquées de la pierre : de maniere que les gens d'un tempérament maigre, ſec & bilieux, portent des pierres brunes, dures & murales ; tandis que ceux d'une conſtitution pituiteuſe, phlegmatique & relâchée, ont plus conſtamment des pierres molles, blanchâtres & crétacées. Je ſuis parvenu à fondre ces dernieres dans une liqueur acide qui peut s'injecter dans la veſſie ſans inconvénient. Les pierres murales ont réſiſté à l'action de cette même liqueur ; mais elles ont été légérement attaquées par un diſſolvant de la nature du foye de ſoufre. Ces expériences demanderoient à être ſuivies avec la plus grande exactitude : la matiere eſt aſſez importante. Je les ai commencées ; je n'ai pu les continuer par la difficulté que j'ai trouvée à me procurer des pierres urinaires. On pourroit appliquer les mêmes expériences aux bézoards qui reſſemblent, à beaucoup d'égards, au calcul humain.



CHAPITRE VIII.

Des Plantes Emménagogues.

Les Plantes Emménagogues ſont celles qui font couler les régles.

Les femmes perdent tous les mois une certaine quantité de ſang par la matrice & le vagin. Cette évacuation périodique s'appelle *régles*, *mois*, *menſtrues*, *purgations menſtruelles*. Bien loin que leur ſanté ſoit altérée par cet écoulement, elle en eſt au contraire fortifiée. S'il vient à manquer dans le tems accoutumé, les ſymptômes qui accompagnent cette ſuppreſſion ſont très-facheux, & demandent un prompt ſecours.

Pour développer la maniere dont les Emménagogues produiſent leurs effets, il eſt néceſſaire de rechercher auparavant les cauſes de la purgation menſtruelle & des

dérangements qui peuvent la ſuſpendre.

Les femmes ont naturellement une conſtitution de corps plus lâche & plus molle que les hommes : leurs vaiſſeaux prêtent beaucoup plus à l'abord des liqueurs, leurs oſcillations ſont plus foibles, & les fluides s'y meuvent avec plus de lenteur. D'où il ſuit que les femmes tranſpirent moins que les hommes, & que toutes les ſécrétions ſont moins abondantes chez elles.

Le corps reſteroit certainement dans le même état ſi la quantité des évacuations étoit égale à la quantité journaliere des aliments : or dans les femmes les évacuations n'égalent pas la quantité des aliments qu'elles prennent ; il ſe doit donc faire tous les jours une petite ſurabondance, qui s'augmentant graduellement formera au bout d'un certain tems une pléthore marquée. Mais la machine ſe trouvant gênée,

il se fera une évacuation précédée des symptômes qui marquent la lésion dans laquelle se trouve le corps. L'évacuation finie, la sérénité revient, la fraîcheur du visage reparoît, les douleurs de reins, les étourdissements se dissipent, & le corps se sent tout allégé. On peut conclure que la seule pléthore étoit la cause du dérangement qui précédoit l'évacuation ; puisque cette évacuation faite, le corps reprend la même vigueur dont il jouissoit auparavant.

La matiere de cette évacuation est un sang vermeil qui a toutes les qualités de celui qui circule dans le corps. Il n'est point, comme les anciens l'ont cru, un sang excrémentitiel & corrompu. Il n'est donc pas susceptible de tous les mauvais effets qu'ils lui avoient attribué. Voyons à présent comment la pléthore cause les régles.

Dans la pléthore, la masse des fluides est augmentée, son mou-

vement doit donc auſſi augmenter à proportion ; la force & l'impulſion qu'elle exerce en général ſur les ſolides & ſur les vaiſſeaux ſera par conſéquent plus conſidérable ; les fluides feront donc un effort ſur les vaiſſeaux pour pénétrer dans leurs cavités : mais cet effort, quoique général, ſera plus grand & plus vif ſur les vaiſſeaux de la matrice, 1.° parce que l'aorte inférieure a beaucoup plus de capacité chez les femmes que chez les hommes : c'eſt un fait d'anatomie. 2.° Parce que la matrice a une ſituation perpendiculaire ; 3.° parce que ce viſcère, eu égard à ſon volume, reçoit beaucoup de ſang ; 4.° parce que les vaiſſeaux ſont moins ſoutenus qu'ailleurs, & ne ſont point enveloppés de graiſſe ; 5.° parce que les vaiſſeaux de la matrice ſont reployés & font mille contours ; 6.° enfin, parce que les veines qui reviennent de

la matrice ſont deſtituées de valvules.

Il y a une infinité de vaiſſeaux excrétoires limphatiques qui partent des extrêmités des vaiſſeaux artériels ſanguins capillaires, & qui ſe vont ouvrir dans la cavité de la matrice. Ces vaiſſeaux laiſſent couler continuellement une liqueur limphatique deſtinée à lubrifier l'intérieur de cet organe.

Ces faits ſont conſtatés & fondés ſur l'anatomie. Ils nous démontrent que l'impulſion du ſang dans la pléthore ſera plus conſidérable ſur les vaiſſeaux artériels de la matrice ; que la difficulté qu'il trouvera à vaincre les contours de ces vaiſſeaux, augmentera encore plus l'impulſion & l'effort qui le pouſſent contre les orifices des tuyaux excréteurs limphatiques de ce viſcère ; & enfin, que ces orifices une fois dilatés, admettront les globules ſanguins, & donneront une entrée au ſang

dans la cavité de la matrice. Pour lors ce fluide continuera de couler jusqu'à ce que l'impulsion ne ne soit plus supérieure à la résistance que les vaisseaux limphatiques opposent à leur dilatation, & que la quantité du sang, qui est portée à la matrice, soit telle qu'elle puisse être reprise toute entiere par les veines; c'est-à-dire, jusqu'à ce que le volume du sang soit proportionné à la force & au calibre des vaisseaux, & que son mouvement soit rallenti (1).

Nous ne nous amuserons pas à expliquer pourquoi cette évacuation est périodique; pourquoi elle commence vers l'âge de quatorze ans, & qu'elle finit vers celui de quarante-cinq; pourquoi les femmes grosses, les nourrices, les femmes exposées à de laborieux exercices ne sont pas sujettes à cette évacuation : ces objets regardent la physiologie. Nous allons plutôt examiner quels sont les ob-

ſtacles qui peuvent la ſupprimer, quoiqu'il y ait pléthore, & quelle eſt la nature de ces obſtacles.

L'excrétion des régles ne ſe fera pas ſi la vîteſſe du ſang eſt diminuée conſidérablement; ſi les fibres ſont relâchées; ſi leurs oſcillations ſont trop foibles; enfin, ſi les vaiſſeaux de la matrice ſont obſtrués. Or l'impulſion du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice étant comme le produit de la maſſe par la vîteſſe, ſi la vîteſſe du ſang diminue, l'impulſion de ce fluide diminuera à proportion; ce qui arrive dans le cas du relâchement de la fibre, & de la foible contraction des vaiſſeaux.

D'un autre côté, le ſang perd beaucoup de ſa vélocité quand il eſt épais & viſqueux. Ses globules ſont trop embarraſſés pour ſe mouvoir avec facilité, trop groſſiers pour pouvoir pénétrer les tuyaux capillaires. Le ſang ainſi épaiſſi doit perdre à chaque inſtant

de ſon mouvement ; ſes globules une fois engagés dans les vaiſſeaux d'un diamètre trop étroit, s'y arrêtent, y ſéjournent, s'y épaiſſiſſent, & gênent de plus en plus la circulation des humeurs : de-là obſtruction en régle des vaiſſeaux de la matrice. Pendant ce tems, le ſang arrêté dans les vaiſſeaux ſe décompoſe, la ſéroſité ſe ſépare, s'extravaſe, abreuve le tiſſu de la matrice, relâche les fibres de ce viſcère & favoriſe l'obſtruction. Il ſuit donc, de ce que nous venons de dire, que l'obſtacle qui s'oppoſe le plus ſouvent à l'excrétion des régles, eſt l'engorgement & l'obſtruction des vaiſſeaux de la matrice, & que pour rétablir cette évacuation, il faut lever l'obſtacle en queſtion.

Les Plantes Emménagogues, pour provoquer l'écoulement des régles, doivent, par conſéquent, corriger l'épaiſſiſſement & l'arrêt du ſang dans les vaiſſeaux de la

matrice, réveiller le jeu des solides, en un mot lever l'obstruction de ce viscère.

Dans l'action des Emménagogues, le pouls s'éléve, devient plus fréquent, la chaleur naturelle augmente, la couleur du visage devient plus rouge & plus vermeille, les forces se raniment. Tous ces symptômes nous annoncent que les Plantes Emménagogues agitent la masse du sang & la raréfient; qu'elles divisent & atténuent les globules sanguins; qu'elles détruisent le mucilage visqueux qui unissoit & embarrassoit trop fortement les parties fibreuses du sang.

L'action de ces Plantes est la même que celle des Apéritives : aussi ces dernieres sont-elles Emménagogues, puisqu'elles réveillent la force contractile des fibres; qu'elles donnent de la fluidité aux humeurs; qu'elles débouchent les vaisseaux obstrués, & qu'elles lévent les obstacles qui s'opposent à la circulation.

Les Emménagogues différent des Apéritives, en ce que leurs parties font un peu plus maffives; parce qu'il fuffit, pour provoquer les régles, que les globules fanguins foient affez atténués pour pénétrer les vaiffeaux excréteurs de la matrice. Ainfi les parties des Emménagogues agiffent plus fur le fang que fur la limphe, & différent en cela des Apéritives qui portent leur action plus loin que fur les globules fanguins; car elles agiffent auffi fur la limphe (2).

Les Emménagogues différent encore des Cordiales & Alexipharmaques, en ce que leur action fe foutient plus long-tems; ce qui vient de ce que leurs parties ne fe développent que peu-à-peu, la plûpart de ces Plantes étant très-réfineufes.

Les Emménagogues ayant détruit la vifcofité & l'épaiffiffement du fang, les molécules de ce fluide acquerront plus de mouvement,

obéiront à l'action des solides plus aisément, & la circulation recouvrera toute sa vélocité. Le sang agira donc avec plus de force sur les vaisseaux de la matrice; ainsi l'effet de la pléthore ne sera plus inutile ; & les régles paroîtront d'autant mieux que les fibres jouiront de tout leur ressort ; 1.° parce que les fluides résistent moins à leur contraction ; 2.° parce que les parties des Emménagogues, en heurtant les parois des vaisseaux, ébranlent les fibres nerveuses; 3.° le sang devenant plus fluide, les principes sont mêlés plus exactement & circulent avec plus de facilité ; 4.° les fibres ne sont plus exposées à l'action des humeurs visqueuses qui relâchoient leur tissu ; 5.° la sécrétion des esprits animaux devient plus abondante, parce que, à l'occasion de l'atténuation du sang, la matiere de cette sécrétion est plus dégagée; 6.° parce que la plûpart des Emménago-

gues, en divisant les fluides, agissent aussi sur les solides par voie d'astriction, en les dépouillant de l'humidité qui les abreuvoit & les relâchoit ; ce qui leur donne lieu de se tendre & de se resserrer.

Les Plantes Emménagogues sont histériques & soulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, soit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cause. Dans les accès de vapeurs, le sang est comme coagulé, le mouvement rallenti, la circulation irréguliere, le pouls s'éteint. Or les Emménagogues ne peuvent être que d'un très-grand secours en pareil cas, puisqu'elles délayent le sang, le rendent plus fluide ; ce qui augmente son mouvement & facilite sa circulation.

Les Emménagogues aident encore à détacher le placenta, à pousser au-dehors le fœtus mort, à faire couler les vuidanges ; lorsqu'il ne s'agit que de réveiller le

reſſort des parties ſolides, de diviſer la maſſe du ſang, d'augmenter ſa force & ſon impulſion ſur les vaiſſeaux de la matrice, & de déterminer un abord de ſang plus conſidérable à ce viſcère. L'effort qui ſe fait alors ſur la matrice eſt aſſez conſidérable pour vaincre les adhérences du placenta, le chaſſer dehors & provoquer les vuidanges.

Quant à l'expulſion du fœtus mort, elle dépend beaucoup de la contraction de la matrice, des muſcles du bas-ventre & de ceux de la reſpiration. Or les Emménagogues, en réveillant le reſſort de toutes les parties ſolides, mettent les femmes en état de produire les efforts néceſſaires pour ſe délivrer. Ces Plantes, à cauſe de ces deux facultés, portent deux autres noms: 1.° celui d'*Ariſtolochia*, parce qu'elles font couler les lochies ou vuidanges. 2.° *Polichia*, parce qu'elles procurent l'écoulement & l'expulſion de tout ce qui peut être renfermé dans l'uterus.

Les Plantes Emménagogues ne conviennent pas lorſque le ſang eſt épaiſſi, qu'il a beaucoup de peine à circuler, que ſon mouvement eſt rallenti, que la pléthore eſt conſidérable. Il faut les éviter lorſqu'il y a inflammation ou diſpoſition inflammatoire à la matrice, lorſque le ſang eſt extrêmement raréfié, que ſa circulation eſt prompte (3).

Les eſpéces de Plantes Emménagogues ſont :

L'Armoiſe,	Les Camomilles,
La Tanaiſie,	L'Ariſtoloche,
La Matricaire,	Le Saffran,
Le Dictame blanc,	Le Souci,
Le Dictame de Créte,	Le Géroflier jaune;
La Meliſſe,	Le *Chenopodium Fœtidum*,
La Cataire,	Le Balloté ou Marrube noir,
Le Pouillot,	La Berle,
Le Romarin,	La Sabine,
Le Serpolet,	La Sauge.
La Rhue,	
L'Abſynthe,	

Les 4 racines Apéritives qui ſont celles

D'Ache,	De Perſil,
D'Aſperge,	De petit Houx.
De Fenouil,	

NOTES.

(1) Le ſyſtème phyſiologique ſur la cauſe de l'évacuation menſtruelle, que l'Auteur donne ici, & qui eſt celui du Docteur *Freind*, ſouffre de grandes difficultés quand on l'examine avec attention. Comment en effet ſuppoſer, dans cette hypothèſe, une pléthore univerſelle chez les femmes épuiſées par de longues maladies, exténuées par les douleurs, les veilles, les chagrins, qui, malgré l'état d'inanition & de vacuité où elles ſe trouvent, ſont cependant réglées? Comment s'appuyer ſi fortement ſur le grand nombre de vaiſſeaux de la matrice, ſur leurs différents contours, leurs fréquentes anaſtomoſes, &c? tandis que de pareils diſpoſitions ſe rencontrent dans des viſcères beaucoup plus vaſculeux, plus mols, plus pulpeux, tels que le cerveau, le poumon, la rate, le méſenterre, qui ne ſouffrent cependant pas d'hémorragies périodiques? Comment faire tant valoir la direction perpendiculaire de l'aorte & de la veine cave ventrales, tandis que cette direction a lieu pour les parties qui ſe trouvent placées au-deſſous de la matrice, & qu'elle devroit produire, chaque mois, des engorgements variqueux le long des extrêmités inférieures? Comment de la pléthore univerſelle réſulte-t-il une pléthore locale & particuliere à la matrice, aſſez conſidérable pour que le ſang puiſſe rompre les vaiſſeaux qui le contiennent, & s'ouvrir un paſſage? Comment les ſymptômes de cette pléthore locale, qui ſe renouvelle dès que l'évacuation précédente a ceſſé, ne s'annoncent-ils pas longtems avant l'écoulement des régles ſubſéquentes, tandis qu'ils ne ſe manifeſtent le plus ordinaire-

ment, que la veille de leur apparition ? comment, &c.

Voilà les principales objections qu'on peut faire contre l'hypothèse du Docteur *Freind*, & auxquelles il est impossible de répondre d'une maniere satisfaisante. Il se fait bien sûrement une pléthore locale & propre à la matrice ; mais il paroît encore plus certain qu'elle est indépendante de la pléthore générale, de la constitution humide des femmes, de la direction perpendiculaire des gros vaisseaux, &c. Elle se fait & doit se faire à raison de la structure particuliere du viscère, & de la compression opérée sur ses tuyaux veineux par la plénitude & la distension d'une autre espéce de vaisseaux propres à la matrice & aux mammelles, appellés vaisseaux *laiteux*, & dont M. *Astruc* donne la description dans le premier volume du Traité des *maladies des femmes*. Je ne puis m'étendre davantage sur cet objet purement physiologique, & développer suffisamment l'hypothèse de ce savant Médecin, dans un ouvrage de la nature de celui-ci. J'aime mieux renvoyer le lecteur à l'excellent Traité qu'il a composé sur cette matiere. Il me suffit de m'être élevé contre un système qui, jusqu'à ce moment, a eu la plus grande célébrité, à raison de la réputation méritée de son illustre Auteur, & qui par cela même doit en imposer aux jeunes gens non encore instruits.

(2) Toutes ces distinctions sont inutiles & ne signifient rien. Il faut trancher le mot & dire nettement que les Plantes Emménagogues sont de véritables Plantes Apéritives : elles sont même très-actives. Comment, en effet, refuser ce nom à des médicaments qui détruisent efficacement l'épaississement sanguin, qui fondent & atténuent les globules du sang devenu trop visqueux, qui

lui rendant sa fluidité le fait passer de nouveau dans les tuyaux où il s'étoit arrêté & où il formoit obstruction, &c. Il faut, en conséquence, faire rentrer les Plantes Emménagogues dans la grande classe des Apéritives, ainsi que je l'ai proposé ci-devant, en traitant cette matiere. *Voyez* les Notes sur les Plantes Apéritives.

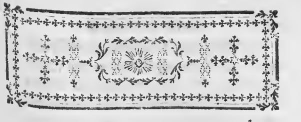
(3) Si l'Auteur eut véritablement pensé, comme il le dit ici, que l'usage des Plantes Emménagogues ne convient pas, *lorsque le sang est épaissi, qu'il circule difficilement, &c.* il eut été en contradiction avec lui-même, puisque ces Plantes, de son aveu, n'ont d'autre propriété que celle de détruire cet épaississement, & de rendre à la circulation toute sa liberté. Il a voulu dire, apparemment, que leur usage ne convenoit pas dans ces sortes de cas, à moins qu'on n'eût fait précéder les remédes généraux, & qu'on n'eût pris les précautions nécessaires, dont cependant il ne parle pas.

L'usage des Plantes Emménagogues exige que la malade y soit préparée par les saignées, qui sont absolument nécessaires à cause de l'état de pléthore qui suit immanquablement la suppression de l'évacuation péridioque; par un grand nombre de bains, de demi-bains, qui assouplissent le tissu de la matrice; par les délayans long-tems continués, qui, ajoutant de la sérosité au sang, puissent commencer à le diviser, à le délayer, à rompre sa viscosité; par les purgatifs moyens, qui évacuent les premieres voies, toujours farcies de saburres dans ces sortes de cas.

Ces remédes généraux employés, on commence par les Apéritifs tempérés, tels que les Chicoracées, les Borraginées, que l'on donne sous la forme de bouillons, pour ouvrir les vaisseaux de la matrice, & les disposer graduelle-

ment aux secousses que produiront les Plantes Emménagogues. Enfin, on doit passer à l'usage de ces dernieres avec la plus grande précaution. Rien n'est plus commun dans la pratique des jeunes Médecins, que de voir ces Plantes, mal administrées, produire l'engorgement inflammatoire de la matrice, des stases douloureuses dans son tissu, suivies le plus souvent de la suppuration & de l'ulcère de ce viscère. Je pense qu'il y a fort peu de cas dans lesquels on soit obligé d'employer les vrais, les forts Emménagogues, par la raison que la plûpart du tems, on parvient à détruire les engorgements de la matrice avec les Apéritifs ordinaires long-tems continués. On les employe pendant la saison du printems, comme le tems le plus favorable, pour les interrompre pendant les chaleurs de l'été & les reprendre à l'automne. C'est ainsi que je suis parvenu à détruire des obstructions de matrice bien confirmées, & que l'évacuation menstruelle s'est parfaitement rétablie, sans avoir employé les Emménagogues; les Apéritifs ordinaires & les préparations martiales m'ayant suffi.





TRAITÉ DE L'USAGE ET DES VERTUS *DES PLANTES.*

SECTION TROISIEME. *DES TOPIQUES.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Plantes Topiques en général.

On entend par Topique un médicament que l'on applique extérieurement, & qui agit précisément sur la partie où il est placé.

La différence des Plantes Topiques ſe tire des différents effets qu'elles produiſent, ou du différent état des plaies qui demandent leurs ſecours, ou enfin des différentes parties auxquelles elles ſont particuliérement deſtinées.

Les Plantes Topiques, eu égard à leurs effets particuliers, ſont anodynes parce qu'elles calment la douleur, & elles ſont de deux ſortes, ou émollientes ou aſſoupiſſantes. Elles ſont encore répercuſſives, aſtringentes, réſolutives, corroſives & véſicatoires.

Par rapport aux différents traitements des plaies, contuſions, fractures, elles ſont ou vulnéraires engénéral, ou en particulier maturatives, déterſives, réſolutives, incarnatives, cicatriſantes, porrotiques, exfoliantes; ou bien elles empêchent le progrès de la gangréne.

Par rapport aux différentes parties auxquelles elles ſont préféra-

blement destinées, elles sont appellées, les unes Ophtalmiques, les autres Errhines ou Sternutatoires; d'autres sont nommées Othalgiques pour les maux d'oreille; d'autres enfin Odonthalgiques pour les maux de dents. (1).

NOTE.

(1) La plus grande partie des Plantes Topiques, dont l'Auteur parle dans la troisieme Section, ayant été examinées dans les deux premieres parties de cet ouvrage comme médicaments internes, il reste peu choses à dire sur leurs vertus & leurs propriétés. C'est ainsi que les Émollientes ont été considérées à titre de Plantes rafraichissantes & adoucissantes; que les assoupissantes ont été traitées comme Plantes Narcotiques; que les Résolutives ont été décrites sous le nom de Plantes Apéritives; que les Vulneraires & les Détersives ont été examinées, sous la même dénomination, comme médicaments internes; que les Astringentes Topiques ont été considérées comme Astringentes prises à l'intérieur, &c. Ainsi, pour ne plus revenir sur des objets déja discutés, & pour éviter les répétitions, cette derniere section se trouvera accompagnée d'un petit nombre de Notes.

CHAPITRE II.

Des Plantes Émollientes.

LES Plantes Émollientes relâchent le tiſſu fibreux des parties, & appaiſent la rareſcence des humeurs.

Ces Plantes fourniſſent abondamment une humidité chargée d'un mucilage fin, de parties ſouples, ténues, capables de s'inſinuer dans l'interſtice des fibres, & de pénétrer dans la cavité des vaiſſeaux pour ſe mêler avec les fluides. L'humidité corrige l'excès de tenſion des fibres, tandis que le mucilage fin, & les parties ſouples des Plantes Émollientes, engagées dans le tiſſu des fibres, ſoutiennent la vivacité de leurs oſcillations. Car ces parties n'ayant aucune élaſticité, elles ne rendent point le mouvement qu'elles reçoivent; il ſe fait donc une déperdition

dition de mouvement continuelle ; les oscillations & les vibrations des fibres sont donc rallenties.

Ces Plantes, par la même raison, diminuent la rarescence des fluides, puisqu'elles leur ôtent une partie du mouvement qui leur étoit imprimé, & qu'elles embarrassent leurs molécules par le mucilage fin dont elles sont fournies. De-là, la fougue de la circulation est assoupie, le calme succéde & la douleur cesse.

L'usage des Émollientes est assez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuses, prêtes à s'enflammer, dans les violentes convulsions, dans les rhumatismes avec douleurs extrêmement vives, occasionnées par un sang vif très-raréfié & acrimonieux.

Il ne faut jamais appliquer les Émollientes sur les tumeurs enflammées, ni sur les tumeurs dont on peut espérer de venir à bout

par la résolution & par le moyen des résolutives (1).

Il ne faut pas non plus les appliquer pour des tumeurs qui reconnoissent pour cause le défaut de tension des solides & l'épaississement des fluides; car en augmentant encore le relâchement des fibres, il est clair que l'on favoriseroit l'engorgement & qu'on augmenteroit le mal (2).

Les Plantes Emollientes sont :

Le Chardon ordinaire,	La Linaire,
La Mercuriale,	Le Lin,
La Sariette,	Le Mélilot,
La Poirée,	L'Herbe-aux-Puces ;
L'Aroche,	La Camomille puante ;
Le Lis blanc,	La Cinoglosse.

Les 5 Plantes Émollientes qui sont

La Mauve,	La Violette,
La Guimauve,	Les yeux de Peuplier & de Saule.
L'Acanthe,	

NOTES.

(1) J'ai confronté plusieurs manuscrits de l'Auteur pour vérifier la fidélité du mien, & pour

m'assûrer de la réalité du conseil qu'il donne ici comme un précepte généralement admis : tous se sont trouvés conformes. Je ne pouvois me persuader qu'il défendît réellement l'application des Plantes Emollientes sur les tumeurs inflammatoires. En effet, sur quelle espéce de tumeurs les appliquera-t-on, si ce n'est sur celles dont on parle ici ? Quel Topique résolutif plus assûré dans ces sortes de cas que la pulpe des herbes Emollientes ?

Le phlegmon est une tumeur dure, circonscrite, élevée, accompagnée de douleur, de rougeur, de chaleur, de pulsation, & le plus souvent de fiévre. Sa cause prochaine est l'arrêt & l'engorgement du sang dans les tuyaux capillaires, tant sanguins que limphatiques, plus tendus que d'ordinaire. Les causes éloignées sont, d'une part, la tension augmentée des solides ; de l'autre, le mouvemeut accéléré des fluides.

En admettant ces causes, tout corps qui aura les propriétés de relâcher la fibre, de rallentir le mouvement des liqueurs, de calmer la douleur, de faire tomber la chaleur, sera bien certainement le reméde propre à dissiper la tumeur inflammatoire. Or, toutes ces qualités se trouvent dans les Plantes Emollientes. Leur mucilage fin & délié, charié par l'eau qu'elles contiennent & par celle qu'on leur ajoute, est porté dans le tissu des fibres, y dépose des molécules souples & flexibles qui, comme autant de petits corps placés entre leurs parties constituantes, les écartent les unes des autres, les éloignent, diminuent la force de leur contact ; ce qui ne peut se faire sans donner à la fibre plus de longueur & conséquemment plus de laxité. Les vaisseaux relâchés reprennent leur action naturelle, qu'ils avoient perdue pour être trop

tendus, recommencent leurs oscillations, & par des contractions répétées, agissent sur le fluide arrêté dans leur cavité, le divisent, le fondent par degrés, & lui font reprendre le mouvement de circulation : la tumeur & tous ses symptômes disparoissent ; en un mot, la résolution du phlegmon s'opére.

Cette opération est singuliérement favorisée par les battements des vaisseaux artériels voisins qui sont encore libres, par leurs oscillations multipliées, & par leurs impulsions latérales sur les vaisseaux engorgés. Ces contractions répétées vont à briser, à fondre, à diviser le sang qui stagne dans les tuyaux obstrués, à lui faire reprendre sa premiere fluidité. Il est même des Médecins qui pensent que l'action des vaisseaux libres sur les vaisseaux engorgés est le principal acteur de la résolution. Pour moi je n'en crois rien ; je la regarde simplement comme cause auxiliaire, mais je pense qu'elle est un des principaux agents de la suppuration : je déveloperai cette idée par la suite.

D'après la théorie sur la nature du phlegmon, que je viens d'exposer, & l'effet méchanique des Plantes Emollientes, il paroît évident qu'elles sont les médicaments Topiques les plus propres & les plus assûrés que l'on puisse employer pour opérer la résolution des tumeurs inflammatoires. Mais l'expérience journaliere, plus forte que tous les raisonnements, prononce à cet égard, & décide que l'application de ces Plantes réduites en bouillie guérit sûrement & promptement ces tumeurs toutes les fois qu'il est possible de les terminer par résolution. Il n'est pas besoin de dire que leur action doit être favorisée par les saignées plus ou moins répétées, par l'usage des délayans, par l'observation d'une diette exacte, & par tous les moyens indiqués en pareil cas.

(2). Il est un autre genre de tumeur bien opposée au plegmon, à laquelle on donne le nom générique d'*obstruction*. Elle se présente extérieurement sous la forme de tumeurs froides, indolentes, tantôt circonscrites, tantôt de figure irréguliere, sans altération de la peau, sans changement de couleur, sans pulsation, & portant différents noms à raison de la nature de l'humeur qui les forme. Leurs causes éloignées sont, de la part des solides, leur relâchement, leur foiblesse, leur atonie; de la part des fluides, leur épaississement, leur viscosité, leur arrêt dans des vaisseaux sans action.

L'Auteur défend, avec raison, l'application des Plantes Emollientes sur de pareilles tumeurs. Elles augmenteroient le relâchement des solides & l'epaississement des fluides; elles favoriseroient l'engorgement, & s'opposeroient à toute espéce de guérison, en donnant plus d'intensité aux causes de la maladie. Il faut ici des Plantes pourvues de parties fines, légeres, actives, pénétrantes, toniques, stimulantes, qui puissent s'insinuer à travers la peau, pénétrer dans la tumeur, pour fondre, atténuer, diviser le fluide épaissi, pour titiller les solides, leur rendre leur jeu & leur action sur les liquides qu'ils contiennent, & par ce moyen résoudre & dissiper la tumeur existante.

Cette nouvelle classe de Plantes, très-différentes des Emollientes par leur nature & leur maniere d'agir, est celle des Plantes *Résolutives*. Elle est formée par les Plantes Apéritives, dont nous avons traité précédemment sous les noms de Plantes Fébrifuges, Stomachiques améres, Carminatives, Anthelmentiques, Emménagogues, dont j'ai tâché de développer l'action, & que j'ai dit être d'excellents Résolutifs, appliquées extérieurement sur tout ce qu'on appelle tumeurs

froides, tumeurs limphatiques, ou tumeurs par congeſtion. Eſt-il néceſſaire de faire obſerver combien l'application de pareilles Plantes, ſur les tumeurs vraiement inflammatoires, cauſeroit de déſordres ? Elle détermineroit infailliblement la gangréne. S'il eſt quelquefois avantageux de les ajouter aux Plantes Emollientes, c'eſt lorſque les ſymptômes de l'inflammation ſont calmés, & que l'on veut accélérer la réſolution du phlegmon. Il ſeroit à craindre que les ſeuls Emollients trop long-tems employés ne relâchaſſent les ſolides au point de leur ôter toute action, & par cette raiſon, de faire languir la réſolution. Un mêlange bien entendu, des Plantes Réſolutives & des Emollientes, remédie à cet inconvénient, mais il ne faut le mettre en uſage que ſur la fin de la maladie.



CHAPITRE III.

Des Plantes Assoupissantes.

Les Plantes Assoupissantes sont celles qui, en calmant les douleurs des parties sur lesquelles on les applique, produisent le sommeil.

Nous avons vu, en parlant des Narcotiques, que ces Plantes appliquées extérieurement peuvent raréfier le sang. En effet, leurs parties les plus volatiles & les plus spiritueuses pénétrent dans les derniers petits vaisseaux, & y raréfient le sang. Ces vaisseaux distendus par la raréfaction du sang, compriment les fibres nerveuses, lesquelles ne peuvent plus recevoir le liquide nerveux. Le commerce de la partie avec le cerveau se trouve donc interrompu, & la douleur cesse.

On applique les Assoupissantes pour calmer des douleurs insup-

portables ; mais il faut prendre garde ſi l'humeur du dépôt n'eſt point trop épaiſſe, parce que venant à ſe raréfier dans l'action des Aſſoupiſſantes, elles augmenteroient encore plus l'embarras.

Les eſpéces de Plantes Aſſoupiſſantes ſont :

La Juſquiame,
La Mandragore,
La Nicotiane.
La plûpart des Morelles ou Solanum.
Les feuilles & têtes de Pavôt & quelques autres.



CHAPITRE IV.

Des Plantes Répercuſſives.

Les Répercuſſives ſont ainſi appellées, parce qu'il ſemble que par leur action, les fluides ſoient chaſſés & repouſſés du dehors au-dedans.

En effet, leur application ſur une partie menacée d'inflammation, prévient le dépôt prêt à ſe former. Elles agiſſent en diſpoſant les vaiſſeaux à ſoutenir & à réſiſter à l'abord trop prompt & trop abondant des liqueurs. Elles augmentent la force & la réſiſtance des ſolides, en obligeant les fibres à ſe reſſerrer & à ſe contracter avec plus de force, tandis qu'elles diminuent le volume des humeurs en condenſant les fluides raréfiés.

On doit les employer à froid, afin que par leur fraicheur elles ſoient plus en état de froncer les

folides, & de calmer la rarefcence des fluides.

De l'action des Répercuffives, il fuit que les vaiffeaux font moins diftendus, & que les humeurs réfiftent moins à l'action des folides : donc la circulation doit fe rétablir dans une partie où l'impulfion des fluides l'emportoit auparavant fur l'action des folides.

Ces Plantes conviennent dans le premier inftant de l'inflammation, dans les entorfes récentes, les hémorroïdes douloureufes & nouvelles.

Il faut au contraire s'en abftenir fi l'inflammation eft ancienne; s'il y a contufion; fi les vaiffeaux font rompus & les fluides épanchés; fi le dépôt eft formé par un fang épais & vifqueux (1).

Les différentes efpéces de Plantes Répercuffives font :

La grande & petite Joubarde,
L'Anacumpferos,
Le Cotiledon;
La Lentile d'eau, petite ou grande.

NOTE.

(1) L'ufage des Répercuffives eft en général fort délicat & leur effet très-douteux : il peut être fuivi des plus funeftes accidents. On a vu leur application fur les tumeurs inflammatoires produire la gangréne, en fuffoquant la force vitale & en interrompant toute circulation dans la partie. Leur fuccès dépend de l'inftant où ils font employés : un moment plûtôt ou plus tard apporte une très-grande différence dans leur action.

Comme on a pour objet, dans leur ufage, de prévenir la formation d'un dépôt, il ne faut pas attendre qu'il foit formé. Leur principale propriété étant celle de crifper, de froncer, de reſſerrer puiffamment les folides, fi l'arrêt, l'engorgement & l'épaiffiffement des liqueurs ont déja lieu, il arrive que les vaiffeaux exceffivement tendus perdent toute action, foit que fe rompant, l'organifation de la partie fe trouve détruite, foit qu'ils deviennent incapables d'exécuter aucun mouvement à raifon de la grande tenfion ; toute circulation ceffe, & la partie eft bien-tôt attaquée de mortification. Si au contraire, les fluides ne font que fe porter fur la partie malade, qu'ils aient encore leur liquidité & leur mouvement progreffif, pour lors les vaiffeaux crifpés & refferrés, par l'action du Répercuffif, offrent une telle réfiftance à l'arrivée des liqueurs que ces dernieres ne peuvent pénétrer dans leur cavité ; elles rétrogradent, fe portent ailleurs, fe jettent dans les vaiffeaux libres & plus éloignés ; elles rentrent dans la voie de la circulation, & le dépôt n'a pas lieu.

De ce que je viens dire, il fuit qu'il n'y a qu'un

instant dans lequel on puisse appliquer les Répercussifs avec sûreté; c'est celui où une partie venant d'être violemment comprimée, fortement distendue, comme dans l'entorse, les liqueurs vont s'y porter en grande quantité pour former un engorgement inflammatoire. La difficulté de déterminer cet instant, l'incertitude des signes qui indiquent l'usage des Répercussifs, les accidents qu'ils ont souvent produit, font qu'on les a presque universellement rejettés: je pense qu'on a eu raison, d'autant plus que nous avons des moyens de guérison plus assurés & exempts de pareils inconvénients.



CHAPITRE V.

Des Plantes Aſtringentes.

Nous renvoyons les Plantes Aſtringentes à ce que nous en avons dit dans la claſſe des Plantes Altérantes Aſtringentes intérieures : ce ſont & les mêmes effets & la même action. On ne fera qu'appliquer extérieurement ces mêmes plantes.

CHAPITRE VI.

Des Plantes Réſolutives & Atténuantes.

Les Plantes Réſolutives diviſent & atténuent les humeurs épaiſſies qui ſéjournent dans les vaiſſeaux, réveillent le jeu & la contraction des vaiſſeaux, & par ce moyen font diſparoître les tumeurs froides & limphatiques.

Leurs parties ſont aſſez ténues & aſſez fines pour pénétrer à travers le tiſſu des fibres & des vaiſſeaux de la partie ſur laquelle on les applique. Elles augmentent le reſſort des ſolides en les irritant, & elles diviſent les molécules épaiſſies des fluides, parce qu'elles ont plus de mouvement & qu'elles ſont plus dures.

Les humeurs rendues plus fluides obéiſſent à l'action des ſolides; leurs molécules plus atténuées ſont en état de continuer leur route, de ſuivre le torrent de la circulation, & d'enfiler les tuyaux capillaires : ainſi la tumeur ſe diſſipe.

L'uſage des Plantes Réſolutives eſt très-étendu, ſoit que le mal ſe faſſe appercevoir au-dehors, ſoit qu'il ne tombe pas ſous les yeux; comme dans les paralyſies, les rhumatiſmes, dans les attaques de goutte, dans les tumeurs limphatiques. On les applique auſſi ſur les tumeurs ſanguines avec contuſion,

mais ſans inflammation conſidérable ; ſur les parties enflammées, ſur les phlegmons, lorſque la douleur n'eſt pas fort vive (1).

Ces plantes ſont encore employées pour prévenir la gangréne & arrêter ſes progrès ; enfin toutes les fois qu'on a indication de réveiller la force contractile des ſolides & d'atténuer les fluides trop épaiſſis de quelque partie que ce ſoit. Cependant on choiſit, ſuivant la nature de la partie, la profondeur du mal, la quantité de l'humeur qui y ſéjourne, des Réſolutives plus ou moins actives.

Ces Plantes ne conviennent pas lorſque la douleur eſt fort vive, l'inflammation conſidérable, & l'humeur très-raréfiée.

Les Réſolutives Atténuantes ſont rapportées dans la claſſe des Emménagogues, des Vermifuges, des Antiſcorbutiques ; ou, pour mieux dire, toutes les Plantes Aromatiques ſont réſolutives appliquées à l'extérieur.

Les autres eſpéces de Plantes Réſolutives atténuantes ſont :

La Nicotiane ;	La Camomille Romaine ,
La Cigüe ,	Le Seigles ;
Le Sureau ,	Le Lin ,
L'Hieble ,	L'Abſynthe.
La grande Scrophulaire,	

Les 4 Farines Réſolutives , ſavoir :

D'Orge ;	De Fœnugrec :
De Lupin ;	D'Orobe (2).

NOTES.

(1) Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ſur les Plantes Réſolutives dans la note (2) des Emollientes , *pag*. 365. Je ferai ſeulement obſerver que, malgré le conſeil de l'Auteur , il eſt mieux & plus prudent de ne point appliquer ces Plantes ſur les tumeurs inflammatoires , ſur-tout dans leur progrès. Si l'inflammation étoit légere on pourroit s'en permettre l'uſage , avec l'attention de leur aſſocier la pulpe des herbes Emollientes en quantité ſurabondante , & de maniere que la portion des Plantes Réſolutives ne devînt qu'un moyen d'animer le cataplaſme émollient.

(2) Toutes ces farines, que l'on dit être Réſolutives , ne le ſont qu'accidentellement. Il faut en conſéquence les retrancher de la claſſe des Plantes Réſolutives proprement dites , & les jetter dans celle des Emollientes. Comme ces

dernieres elles agiſſent par un mucilage fin & délié qui, pénétrant dans l'intérieur des tumeurs inflammatoires, relâche, détend les ſolides & leur fait reprendre leur action naturelle.

A l'intérieur, ces farines ſervent ou peuvent ſervir d'aliments : elles ſont nourriſſantes, adouciſſantes, propres à donner plus de conſiſtance aux liqueurs ; auſſi deviennent-elles Aſtringentes dans certains cas, en modérant, ou en arrêtant les excrétions augmentées par cauſe de fonte & de colliquation. En donnant plus de conſiſtance aux humeurs, elles empêchent leurs molécules, devenues plus groſſes, de pénétrer & de paſſer dans les petits tuyaux qui leur donnoient accès ; par ce moyen l'évacuation ſe modére, ou même ceſſe entiérement.

Je ferai obſerver à cet égard, que l'uſage preſque généralement adopté de donner les farineux, comme aliment médicamenteux, aux femmes attaquées de pertes blanches, eſt mauvais en ſoi. Ces ſubſtances dérangent les digeſtions en relâchant les fibres de l'eſtomach, & en agiſſant ſur les membranes de ce viſcère, comme elles le font appliquées extérieurement. Or, il eſt de fait, que la plus grande partie de ces maladies dépend de la foibleſſe de l'eſtomach, des mauvaiſes digeſtions qu'il fait, & du manque d'action des vaiſſeaux qui ne peuvent aſſimiler les principes conſtitutifs du ſang : ce ſeroit donc augmenter la cauſe du mal que de faire un uſage habituel des farineux dans ce cas ; d'autant plus que non ſeulement ils ont l'inconvénient de relâcher les fibres de l'eſtomach, mais qu'ils ont encore celui de fournir un chile épais, viſqueux, & glutineux lorſque ces ſubſtances n'ont pas ſubi le mouvement de la fermentation qu'elles éprouvent quand on en fait du pain.

CHAPITRE VII.

Des Plantes Corrosives.

LES Plantes Corrosives détruisent la tissure des solides & des fluides. Elles brisent, rongent & déchirent les fibres peu-à-peu, comme le feu le fait des matieres qu'on lui expose.

Lorsqu'on les applique elles excitent d'abord une grande douleur, elles changent l'organisation de la partie, confondent ensemble les fibres, les vaisseaux, les liqueurs: du tout, il se forme une espéce de croute qui s'appelle *escarre*; ce qui a fait encore nommer ces Plantes *Escarrotiques.*

Les parties des Corrosives sont massives, extrêmement aigües & très-dures. Appliquées sur la peau, elles n'agissent pas qu'elles n'aient été dissoutes par l'humidité, & qu'elles ne soient engagées

entre les interſtices des fibres des vaiſſeaux. Comme elles ſont extrêmement dures, & qu'elles préſentent des angles fort aigus, lorſque les fibres, dans leurs oſcillations, viennent frapper & heurter ces parties, elles ſe briſent contre leurs pointes : ainſi c'eſt moins les parties corroſives qui agiſſent ſur les fibres & les vaiſſeaux, que les vaiſſeaux & les fibres elles-mêmes qui agiſſent contre les parties corroſives. Cela eſt ſi vrai, que les Plantes Cauſtiques ne produiſent aucun effet ſur les parties privées de tout mouvement, ni ſur les cadavres, ni ſur les parties ſphacelées : auſſi eſt-ce un très-mauvais ſigne lorſque les Eſcarrotiques ne cauſent aucune douleur, ne changent point la couleur de la partie ſur laquelle on les applique : on a lieu de penſer qu'elle eſt tombée en mortification, & qu'elle eſt dans un état peu différent de la mort.

On applique ces Plantes ſur les parties ulcérées ou non ulcérées, ſur les parties ſaines & entieres. On les employe pour détruire les charbons, pour produire promptement un eſcarre lorſqu'il ne faut pas donner le tems à une humeur maligne de ſéjourner & de s'étendre davantage. On les applique auſſi ſur les abſcès pour donner une iſſue au pus; ſur certains ulcères, pour rendre la ſuppuration plus abondante, pour ronger & détruire leurs calloſités, les chairs baveuſes, fongueuſes & mollaſſes qui peuvent s'y trouver. Enfin, on les applique ſur les parties ſaines & entieres pour faire des cautères artificiels, & détourner une humeur qui ſe jette ſur quelque partie intéreſſante.

Les eſpéces de Plantes Corroſives ſont :

La Sanicle,
Le Plumbago ou *Perſicaria*,
Les Renoncules,
La Clematite ou herbe aux gueux,
L'Euphorbe,
Le Pétaſite,
Un Sedum acre & quelques autres.

CHAPITRE VIII.

Des Plantes Véſicatoires.

Les Plantes Véſicatoires ſont ainſi appellées parce qu'elles font élever ſur la peau de petites veſſies pleines de ſéroſité. On les appelle encore *Rubeſacientes*, parce qu'elles excitent une légere inflammation qui n'eſt que ſuperficielle.

Leur action eſt plus foible que celle des Eſcarrotiques. Elle occaſionne ſeulement la rupture des petits vaiſſeaux limphatiques qui forment les adhérences de la cuticule avec la peau; ce qui donne lieu à l'épanchement de la ſéroſité, qui, s'y ramaſſant peu-à-peu, ſouléve la ſurpeau en forme de cloches, dont le fond eſt fort vif & douloureux.

On applique les Véſicatoires ſur les parties ſaines & entieres pour ébranler le genre nerveux dans les

affections soporeuses, ou bien pour détourner & donner issue à une humeur qui se jette sur quelque partie importante.

Les espéces de Plantes Vésicatoires sont :

L'Orum ou pié-de-veau,	Le Figuier,
L'Ail,	Les Renoncules des prés,
Le Thymelea ou Garou,	La Coquelourde.
La Moutarde,	



CHAPITRE IX.

Des Plantes Vulnéraires.

On désigne sous ce nom de Vulnéraires les Plantes dont on retire quelque secours dans le traitement des plaies. Il est cependant plus avantageux de déterminer & de restraindre la vertu de chaque Vulnéraire, afin de n'y avoir recours que dans les occasions où elles peuvent convenir.

Les plaies passent par des états fort différents : ce qui convient dans une circonstance seroit nuisible dans une autre; ainsi la simple connoissance d'une Plante, comme Vulnéraire, ne peut pas servir de guide pour en faire usage, si en même tems on ne connoît la vertu particuliere qu'elle posséde.

On s'est imaginé que ces Plantes mêlées toutes ensemble, infusées ou distillées avec un agent capable d'en tirer mieux les prin-

cipes, tel que l'eau-de-vie, fournissoient un reméde qui remplissoit toutes les indications qu'on pouvoit avoir dans le traitement des plaies & des contusions : cependant on n'a, à proprement parler, qu'un bon Résolutif, mais qui ne satisfait pas dans tous les cas. Ce qui a fait accréditer toutes les préparations connues sous le nom d'*Eaux Vulnéraires*, c'est que comme il est souvent nécessaire de résister à la coagulation des liqueurs, de soutenir les oscillations des fibres, de prévenir la gangréne, d'en arrêter le progrès dans le traitement des plaies, tumeurs & ulcères, on remplit fort bien, par le moyen de ces préparations, les indications que nous venons de rapporter (1).

Quant aux Plantes Vulnéraires proprement dites, nous renvoyons à ce que nous en avons dit par rapport à l'usage intérieur. *Voyez* la page 164.

NOTE.

NOTE.

(1) L'obstacle le plus ordinaire qui empêche la réunion d'une plaie récente est la tuméfaction inflammatoire & l'élévation de ses bords. Dès qu'une de nos parties souffre solution de continuité, les vaisseaux qui la composent se retirent spontanément des deux côtés, le diametre des petits tuyaux se resserre, leurs extrêmités se crispent, se froncent, leurs orifices se ferment & ne laissent suinter qu'une sérosité roussâtre, ne permettant plus le passage aux molécules sanguines, devenues trop grosses, relativement au diamètre des vaisseaux coupés.

Dans cet état, les liqueurs s'engorgent & s'accumulent dans leurs vaisseaux, étant continuellement poussées par celles qui viennent en arrière & qui se portent abondamment sur la partie blessée. De cet arrêt des liqueurs dans des vaisseaux plus tendus que d'ordinaire, résulte l'engorgement inflammatoire, accompagné de tous ses symptômes; tels que la tuméfaction, l'élévation, la dureté, la douleur, la chaleur, la rougeur, la tension des lévres de la plaie : en un mot, chaque bord de la solution de continuité offre un vrai phlegmon, qui se trouve accompagné de la fiévre lorsque la plaie est considérable, ou que, sans être étendue, elle affecte des parties aponévrotiques, tendineuses, membraneuses, & pourvues d'une grande quantité de nerfs.

Pour rétablir les choses dans l'état naturel, & pour opérer la réunion d'une plaie semblable, l'indication consiste à dissiper l'inflammation de

ses bords. D'où il est aisé de voir combien l'application des Plantes Vulnéraires seroit préjudiciable ; soit qu'on les employât en nature, soit qu'on fit usage des eaux vulgairement appellées *Vulnéraires Spiritueuses*, dont nos pharmacopées sont remplies, & qui faisoient autrefois la base du traitement des plaies. Le nom que porte encore la fameuse eau d'*Arquebusade*, est une preuve de ce que j'avance. Ces médicaments augmentent prodigieusement l'inflammation des lévres de la plaie, la font toujours suppurer, & changent une plaie simple, qui se feroit réunie sous peu de jours, en un ulcère qui demande plusieurs semaines pour sa guérison. Heureux encore lorsqu'ils ne déterminent pas la gangréne !

D'après l'indication à remplir, les Topiques usités en pareil cas sont ceux qui relâchent les fibres, qui les humectent, les détendent, qui calment la douleur & la chaleur ; telles sont les fomentations émollientes, les décoctions mucilagineuses, les embrocations calmantes, les préparations de plomb sous forme liquide, en un mot, l'eau tiéde si l'on n'a pas autre chose sous la main : elle est cent fois préférable aux eaux Vulnéraires. Pendant ce tems on favorise l'effet de ces remédes Topiques par la saignée, la diette, les boissons abondantes, la situation de la partie, &c. Le relâchement des fibres opéré, l'engorgement dissipé, les lévres de la plaie ramollies, il suffit de maintenir leur contact par le secours des bandages appropriés, pour opérer la réunion des parties divisées.

Quelquefois une longue hémorragie s'oppose à la réunion des plaies. Dans ce cas, il est beaucoup mieux de faire la ligature du vaisseau coupé, que d'employer les Astringents qui, ayant une grande analogie avec les Plantes Vulnéraires,

en ont tous les inconvénients portés à un plus haut degré. Un corps étranger, resté dans la plaie, peut encore empêcher la réunion de ses bords. Pour lors, le médicament Vulnéraire est la main du Chirurgien qui enléve un pareil obstacle.

Enfin, on a dit & répété que la vérole, le scorbut, les écrouelles, dont un sujet blessé pouvoit être infecté, étoient des causes qui s'opposoient à la réunion des plaies simples & récentes. Je n'ai jamais trop vu cela: j'ai, au contraire, plusieurs observations de gens, bien décidément vérolés ou scorbutiques, guéris promptement de larges & profondes blessures faites par des coups de sabres, des coups d'épées pénétrant dans les cavités, sans que la maladie existante ait paru retarder la guérison de plaies semblables. Il est vrai que ces plaies étoient simples & récentes: si elles eussent été *compliquées* d'accidents, c'eut été une autre affaire; mais alors la difficulté de la guérison eut dépendu de la nature des obstacles propres à la plaie, & non de la prétendue action du virus vénérien.



CHAPITRE X.

Des Plantes Maturatives.

Les Plantes Maturatives ſont celles qui accélerent la ſuppuration. Elle aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour ſe délivrer du poids importun d'un ſang & des humeurs qui croupiſſent dans quelque partie, & qui n'obéiſſent plus aux loix générales de la circulation.

La premiere voie que la nature tente eſt la réſolution, lorſqu'il arrive quelque embarras dans une partie : ce qui eſt évident, ſur-tout dans les tumeurs inflammatoires. Pour lors le ſang ne pouvant paſſer par les vaiſſeaux obſtrués, doit ſe détourner en plus grande quantité dans les vaiſſeaux libres voiſins. Ces vaiſſeaux ſe diſtendent, leurs oſcillations & leurs battements augmentent à raiſon de la tenſion de

leurs parois & de l'impulſion du ſang : ils agiront donc avec force ſur les vaiſſeaux engorgés par les coups redoublés de leur diaſtole ; ils rendront aux molécules des humeurs qui ſéjournent dans les vaiſſeaux obſtrués leur premiere fluidité, & la liberté de la circulation ſera rétablie. Si donc l'embarras des vaiſſeaux n'eſt pas inſurmontable, ſi les matieres qui occaſionnent l'engorgement ne ſont pas trop durcies, trop compactes, la nature procurera à ces humeurs, par l'action des vaiſſeaux voiſins, le degré d'atténuation néceſſaire pour qu'elles obéiſſent de nouveau aux mouvements de la circulation, & la tumeur ſe terminera par réſolution.

Mais ſi les molécules du ſang, qui ſéjourne dans les vaiſſeaux obſtrués, ſont trop engagées, trop groſſieres, trop tenaces, & ſi elles réſiſtent trop à leur réſolution, pour lors les oſcillations

des vaisseaux libres voisins, qui battent sans cesse sur les tuyaux engorgés, les briseront peu-à-peu, détruiront leur tissu ; & les oscillations des vaisseaux entiers continuant toujours, les tuyaux rompus, le sang, les humeurs épaissies seront mêlés, confondus, battus pêle-mêle, & réduits en une humeur blanche, visqueuse, lourde, connue sous le nom de pus. C'est la seconde voie par laquelle la nature se soulage & se délivre : on la nomme *suppuration* (1).

Dans la résolution, les vaisseaux engorgés & les humeurs cédent à l'action des vaisseaux libres. Dans la suppuration, les vaisseaux obstrués, loin d'être débarrassés, sont détruits. Les agents sont les mêmes dans les deux cas : il n'y a de différence que dans la force & la durée des battements des vaisseaux libres, & dans la résistance de l'humeur qui forme l'engorgement.

De quelle utilité peuvent donc être les Maturatives, ſi la nature elle ſeule travaille à la formation du pus ? Les Maturatives ne peuvent pas produire elles-mêmes une goutte de pus ; mais la nature à beſoin ſouvent de leur ſecours pour éloigner les obſtacles qui la gênent dans ſon travail, pour modérer les efforts qu'elle fait & les diriger.

Pour que la ſuppuration ſe faſſe aiſément, il ne faut pas que les vaiſſeaux obſtrués réſiſtent trop à leur rupture, & il faut que l'humeur engorgée céde un peu aux battements des vaiſſeaux pour qu'elle change de nature. Ainſi, par le moyen des Maturatives, on donne de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, tandis que par d'autres parties, les Maturatives conſervent, & augmentent même l'action des vaiſſeaux libres ſur les tuyaux obſtrués & déja relâchés. Donc ces Plantes doivent favori-

ser la formation & la collection du pus, & le déterminer vers la peau puisqu'elles en relâchent le tissu.

Les Maturatives sont émollientes & agissent de même. On leur joint quelques Résolutives quand il est nécessaire de ranimer les oscillations des vaisseaux libres, tandis que les Maturatives propres diminuent la résistance des tuyaux engorgés.

La suppuration étant la voie la plus avantageuse à la nature, après la résolution, il est évident qu'il faut y avoir recours, la résolution ne pouvant absolument se faire : ainsi les Maturatives seront d'un usage assez fréquent. On les employe en effet dans toutes les tumeurs, contusions, plaies, coups, &c. qui doivent suppurer.

Les Plantes Maturatives sont d'abord toutes les Emollientes, puis quelques Résolutives qu'on leur mêle, comme les sommités

d'abſinthe, de matricaire, d'armoiſe, de camomille.

On y compte auſſi

L'Ozeille ;	Les Figues graſſes ;
Le Lis blanc ;	La Scrophulaire.
Les Oignons ,	La racine de Brione.

NOTE.

(1) Telle eſt la maniere ordinaire d'expliquer le méchaniſme de la ſuppuration. Dans cette hypothèſe, le pus ſe forme hors des vaiſſeaux capillaires ſanguins, puiſqu'il réſulte, dit-on, de la rupture des tuyaux engorgés, de l'épanchement du ſang épaiſſi, qui, battu & mêlé avec les autres humeurs, avec les débris du tiſſu cellulaire & des vaiſſeaux rompus, s'accumule dans une cavité, & s'y change en une liqueur blanche appellée *pus*, &c. L'immortel *Boerrhaave*, auteur de cette opinion, la tranſmiſe à ſes Diſciples, qui l'ont étendue, commentée, expliquée de diverſes manieres.

Quelque célébrité qu'elle ait eue juſqu'à ce moment, je n'ai jamais pu la regarder comme vraie. Loin de croire que le pus ſe forme hors de nos vaiſſeaux, je penſe au contraire, que la rupture, le déchirement, la hachure des tuyaux capillaires engorgés ne ſont que l'effet & le produit de la ſuppuration déja faite dans la cavité de ces mêmes tuyaux, tandis qu'ils ſont encore entiers.

Au reste, cette opinion n'est pas pas la mienne: c'est celle d'un homme célébre par la vaste étendue de ses connoissances. M. *Petit*, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au jardin du Roi, l'a fait connoître depuis plusieurs années à ses Disciples, dans les leçons particulieres qu'il donne sur les différentes parties de la médecine. Je ne puis détailler ici les raisons qui favorisent cette opinion : la matiere est trop étendue & me conduiroit trop loin. Je me propose de le faire dans une autre circonstance. Il me suffit, pour le moment, de dire que par le systême de *Boerrhaave*, on ne peut donner l'explication d'aucun des phénoménes qui accompagnent la suppuration, tandis qu'ils sont tous expliqués d'une maniere satisfaisante, en admettant le sentiment de M. *Petit* sur le méchanisme de cette opération de la nature.



CHAPITRE XI.

Des Plantes Déterſives.

Les Déterſives procurent l'évacuation du pus, nétoyent les plaies & les ulcères d'un mauvais genre.

Le pus étant formé, les vaiſſeaux le pouſſent & le chaſſent à la ſurface de l'ulcère ; mais s'il eſt épais, viſqueux, il s'échappe avec peine des pores de l'ulcère & de l'interſtice des vaiſſeaux entiers ; il reſte donc collé ſur toute la ſurface de l'ulcère, gêne la production & la germination des nouvelles chairs, & par ce moyen retarde la cicatrice. Ou bien ce pus peut être acrimonieux ; dans ce cas, il irrite les fibres nerveuſes, excite une nouvelle inflammation, & occaſionne de nouveaux déchirements. Pour lors le pus a un caractère oppoſé au précé-

dent ; il eſt ici fluide, ténu, relâchant ; le tiſſu des vaiſſeaux & les chairs qui pullulent deviennent baveuſes, fongueuſes, molaſſes, & incapables de ſe cicatriſer.

Dans le premier cas, l'oſcillation des vaiſſeaux entiers languit, n'eſt pas aſſez forte ; la ſuppuration languit de même & le pus eſt épais, gluant, viſqueux. Dans le ſecond cas, les oſcillations de ces mêmes vaiſſeaux ſont trop vives, trop fortes ; le pus eſt trop atténué, trop fluide & même acrimonieux. Or, voilà deux indications différentes à remplir : il y a auſſi deux eſpéces de Plantes Déterſives, les Atténuantes & les Anodynes.

Les Déterſives atténuantes ou Réſolutives réveillent les oſcillations des vaiſſeaux, diviſent & atténuent les humeurs, & corrigent la viſcoſité du pus. Les Déterſives anodynes calment au contraire les trop vives oſcilla-

tions des vaiſſeaux, corrigent l'acreté du pus, & lui donnent plus de conſiſtance. Ces dernieres eſpéces de Déterſives ſont toutes les Plantes Emollientes ou Aſſoupiſſantes : ainſi on les peut voir dans leurs claſſes ſans les répéter ici.

Quant aux Plantes Déterſives atténuantes, ce ſont pour la plûpart des Vulnéraires réſolutives, comme,

Le Mille-Pertuis,
L'Abſinthe,
La petite Centaurée,
Le Scordium,
Le Cochlearia,
Le Creſſon,
Le Lierre-Terreſtre,
Le Chardon Hémorroïdal,
L'Ache,
La Perſicaire,
L'Aunée ou *Eluna Campana*,
La Fougere,
La Ronce,
Le Troëne,
Les feuilles des Aloës.



CHAPITRE XII.

Des Plantes Incarnatives ou Sarcotiques.

LES Plantes Incarnatives ſont celles qui favoriſent la germination des nouvelles chairs.

A meſure que le pus s'évacue & que l'ulcère ſe déterge, les vaiſſeaux entiers ſont plus à l'aiſe, & n'étant point comprimés, ils prêtent à l'abord du ſang & des autres liquides; ils s'étendent & forment ces petits grains rouges que l'on apperçoit ſur toute l'étendue des ulcères. Ces grains groſſiſſent, s'étendent de plus en plus, & rempliſſent peu-à-peu le vuide de la plaie ou de l'ulcère.

Les Incarnatives doivent donc, pour faciliter le prolongement des vaiſſeaux entiers, faire évacuer le pus, déterger l'ulcère, donner de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux afin

qu'ils prêtent à leur extenſion. Il faudra auſſi abſorber l'humidité trop abondante qui pourroit abreuver les grains charnus : dans ce cas les Incarnatives ne différent pas, & ne ſont que les Déterſives dont nous venons de traiter.

CHAPITRE XIII.

Des Plantes Cicatriſantes ou Epulotiques.

CES Plantes, ſont celles qui aident les plaies à ſe cicatriſer : car il faut bien obſerver que la ſuppuration, l'incarnation & la cicatriſation ſont les ſeuls ouvrages de la nature. On ne fait que lui aider.

Par le prolongement des grains charnus qui s'élévent du bord & du fond de l'ulcère, peu-à-peu ſa cavité ſe remplit. Il ne faut, pour procurer la cicatrice, que

rendre l'union de ces vaiſſeaux plus étroite, faire que leur entrelacement ſoit ſerré, & leur tiſſu extérieur très-denſe & très-compact. Ainſi les Plantes qui donneront du reſſort aux fibres & aux vaiſſeaux, qui produiront un reſſerrement, une ſorte d'aſtriction, qui abſorberont & deſſécheront l'humidité, ſeront cicatriſantes. Telles ſont les Plantes Vulnéraires aſtringentes & abſorbantes : c'eſt à elles ſeules que l'on aura recours.

CHAPITRE XIV.

Des Plantes Porrotiques.

On a donné le nom de Porrotiques aux Plantes qui affermiſſent le cal par le moyen duquel les deux parties d'un os qui a été fracturé ſe rejoignent.

Lorſqu'un os a été fracturé, il ſuinte, de part & d'autre des extré-

mités de cet os, une humeur limphatique fournie par l'ouverture des vaiſſeaux rompus, qui diſtribuoient auparavant la nourriture au corps de l'os: il ſe forme enſuite autour de ces deux extrêmités une eſpéce de gomme qui fait comme un bourlet à l'endroit de la fracture. Cette ſubſtance gommeuſe peu-à-peu ſe reſſerre, ſe durcit, acquiert la ſolidité de l'os & ne fait qu'un même corps avec lui; c'eſt ainſi qu'un os fracturé ſe cicatriſe, & que ſe forme ce qu'on appelle *le cal*; terme qui équivaut à l'*incarnation* d'un ulcère.

Le cal n'eſt pas ſimplement une humeur limphatique qui ſuinte des deux extrêmités de l'os, & qui par la diſſipation des parties les plus fluides acquiert la ſolidité & la dureté de l'os, mais encore le prolongement d'un millier de petis vaiſſeaux oſſeux, qui d'abord ſont fort mollaſſes, enſuite acquiérent la conſiſtance des cartilages,

& peu-à-peu la ſolidité de l'os, à meſure que les vaiſſeaux & les fibres qui forment le cal, prennent plus de nourriture. Il ſe paſſe ici la même choſe que dans la formation de l'os, ou plutôt c'eſt un os qui continue à croître & à végéter.

De-là, il eſt aiſé de voir qu'il n'y a point de Plantes qui puiſſent former le cal, puiſqu'il eſt l'ouvrage de la ſeule nature. Mais comme il faut que le développement qui ſe fait, acquierre aſſez de dureté & de ſolidité pour rétablir la continuité, & réunir parfaitement les parties ſéparées, il ſe pourroit faire qu'un excès d'humeur limphatique ou ſéreuſe qui couleroit continuellement du voiſinage, retarderoit, interromproit même ce développement ſi néceſſaire à la formation du cal. Un prolongement trop abondant des filets oſſeux, un relâchement trop grand des vaiſſeaux qui doi-

vent former le cal, nuiroit encore à la consolidation de l'ós.

Ainsi les Plantes qui dissiperont ou absorberont l'humidité trop abondante, qui donneront aux vaisseaux & aux filets osseux plus de ressort, perfectionneront le cal. Par conséquent les Porrotiques ne différent point des Épulotiques, ou pour mieux dire ne sont que ces mêmes Plantes.

CHAPITRE XV.

Des Plantes Exfoliantes.

LES Plantes Exfoliantes font détacher du corps de l'os la partie gâtée, corrompue & cariée.

Lorsqu'un os a été découvert & exposé à l'air par un accident quelconque, sa superficie devient raboteuse : elle change de couleur, jaunit, noircit, se corrompt peu-à-peu, s'éléve par lames très-minces, & se sépare du corps de

l'os. Les médicaments qui accélérent cette ſéparation, ſont nommé *Exfoliants*.

La carie eſt à l'os, ce que la gangréne eſt aux parties molles. C'eſt le défaut de vie dans une portion de l'os : par l'action des vaiſſeaux de l'os ou de la partie qui jouit de la vie, il ſe fait une ſéparation de la portion morte.

Pour procurer l'exfoliation de l'os, & pour arrêter les progrès de la gangréne de l'os, c'eſt-à-dire de ſa carie, il faudra rétablir la circulation rallentie dans le corps de l'os, par le moyen des Réſolutifs puiſſants ; ou mondifier & & nétoyer la partie cariée & vermoulue par le ſecours des Déterſifs forts ; enfin, le détacher par le moyen des Corroſifs.

Les Réſolutives augmentent l'action des vaiſſeaux entiers ; les Déterſives nétoyent la partie ſaine de l'os des ordures & pourritures que la carie laiſſe après elle ; enfin,

par le moyen des Corrosives, on excite la rupture des lames osseuses altérées, & l'on favorise leur séparation d'avec les lames encore saines & entieres. On sait que la substance de l'os est écailleuse, formée de plusieurs couches ou lames appliquées les unes sur les autres, & unies ensemble par le moyen des fibres transversales & des vaisseaux déliés : ainsi l'escarre de l'os ne peut être qu'une lame osseuse qui se détache du corps de l'os. Cette escarre, à cause de sa figure, se nomme Exfoliation.

Les Plantes Exfoliantes sont :

L'Aristoloche,	L'Euphorbe,
La Sabine,	La Mirrhe.



CHAPITRE XVI.

Des Topiques employés contre la gangréne.

La vie d'une partie consiste dans la circulation des liquides, & dans la contraction des solides : ainsi il y aura mort dans une partie lorsque les fluides ne couleront plus du tout, & que les vaisseaux ne battront plus ; il existera pour lors sphacele parfait. Mais si les fluides coulent encore un peu, quoi qu'avec peine, & si les vaisseaux battent encore, quoique languissamment, la mort n'a pas encore lieu, mais elle est proche ; il existe pour lors gangréne. Ainsi la *gangréne* est le *sphacele* commençant.

Il n'y a point de remédes contre le sphacele que l'amputation ; mais on peut en espérer quelqu'un pour la gangréne. On peut parvenir à

rétablir la vie dans une partie gangrénée au moyen des Résolutives, des Déterſives fortes, des Corroſives & des Rongeantes même, ſuivant l'état & le degré de la gangréne.

S'il n'y a point de plaie ni de déchirements, on choiſira les Résolutives puiſſantes & pénétrantes pour rétablir promptement la circulation dans la partie, & réveiller l'action des ſolides.

S'il y a déchirement, rupture de vaiſſeaux, plaie en un mot, il faut ſe ſervir de Déterſifs forts & les aſſocier avec les Réſolutifs ſpiritueux, afin de changer la partie mortifiée en partie ſuppurante.

Enfin, ſi les vaiſſeaux ſont extrêmement engorgés, les liqueurs fort épaiſſies, & le mouvement ſi éteint qu'on n'ait pas lieu de pouvoir ranimer la partie, il faut pour lors appliquer les Corroſives, afin de ſéparer promptement la partie mortifiée de la partie ſaine.

CHAPITRE XVII.

Des Plantes Sternutatoires.

On appelle Ptarmiques, Errhines, Sternutatoires, les Plantes qui excitent une irritation vive ſur la membrane pituitaire, & provoquent l'éternuement avec une ſécrétion plus abondante de l'humeur qui lubréfie les différentes cavités du nez.

La membrane pituitaire eſt parſémée d'une infinité de petites glandes qui ſéparent l'humeur appellée vulgairement du nom de *morve.* Cette membrane reçoit la paire des nerfs olfactifs, & ils ſont preſque découverts. C'eſt par leur moyen que la membrane pituitaire reçoit l'impreſſion des corps odoriférants, & qu'elle entretient une ſympathie avec les organes de la reſpiration, & les muſcles qui ſervent à cette fonction.

Les

Les Errhines ſont des Plantes âcres & irritantes ; ainſi l'ébranlement qu'elles cauſent ſur les nerfs olfactifs, & un rameau de la cinquieme paire qui ſe répand dans la membrane pituitaire, excite ſympathiquement l'irritation des nerfs qui ſe diſtribuent aux muſcles de la reſpiration : il ſe fait une grande inſpiration ; à peine eſt-elle achevée qu'elle eſt ſuivie d'une forte expiration, au moyen de laquelle l'air étant bruſquement chaſſé, dans les différentes cavités du nez, entraîne la mucoſité qui s'y eſt filtrée : d'ailleurs la même irritation qui produit l'éternuement, augmente la ſécrétion de cette humeur, par l'agacement des fibres nerveuſes qui ſe diſtribuent aux glandes de la membrane pituitaire. L'éternuement a auſſi l'avantage de balayer & de nétoyer les bronches du poumon.

Cette action étant un mouvement convulſif qui ébranle puiſſam-

ment le genre nerveux, fait que les Sternutatoires peuvent être employées utilement dans les affections ſoporeuſes, telles que l'apoplexie, la léthargie; dans les accouchements laborieux, lorſque les forces de la femme ſont fort affoiblies. Par rapport à l'évacuation abondante qui s'excite au moyen des Ptarmiques, ces remédes dégagent la membrane pituitaire, préviennent les dépôts, les engorgements, les excroiſſances polipeuſes, & procurent une révulſion utile pour les parties voiſines menacées ou attaquées de fluxion.

Les différentes eſpéces de Plantes Sternutatoires ſont:

La Bétoine,	La Saponaire,
Le Tabac,	Le *Ptarmica*,
Le Laurier Roſe,	Le Maronier d'Inde,
L'Iris,	La Coquelourde,
Le Muguet,	La Poirée.
L'Ellebore,	

CHAPITRE XVIII.

Des Plantes Ophthalmiques, Othalgiques & Odonthalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux, les oreilles & les dents ne ſont pas eſſentiellement différentes des maladies qui affectent les autres parties du corps : elles demandent les mêmes ſecours : ce ſont des inflammations des tumeurs ſkirreuſes, œdémateuſes, des relâchements de vaiſſeaux, des obſtructions, des ſécrétions trop abontes.

Mais à cauſe de la délicateſſe de ces organes de l'œil & de l'oreille ſur-tout, on a fait choix de certains remédes dont l'effet eſt plus modéré, de l'uſage deſquels on n'a rien à craindre : c'eſt pourquoi on a fait des claſſes des Plantes qui conviennent le mieux à ces différentes maladies.

Les différentes eſpéces de Plantes Ophthalmiques ſont :

L'Euphraiſe,
La Chelidoine,
Le Fenouil,
La Verveine,
La Paquerette,
Le Bluet ou le Barbot,
Le Lis blanc,
Les Roſes rouges,
L'Iris vierge de Florence,
Le Sceau de Salomon,
L'Herbe-aux-puces,
Le Mouron rouge ou bleu,
La graine de Coin.

Les différentes eſpéces de Plantes Othalgiques ſont :

L'Abſinthe
La Rhue,
Le Maruble blanc,
La Matricaire,
Le Mille-Pertuis,
La Morelle.

Les différentes eſpéces de Plantes Odonthalgiques ſont :

Les Aſſoupiſſantes,
Les légéres Aſtringentes,
Les Anti-Scorbutiques & les Déterſives.

FIN.

TABLE

Des Matieres contenues dans cet Ouvrage.

SECTION PREMIERE.

DES ALTÉRANTES.

SECTION SECONDE.

SECTION TROISIEME.

Fin de la Table.



PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT, notre amé le sieur *GANDOGER DE FOIGNY*, Docteur en Médecine à Nancy, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au public, un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre: *Traité de l'usage & de la vertu des Plantes*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Pa-

ris, & l'autre tiers audit Expoſant ; ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregîtrées tout au long ſur le regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dant celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes : DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoi ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir.

DONNÉ à Paris le ſeizieme jour du mois de

Juillet, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre régne le cinquante-cinquieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Regîtré ſur le Regître XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.° 1232, fol. 218, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait defenſes*, art. 41, *à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'article* 108 *du même Réglement.*

A Paris ce ſept Août mil ſept cent ſoixante-dix.
J. HERISSANT, Sindic.

J'AI cédé le préſent Privilége à M. LECLERC, *Libraire-Imprimeur à Nancy, le* 24 *Juillet* 1770.

GANDOGER DE FOIGNY.

